This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

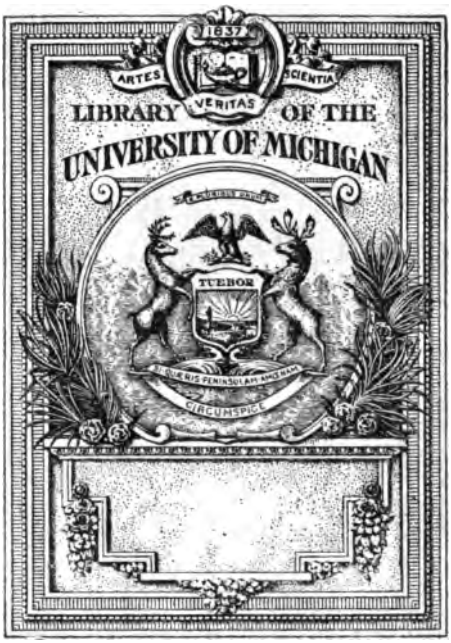
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A
a39015 01809713 2b



THE GIFT OF
PROF. ALEXANDER ZIWET

DD
491
.544
A214

LETTRES

SUR

LA SILÉSIE.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale. Tous ceux qui ne seront pas signés par moi, seront saisis.

Paris, 30 mai 1807.

Alexander Kivek

LETTRES

SUR LA SILÉSIE,

ÉCRITES EN 1800 ET 1801,

DURANT LE COURS D'UN VOYAGE FAIT DANS CETTE PROVINCE;

Divisées en deux parties :

La première, contenant le journal du voyage de l'auteur, et la description exacte de la topographie, de l'agriculture, des manufactures, du commerce et des mœurs de la Silésie;

La seconde, un tableau complet de la géographie, de la statistique et de l'histoire de ce pays, auquel on a joint des détails sur sa constitution politique, militaire et civile, ses établissemens religieux, ses universités et sa littérature.

PAR J. QUINCY ADAMS,

Envoyé à cette époque à la cour de Berlin, en qualité de ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, et depuis membre du Congrès.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR J. DUPUY;

ORNÉES d'une nouvelle carte, dressée par LAPIE, capitaine-ingénieur-géographe, et gravée par *B. Tardieu.*

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, rue du Pont-de-Lody, n.° 5.

M. D. CCC. VII.

Prof. Alex. Ziwet
gt
2-1-1923

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

La Silésie a joué un grand rôle dans l'histoire du siècle dernier. Les débats de l'Autriche et de la Prusse, au sujet de sa possession, allumèrent une guerre qui finit par embraser l'Europe entière. Celle dont cette province est encore aujourd'hui le théâtre, doit avoir une importance bien plus majeure. Le traité de 1763, en terminant les contestations de deux grandes Puissances, ne régla, pour ainsi dire, que le sort de la Silésie.

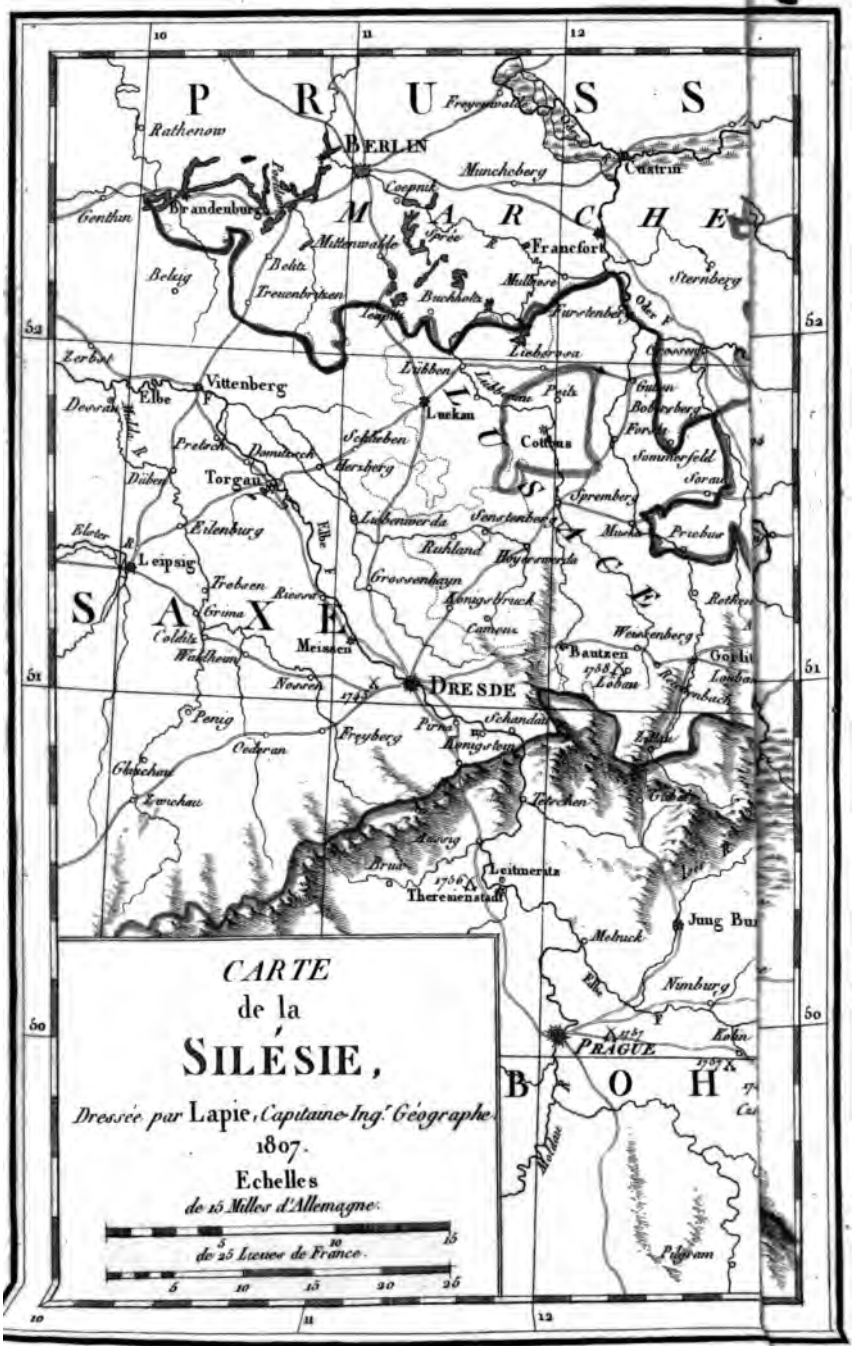
416804

C'est à présent la destinée de toute l'Europe, que peut-être on va fixer dans cette même contrée. Des motifs publics et particuliers concourent également à nous la rendre intéressante, et jamais moment ne put être plus favorable pour la publication de ces Lettres. Mais, indépendamment du mérite qu'elles tirent des circonstances, il y en a un qui leur est propre, et l'on peut assurer que, dans tout autre tems, elles auraient trouvé des lecteurs. M. Adams n'est un observateur ni superficiel ni ordinaire. Fils du dernier président des Etats-Unis d'Amérique, et envoyé en Prusse en qualité de ministre plénipotentiaire, il a parcouru la Silésie en politique, en littérateur,

en homme passionné pour les beautés de la nature et les objets qui tiennent aux manufactures et à l'industrie. Son style ne se ressent ni de l'exagération ampoulée qui fait suspecter la véracité du voyageur, ni de la sécheresse didactique qui rend une relation fastidieuse. Il n'avait cependant pas le dessein de livrer ces Lettres à l'impression. Ce n'est qu'à la sollicitation de plusieurs personnes d'un goût éclairé, à qui elles avaient été communiquées, que le frère cadet de M. Adams a bien voulu consentir à les laisser insérer dans le *Port-Folio*, journal américain qui contient divers mélanges de littérature. C'est de là qu'on les a extraites

pour former ce Recueil publié en Angleterre, et dans lequel on se flatte d'offrir un tableau intéressant de la Silésie.

La carte jointe à cet ouvrage, a été dressée par M. Lapie, capitaine-ingénieur-géographe, avec cette exactitude qui caractérise tout ce qu'il fait.



CARTE
de la
SILÉSIE,
Dressée par Lapie, *Capitaine-Ing.r Géographe.*
1807.
Echelles
de 15 Milles d'Allemagne.
0 5 10 15
de 25 Lieues de France.
0 5 10 15 20 25

LETTRES

SUR LA SILÉSIE.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Départ de Berlin. — Francfort-sur-l'Oder. — Foires annuelles. — Sucre de bettes. — Mal-propreté des Juifs. — Université. — L'Oder. — Le prince Léopold de Brunswik. — Kleist. — Eaux minérales. — M. Schœning, landrath. — Canaux. — Le comte de Fenkenstein.

Francfort-sur-l'Oder, 20 juillet 1800.

Je vous ai promis que vous m'accompagneriez dans mon voyage en Silésie. Je m'acquitte de ma parole, et vous écris du premier en-

la louable ambition d'améliorer toutes les routes de ses Etats, et l'on travaille à présent à ferrer celle-ci, comme celle qui conduit à Postdam. Il n'y en a malheureusement pas plus d'un mille d'achevé. Le reste m'a rappelé les chemins affreux de Tadmor. A quelques milles de Francfort, le pays devient un peu montagneux, et offre par cette raison un aspect plus agréable et plus varié que les environs de Berlin; mais nous ne vîmes presque pas de différence dans la qualité légère et sablonneuse du terrain, non plus que dans ces *inutiles* pins qui s'offraient sans cesse à nos regards. La campagne est cultivée autant qu'elle est susceptible de l'être; c'est-à-dire que l'on voit çà et là des touffes éparses de blé, de seigle, d'orge et d'avoine, pointer au-dessus des sables, à-peu-près comme des cheveux sur une tête à moitié chauve. Nous traversâmes fort peu de villages, et ce peu a l'air misérable. Les cabanes sont bâties d'un mélange de chaume et de boue, et ha-

bitées par des malheureux, pâles et dégue-nillés. Il ne faut cependant rien exagérer, et je dois avouer que nous avons passé devant une maison de gentilhomme dont l'apparence ne laisse pas que d'être assez jolie.

Nous sommes arrivés à propos pour voir encore les restes d'une foire annuelle. Vous pouvez vous en former une idée par celles où vous vous êtes trouvé dans quelques villes de la Hollande. Presque toutes en Allemagne ont la leur. On n'entend ici que des plaintes contre le ministre Strunsee. Chacun l'accuse d'avoir détruit l'importance de la foire, en prohibant l'exposition des draps des manufactures étrangères, un des articles de vente les plus essentiels. Cette défense a pour but l'encouragement des manufactures nationales, principe qui dirige ce Gouvernement dans toutes les circonstances. Les Allemands ne sont nullement partisans des opinions d'Adam Smith et des économistes français, relativement à la balance du

commerce. La chose dont ils s'occupent le plus, est d'empêcher *l'argent de sortir du pays*. Nous avons eu une preuve frappante de cette attention continuelle, par l'activité des efforts qu'ils ont employés pendant quelque tems à faire du sucre avec la bette. Vous en aviez déjà, je crois, entendu parler lors de votre séjour ici, et l'on a publié depuis, une foule d'écrits et d'expériences sur cette matière. Vous savez qu'à cette époque on affirmait, comme une chose positive, qu'un mille carré de bettes serait suffisant pour fournir à la consommation de sucre de tous les Etats prussiens. La question fut soumise à un comité de l'Académie des Sciences, qui, après une longue et mûre délibération, prononça que les bettes, à la vérité, pouvaient être d'un usage utile dans la fabrication du sucre et même de l'eau-de-vie, et que par la suite on en obtiendrait vraisemblablement une quantité considérable, mais que pour le moment il était con-

venable de s'en tenir au sucre et aux eaux-de-vie ordinaires. Depuis ce rapport, on n'a plus ou presque plus entendu parler du sucre de bette.

Francfort est une ville ancienne: Sa situation est agréable, et elle contient une population d'environ douze mille ames, dont les juifs composent le quart. Aussi remarque-t-on là, plus que par-tout ailleurs, ces singularités qui distinguent les villes européennes habitées par des Israëlites, et que la langue hébraïque doit avoir quelque terme pour caractériser; car le mot anglais *mal-propreté*, donne l'idée d'une pureté sans tache, en comparaison de la saleté dégoûtante d'un juif. Un seul régiment compose la garnison de la ville. Elle a aussi une université, dont une lettre de recommandation de Berlin nous a fait connaître deux professeurs. De deux cents étudians qui la composent, cent cinquante s'appliquent à l'étude des lois, douze ou quinze à celle de la théologie, et deux

ou trois à la médecine. Quant à la bibliothèque, au muséum, au jardin de botanique, les professeurs n'osent pas les montrer, tant, disent-ils, leur état est pitoyable.

Les rives de l'Oder sont bordées d'un côté de petits côteaux sur lesquels on aperçoit de distance en distance d'assez jolies maisons de campagne entourées de vignes. Les habitans de la ville y vont ordinairement passer l'été. De l'autre côté, le terrain est plat, et n'est défendu des débordemens de la rivière que par une grande chaussée, élevée depuis l'année 1785. Il n'en avait existé qu'une petite jusqu'à cette époque, où les eaux la couvrirent, et inondèrent une immense étendue de pays. Le prince Léopold de Brunswik, frère du duc régnant, et colonel du régiment qui était alors en garnison ici, perdit la vie en cherchant à sauver quelques-uns des malheureux emportés par la violence du courant. Vous connaissez sans doute l'estampe qui représente cet affreux

accident; et d'ailleurs, la dernière édition des *Voyages de Moore* en contient un détail très-circonstancié. On a érigé à la mémoire de ce prince, un monument sur le lieu même où son corps a été trouvé. Ce sont les francs-maçons d'ici, de la loge desquels il était membre, qui en ont fait les frais. On ne peut rien voir de plus remarquable, soit par le dessin, soit par l'exécution. Il existe aussi dans le cimetière de la ville un autre petit monument ou plutôt un tombeau élevé à Kleist, un des poëtes les plus célèbres de l'Allemagne, et que ses compatriotes appellent leur *Thomson*. Il était officier au service de Frédéric II, et fut tué à la bataille de Cunersdorf, village qui n'est pas à plus de deux milles de Francfort.

A la porte de la ville coule une source d'eaux minérales, auprès de laquelle on a construit une maison de bains où les malades trouvent toutes les commodités nécessaires. Ces bains sont extrêmement fréquentés

depuis plusieurs années, et les médecins prétendent que les eaux n'en sont pas inférieures à celles de Fréyenwalde. Je le leur accorde ; je veux même bien convenir qu'elles égalent celles de Toeplitz : l'épreuve que j'en ai faite l'été dernier, n'a pas contribué à me donner une grande confiance dans l'efficacité de ce remède en général.

---

22 juillet.

Encore à Francfort. Nous avions quitté Berlin sans trop réfléchir à la nature du climat que nous allions visiter, et sans penser qu'il fût nécessaire de nous pourvoir de fourrures et d'habits d'hiver pour voyager pendant la canicule ; mais un des professeurs avec lesquels nous sommes en relation, a fait anciennement la route que nous nous disposons à tenir, et ses conseils nous ont déterminé à renvoyer à Berlin chercher des habits plus chands. Cette circonstance a prolongé de deux

journées notre sejour ici. Hier nous avons pris des chevaux pour nous rendre à trois ou quatre milles, à la maison de campagne de M^r. Schœning, landrath du cercle. Les fonctions de cette place sont de percevoir l'imposition territoriale dans toute l'étendue d'un district appelé *Cercle*, et formant une des subdivisions de la province. Vous connaissez l'importance et les attributions attachées à ce titre de rath ou de conseiller, dans les pays régis par la constitution germanique. C'est un nom général qui sert à désigner toute espèce d'officier, employé dans les parties subordonnées de l'administration. Quelquefois même c'est un titre purement honorifique. Frédéric. II l'accorda un jour à un homme par forme de plaisanterie, *sous la condition* qu'il ne s'aviserait jamais de donner un seul conseil; en effet ce titre est fondé sur le principe, que celui qui le porte a le droit de conseil auprès du roi, et la première partie du mot exprime ordinairement le départe-

ment dans lequel il jouit de ce privilége.

M. Schœning et sa femme nous firent l'accueil le plus gracieux et le plus hospitalier. A partir de leur maison, nous eûmes à notre retour le plaisir de jouir de la vue de la ville, de la rivière, et de tous les environs; il est seulement dommage qu'elle n'offre pas plus de variété. Elle n'a rien qui soit vraiment remarquable.

A très-peu de distance de chez lui, est le canal qui joint l'Oder à la Sprée, et forme ainsi le point de communication de la mer Baltique avec la mer du Nord. On en a creusé un semblable entre l'Oder et la Vistule. Frédéric II a fait plusieurs de ces jonctions de rivières pendant son règne, et quelques-uns de ses prédécesseurs lui en avaient donné l'exemple. Les facilités qu'elles ouvrent au commerce avec plusieurs contrées de l'Allemagne et sur-tout avec la Pologne, offriraient des avantages encore plus grands, s'ils n'étaient souvent contrariés par cette jalousie mutuelle

qui intercepte les communications entre les pays soumis à des souverains rivaux et voisins.

Le comte de Fenkenstein de Madlitz demeure à deux milles d'ici. C'est le fils du respectable et vieux ministre d'état qui mourut l'hiver dernier, et dont vous avez vu la femme et les filles à Berlin. Jadis président du tribunal de Custrin, il avait encouru la disgrace de Frédéric II, à l'occasion du fameux procès du meûnier Arnold, et l'on peut dire que dans cette affaire, ce fut par l'excès de son amour pour la justice, que ce grand roi commit une injustice. Le desir de prouver au monde entier, que dans ses Etats les droits du pauvre étaient aussi sacrés que ceux du prince, lui fit oublier que la balance devait être égale des deux côtés, et qu'il ne fallait pas sacrifier les droits du prince à ceux du pauvre. Le comte de Fenkenstein, ainsi que plusieurs autres juges et le grand chancelier Furst, se virent destitués pour avoir rempli leur devoir contre l'opinion du roi qui, substituant ses idées

d'équité naturelle au sens précis de la loi positive, les traita avec la dernière sévérité, au lieu de donner à leur conduite les éloges qu'elle méritait. Depuis cette époque, le comte son fils vit dans ses terres, où l'agriculture et le commerce des muses partagent successivement son tems. Il est malheureusement absent avec toute sa famille, ce qui nous prive du plaisir de le voir : mais je sais que pas un seigneur dans la province ne jouit d'un sort plus heureux. Il vient de publier une traduction de Théocrite en vers allemands.

Nous nous proposons de poursuivre aujourd'hui notre route jusqu'à Crossen.

LETTRE II.

Crossen. — Grunberg. — Manufacture de draps. — M. Forster. — Culture de la vigne. — Usages et habillemens. — M. Anders-Garve. — Mécontentement des habitans de Francfort. — Freystadt. — Le comte de Kalkreuth. — Visite d'un officier municipal. — Bon marché des vivres.

Grunberg, 23 juillet 1800.

Vous savez que j'ai exigé de vous en partant, que vous ne liriez jamais une de mes lettres sans avoir une carte à la main. D'après cela, il est sans doute inutile de vous prévenir que cette ville est la première que l'on trouve lorsqu'on a passé les frontières de la Silésie. Elle est à dix milles de Francfort. Nous

quittâmes cette dernière ville hier à une heure après midi, et une nouvelle expérience nous a démontré l'impossibilité que nous avions déjà tant de fois éprouvée, de réussir à ne pas voyager de nuit. On nous avait assuré à Francfort que nous arriverions facilement en huit heures à Crossen; et au bout de quatre, c'est-à-dire sur les cinq heures de l'après-midi, nous étions effectivement à moitié chemin. Mais, parvenus à trois milles de notre destination, le changement de chevaux nous arrêta plus d'une heure, et nous en mîmes sept et demie à faire le chemin qui nous restait; de manière que nous n'entrâmes à Crossen qu'à une heure et demie du matin. Nous en sommes repartis à sept, et depuis midi nous voici à Grunberg, à quatre milles plus loin. Le pays que nous venons de parcourir est exactement semblable à celui que l'on trouve entre Francfort et Berlin, ou bien entre Berlin et Hambourg. Seulement les routes y sont, s'il est possible, plus sablon-

neuses et plus étroites, et les branches de pins qui se heurtent, menacent à tout moment le voyageur de leur chute. C'est bien là véritablement l'abomination de la désolation. Frédéric II pouvait avec raison considérer ce sol comme une puissante objection contre cette maxime générale : que Dieu n'a rien fait qui n'eût son utilité. Le sable! disait un jour le roi à Zimmermann, j'ai toujours été embarrassé d'expliquer pour quel usage Dieu a créé le sable.

Les sept mille habitans que renferme cette ville, tirent leur subsistance de deux sources : de la fabrication de draps et de la culture de la vigne. La manière dont la première s'exécute devrait servir de modèle à notre pays. On ne connait point ces grandes manufactures dirigées par de riches capitalistes qui, moyennant un salaire à peine suffisant à la subsistance de leurs nombreux ouvriers, profitent du travail de ces malheureux pour augmenter tous les jours une richesse déjà

prodigieuse. Six ou sept cents métiers répartis ici dans autant de familles, leur procurent à toutes un honnête nécessaire. On tire des environs une partie de la laine, l'autre est importée de la Pologne. Il y a plusieurs moulins à foulons appartenans à différentes sociétés ou corporations de manufacturiers, qui s'en servent en commun. Mais la filature, le cardage, la teinture, la tissure, l'art de sécher l'étoffe, celui de la mettre en presse, de la chardonner, tous les procédés enfin depuis la tonte du mouton jusqu'à la vente du drap faite au tailleur, sont divisés en autant de manufacturiers qui confectionnent séparément chacun leur partie. Il est possible, car je ne suis pas en état de combattre les principes d'Adam Smith sur la *division du travail*, qu'en séparant toutes ces opérations particulières, on obtienne avec une égale quantité d'industrie, le produit d'une plus grande quantité d'objets manufacturés; mais il est douteux que ce moyen assure l'existence de

tant d'individus. Par-tout où le système de la subdivision à l'infini est établi, chaque ouvrier n'est plus qu'une portion imperceptible d'un grand corps. Un homme, dix hommes, cinquante hommes auront beau combiner leurs facultés, ils n'achèveront rien s'ils ne sont réunis dans une manufacture. L'ouvrier se trouve par là dans l'entière dépendance du gros capitaliste, qui le traite en esclave; des centaines d'êtres infortunés et laborieux sont forcés de prodiguer leurs sueurs, de mener toujours la vie la plus pénible, pour qu'un marchand puisse ajouter à des millions, de nouveaux millions. Mais lorsque toutes les opérations qui doivent concourir à former l'ouvrage manufacturé peuvent être achevées par un seul homme, ou du moins par un très-petit nombre, l'ouvrier prend plus d'importance à ses propres yeux, il est plus indépendant de celui qui l'emploie, plus assuré de sa subsistance. Les profits se distribuent en plus petites portions et en plus de mains. On ne

thésaurisera pas autant; mais l'argent circulera davantage.

M. Forster est le premier manufacturier d'ici. Il est le seul qui possède et fasse usage des machines à filer et à carder, inventées en Angleterre et si bien connues à présent en Amérique. Nous désirâmes les voir en mouvement, et il nous les montra, je ne dis pas seulement avec complaisance, mais avec l'air de s'en faire un véritable plaisir. Il était enchanté d'avoir chez lui le premier Américain qu'il eût jamais rencontré. Les étrangers en général visitent rarement ce pays, et c'est une raison pour qu'ils y soient reçus avec plus d'égard et d'attention. J'avais déjà fait cette remarque en Suède, il y a quelques années; et plus je m'éloigne de Berlin, plus elle me devient encore sensible sur ma route. On fabrique tous les ans dans cette ville, environ vingt-cinq mille pièces de drap de quatre qualités différentes. La première ne le cède point en beauté au drap anglais que nous

employons pour nos habits, et elle est d'environ cinquante pour cent meilleur marché. M. Forster m'a témoigné l'envie d'en expédier quelques envois pour l'Amérique. Je ne doute pas qu'un marchand qui voudrait en faire l'objet d'une spéculation, ne trouvât dans notre pays un débit aussi prompt qu'avantageux. Ces draps sont tirés aujourd'hui par la Pologne, la Russie, Hambourg et Berlin.

Le bénéfice qu'ils recueillent de leurs vins est fondé sur une base beaucoup plus précaire que celle de leurs draps. Tous les environs de la ville sont plantés de vigne. Dans les bonnes années on récolte assez de vin pour la consommation du pays, et même pour en exporter une très-grande quantité. Mais Bacchus se plaît dans des climats plus chauds que celui-ci. Un hiver un peu rude fait périr les vignes, et on ne peut les remplacer qu'à très-grands frais. Quand elles fleurissent de trop bonne heure, la gelée blanche les pince; trop tard, leur liqueur tourne en vinaigre. Il

ne faut qu'une nuit froide de printems ou d'automne pour détruire la moitié de la vendange. En un mot, le travail et les dépenses consacrées à cette culture sont des billets mis à une loterie qui offre peu de chances favorables. Un étranger cependant ne doit pas s'étonner des hasards auxquels s'exposent les habitans du pays, quand il considère la nature d'un terrain où la vigne seule peut donner l'espérance d'une récolte.

Je crois vous avoir déjà dit que les costumes de ce pays-ci diffèrent extrêmement de ceux de Berlin. Les femmes seules s'en rapprochent un peu par leur coiffure. Elle consiste en une espèce de filet ou de diadême de velours noir, bordé des deux côtés de gaze ou d'une dentelle qui fait le tour de la tête, et produit un effet assez joli. En tout, leur toilette est de la plus grande simplicité, et les habillemens des riches ne se distinguent de ceux de la classe la plus pauvre, que par la finesse de leurs étoffes. Mistriss Forster avait

pour toute parure une robe courte et un tablier blanc. Elle apporta des gâteaux et du vin, qu'elle et son mari nous offrirent avec la politesse la plus aimable. Ce dernier paraît avoir un grand goût pour la politique, et lit exactement les gazettes. Les deux sentimens nationaux, la haine contre l'Autriche, et le penchant le plus décidé en faveur de la France, percent dans tous ses discours. J'ai observé la même chose dans un autre de ses compatriotes pour lequel j'avais une lettre de recommandation; mais tous deux louèrent avec enthousiasme les Américains, du système de neutralité qu'ils ont constamment suivi pendant la guerre. » Rien de plus vrai, « disait M. Forster, que ce vieux proverbe : « *Friede nusert, und krieg verzehrt.* « (Tout fleurit par la paix, tout est consumé par la guerre). Je n'ai rien vu dans ces deux personnes qui m'ait donné lieu de penser qu'elles fussent imbues des idées de la nouvelle philosophie. Au contraire, M. Anders, homme

très-recommandable par ses connaissances et son amour pour les lettres, se déclara grand admirateur de cette philosophie dont l'application se fait facilement dans les différentes positions de la vie, et tourna en ridicule celle qui n'est que spéculative, et qui, sans se proposer aucun but, marche toujours sans fil dans un labyrinthe où elle s'égare. Ce sujet l'amena même à parler de la préférence qu'il donne à Garve sur Kant, comme philosophe. Garve était un auteur qui mourut à Breslau, il y a environ deux ans; il jouit de la plus grande célébrité dans toute l'Allemagne, quoique sa réputation ne s'étende pas encore en pays étrangers comme celle de Kant. Ses écrits roulent principalement sur des sujets de morale qu'il s'est toujours attaché à traiter, soit en les tirant de son propre fonds, soit en traduisant en langue latine et anglaise cet admirable monument de la sagesse et du génie des anciens, le *de Officiis* de Cicéron, ou l'excellent et moderne livre du docteur Paley.

Ce qui m'a le plus frappé dans les manières et la conversation des deux personnes que je vous ai citées, c'est un ton de franchise, de cordialité et de bonhomie républicaine, ou que du moins j'aime à caractériser ainsi. Ils s'expliquent avec liberté sur leur gouvernement, et ne lui donnent de louanges ou de blâme qu'autant qu'il leur paraît en mériter. Je vous ai parlé dans ma dernière lettre du mécontentement dont nous avions été témoins à Francfort. Les marchands et les commerçans murmuraient hautement d'une mesure qui leur enlevait le principal avantage de leur foire. La noblesse, de son côté, se plaignait qu'on l'eût assujétie à un droit d'accise établi sur la bière et les petits vins, alléguant qu'elle en avait toujours été exemptée par des priviléges dont le roi, disait-elle, jure le maintien à son avénement au trône. Ici la noblesse et les villes trouvent fort mauvais que le roi se soit contenté d'envoyer une députation des Etats de Berlin pour recevoir

l'hommage de la Silésie. Ils prétendent qu'il devait venir en personne à Breslau pour cette cérémonie, comme l'avaient fait son père et Frédéric II. Quelques villes en particulier vont jusqu'à soutenir que c'est un privilége spécial qui leur appartient, de ne prêter qu'à Breslau le serment de fidélité, et la province en général regarde l'omission de cette formalité comme un affront.

Près, comme nous le sommes, des frontières de la Pologne, que l'on appelle aujourd'hui la Prusse méridionale, il était difficile que nous n'entendissions pas parler de l'administration de cette province, et ce n'a pas été sans une vive censure. Les commissaires du gouvernement traitent les Polonais beaucoup trop en peuples conquis, et semblent s'étudier à leur rendre pesant un joug que les principes d'une saine politique prescriraient plutôt d'alléger autant que possible.

Freystadt, 24 juillet.

Nous sommes arrivés ici ce matin de Grunberg, quittant la grande route de Breslau, où nous ne devions pas nous rendre, au moins dans le moment actuel, pour gagner le grand chemin qui conduit à Hirschberg, et de là les montagnes que nous avions laissées à Crossen, afin de passer à Grunberg. J'avais une lettre pour le comte de Kalkreuth, qui fait ici sa résidence. Sa maison est distribuée, dit-on, avec beaucoup de goût, et arrangée à la manière anglaise. Il a sur-tout une superbe bibliothèque; mais il était malheureusement absent lorsque nous nous sommes présentés chez lui; il ne doit revenir que dans plusieurs jours. Cependant cette ville étant située sur une route de traverse, nous fûmes obligés d'attendre jusqu'au lendemain matin pour avoir des chevaux de poste, et il fallut nous décider à y passer le reste de la journée.

Cette circonstance, toute désagréable qu'elle était en elle-même, a servi du moins à nous donner une haute idée de notre importance, par une aventure qui sans doute vous paraîtra plaisante; mais sur-tout qu'elle n'aille pas vous faire rire à nos dépens. Vous saurez donc qu'un officier municipal est venu cet après-midi, au nom de son corps et de toute la ville, nous complimenter sur notre arrivée, nous offrir tous les services qu'il serait en son pouvoir de nous rendre, et nous exprimer *le bonheur, la satisfaction qu'ils ressentaient de nous posséder dans leurs murs*, etc. etc. etc. Enfin l'éloquence ampoulée de ce député, sauf le respect que je dois à la magistrature de la ville, m'a parfaitement rappelé la première aventure que Gilblas essuya dans ses voyages. Cependant cette comparaison serait d'autant plus injuste et ingrate, que le compliment, dans cette occasion, n'avait aucun but caché. Ce brave homme, au lieu de se mettre à table et de

nous donner une leçon de modestie, joignit à sa harangue le présent d'une corbeille de fruits magnifiques.

Une remarque dont ne peuvent s'empêcher d'être frappés les voyageurs qui arrivent en Silésie par l'Electorat, c'est la différence énorme et subite du prix des denrées. Elles y sont d'une qualité infiniment supérieure, et à beaucoup meilleur marché. A la porte de chaque appartement dans les auberges, est placardé un papier imprimé sur lequel on a marqué le prix de chaque objet de consommation, et les aubergistes ne peuvent jamais l'excéder. A Francfort, un mauvais dîner nous revenait à un dollar par tête. A Grunberg, nous en avons fait un fort bon qui ne nous a coûté que le tiers de ce prix. Les autres objets de dépenses sont tous dans la même proportion. Ce fait est important en ce qu'il sert à prouver combien l'esprit qui règne dans cette province la rend propre à devenir un pays de manufactures. Je suis, etc.

LETTRE III.

Misère des paysans. — Sprotau. — Manufacture de draps. — Couvent et église de Sainte-Marie-Madeleine. — Inimitié entre les catholiques et les protestans. — Poteries. — Génie extraordinaire du menuisier Jacob et du tisserand Hattig.

Bunzlau, 26 juillet 1800.

Nous avons quitté Freystadt hier de grand matin, et nous en voici à la distance de huit milles, dont cinq, à partir de Sprotau, se font avec le même relai. A mesure que nous nous enfonçons dans ce pays, l'aspect en devient plus agréable. Nous trouvons bien encore sur notre route des milles entiers couverts de sables d'une plus ou moins grande profondeur; mais de tems en tems aussi, nous som-

mes délassés par quelques parties de routes superbes, et par la vue de beaux champs de blé, de seigle, d'avoine, d'orge, et sur-tout de lin, auquel ce terrain paraît convenir à merveille. Comme ce tems est précisément celui de la récolte, nous avons aperçu plusieurs groupes de moissonneurs, spectacle qui nous aurait causé beaucoup plus de plaisir, si nous n'avions su que toutes ces richesses ne leur appartiennent pas, et si leur empressement à solliciter quelques secours de notre charité ne nous eût appris la misère de leur condition. L'année passée, à cette même époque, nous parcourûmes la Saxe, une partie de la Marche, un coin de la Bohême, et vîmes également des moissonneurs; la semaine dernière enfin, nous en rencontrâmes plusieurs en venant de Berlin; mais nulle part ils ne nous avaient encore demandé l'aumône. Nous ne sommes en Silésie que depuis deux jours, et déjà il nous est arrivé plus de vingt fois, en passant au milieu d'un groupe de paysans

des deux sexes occupés à la récolte, de voir s'en détacher une, deux et jusqu'à trois femmes pour courir à notre voiture. Elles tiennent à la main un petit bouquet de fleurs entremêlées d'épis, qu'elles jettent à travers la portière en demandant un dreyer ou un demi-gros [1]. Cet usage provient de la condition du paysan, qui est beaucoup plus malheureuse en Silésie que dans l'Electorat. La servitude personnelle existe bien dans les deux provinces; mais dans la Marche au moins, le serf ne travaille jamais pour son seigneur plus de jours qu'il n'y en a. En Silésie, au contraire, il est souvent forcé de fournir dix journées de travail dans une seule semaine. Il faut alors que le mari et la femme se réunis-

[1] Le gros ou groschen a une valeur différente, suivant les pays où il a cours. En Saxe, il fait 4 dreyers, et il faut 24 gros pour un écu d'Empire, qui vaut environ 3 liv. 15 s. d'argent de France. Le gros a moins de valeur en Pologne; il en faut 90 pour faire un écu d'Empire.

sent pendant cinq jours pour acquitter la corvée; il ne leur en reste donc que deux, et dont l'un encore est le dimanche. Jugez, d'après cela, de ce qu'ils peuvent gagner pour eux-mêmes.

On voyage si peu dans ce pays-ci, qu'à moins d'avoir commandé les chevaux d'avance, il faut se résoudre à attendre à chaque poste jusqu'à ce qu'on ait eu le tems de les ramener des champs. C'est ce qui nous arriva hier à Sprotau. Nous fûmes obligés d'y rester trois heures, que nous employâmes, pour nous désennuyer, à visiter ce que la ville offre de remarquable. Elle est fort petite et ne contient pas plus de deux mille habitans, dont le tiers est catholique. Le Bober y passe; c'est un bras de l'Oder, qui lui-même coule dans cette ville. Mais son lit n'a pas assez de profondeur pour qu'il y soit navigable, et ce fleuve n'a d'autre utilité à Sprotau, que de faire tourner un certain nombre de moulins à blé et à foulons, que nous vîmes en pleine activité.

La manufacture de draps est dirigée à Sprotau, d'après les mêmes principes qu'à Freystadt et que dans toutes les villes de cette partie de la Silésie, quoique nulle part, à l'exception de Goldberg, il n'y en ait une de l'importance de celle de Grunberg.

Il y a un couvent de religieuses à Sprotau; voilà tout ce que je puis dire. Vous pensez bien que j'aurais inutilement tenté d'en visiter l'intérieur.

Nous nous en dédommageâmes en entrant dans l'église des catholiques, dédiée, ainsi que le couvent, à sainte Marie-Madeleine. De tous les tableaux dont les murs et les autels sont décorés, il n'y a de passables que ceux qui représentent la patrone. On y voyait autrefois une copie très-estimée du fameux tableau de Notre-Dame de Lorette; mais Bonaparte l'a fait transporter à Paris, il y a environ quatre ans. La chose qui m'a paru la plus extraordinaire dans cette église, c'est un papier affiché dans l'intérieur d'un confes-

sionnal et écrit en latin, sur lequel on voit la liste des péchés qu'un prêtre ordinaire ne peut absoudre, et dont le Pape s'est expressément réservé la connaissance. Je m'attendais, d'après ce titre, à trouver l'énumération de crimes énormes; mais quel fut mon étonnement en y lisant que ces fautes si graves étaient d'enterrer un hérétique en terre sainte, de lire, sans une permission spéciale, des livres composés par des hérétiques, de refuser le paiement de la dixme, et une douzaine d'autres de la même force, toutes ressortissant de l'autorité du saint Père. Sans tourner en ridicule ce qui tient aux dogmes religieux, il est permis de trouver cette liste impolitique et déplacée dans une ville où les catholiques ne sont eux-mêmes que tolérés et sujets d'ailleurs d'un prince protestant.

Lorsque nous fûmes à moitié chemin de Sprotau et de cette ville, nous commençâmes à découvrir les montagnes vers lesquelles nous dirigeons notre marche. Nous n'en som-

mes plus à présent qu'à la distance de quatre de nos milles.

Hirschberg, dimanche 24 juillet.

Avant d'en venir aux observations que m'a fournies la route jusqu'ici, il faut que je vous parle encore de Bunzlau, et que j'achève les détails que notre départ ne m'a pas laissé le tems de terminer.

Le principal commerce de Bunzlau consiste en poterie, et principalement en cafetières brunes et en petits pots au lait, tels que vous en avez vus dans les auberges de Berlin et de l'Electorat. On y compte jusqu'à neuf de ces potiers, et chacun d'eux emploie six à huit ouvriers. Nous leur avons vu faire de grands pots à beurre. Ils prennent une masse cubique d'argile, de l'épaisseur d'un pied environ, et en moins de cinq minutes ils forment un pot, en moulant tout simplement

cette terre sur un cylindre, qui a pendant ce tems un mouvement continuel de rotation. Nous ne pûmes cependant nous arrêter longtems à les voir travailler; car c'est dans l'atelier que l'on chauffe tous les fours où l'on fait cuire les pots, et la chaleur y était insupportable. Dans la cour de cette fabrique, nous vîmes un pot d'une dimension considérable; nous apprîmes qu'il était fait depuis un demi-siècle, et qu'il contient près de cinquante boisseaux. Sa hauteur est de douze pieds, et sa forme celle d'un barril, auquel il achève de ressembler par les cercles qui l'entourent. On le garde sous un angar bâti uniquement pour cela. Les Allemands ont un goût particulier pour tout ce qui excède dans son genre les proportions ordinaires. Les tonneaux de Heidelberg et de Kœnigstein servent à prouver, ainsi que ce pot, jusqu'à quel point le *grand* entre dans les idées qu'ils se forment du *beau*.

Mais les curiosités les plus remarquables de

Bunzlau, sont deux mécaniques ingénieuses connues sous le nom de leurs inventeurs, Jacob et Hattig, l'un charpentier et l'autre tisserand, demeurant tous les deux porte à porte. Jacob a imaginé une machine dont le jeu, semblable au mouvement d'une horloge, fait mouvoir sur une espèce de théâtre, de petites figures de six pouces, qui représentent successivement plusieurs scènes de la Passion de Jésus-Christ. Dans la première, on le voit au Jardin des Olives, où il fait sa prière, tandis que trois apôtres sont endormis à quelque distance de lui. Dans la dernière, son corps est étendu dans le sépulcre et gardé par deux soldats romains. Les sujets des scènes intermédiaires sont la trahison de Judas, l'interrogatoire de Jésus par Caïphe, le dialogue qui s'établit relativement à lui entre Pilate et les juifs, le reniement de saint Pierre, la flagellation et le crucifiement. Une musique sévère et lugubre s'exécute pendant ce spectacle, et celui qui le montre répète, par forme d'expli-

cation, les passages de l'Ecriture analogues à l'action qu'il a tâché de représenter. De ma vie je n'ai fait une épreuve plus forte de l'impression des objets sur nos sens. J'ai souvent entendu, j'ai souvent lu des sermons sur la Passion, mais je l'avoue, leurs tirades les plus éloquentes et les plus pathétiques n'ont jamais touché mon cœur aussi vivement. Le baiser du traître, le coup porté par l'esclave du grand-prêtre, la flagellation, cette croix à laquelle Jésus-Christ est attaché, l'éponge de vinaigre, les insultes, les tourmens qu'on lui fait endurer, toutes ces atrocités rendues sensibles aux yeux, pénètrent l'ame d'un sentiment profond, que la simple description ne saurait jamais produire.

Le tisserand Hattig, avec un égal génie pour la mécanique, l'a tourné vers d'autres objets; il l'a consacré entièrement aux sciences, à la géographie, à l'histoire, à l'astronomie. Dans les intervalles de loisir que lui laisse rarement un métier dont il a besoin pour

vivre, il a acquis les plus grandes connaissances. Les murs de sa chambre sont tapissés de cartes et de dessins de sa façon, où il a tracé soit le cours de l'Oder, avec la position des villes et villages qu'il traverse, soit les montagnes de la Suisse et celles de la Silésie, car il a visité en personne ces divers lieux. Il nous fit voir dans une chambre, deux grandes tables élevées l'une au-dessus de l'autre ; sur l'une, il a disposé toutes les villes et les bourgs considérables de l'Allemagne ; l'Europe occupe la seconde, et par-tout il a observé attentivement la position géographique de chaque endroit. Les noms des villes sont inscrits sur un petit carré de papier, fixé par une cheville fendue et fichée dans la table, Les hautes montagnes sont indiquées par de petites pierres noires pyramidales, et d'autres petites pyramides blanches servent à faire reconnaître les lieux devenus célèbres, soit par une grande bataille, soit par quelque événement remarquable. L'explication qu'il donne de son

ouvrage, prouve une profonde érudition. Il connaît tous les noms anciens des villes, ainsi que l'histoire de leurs premiers habitans; et mille anecdotes de différens genres dont il entremêle la description des pays qu'il a représentés, rendent cet ouvrage aussi instructif qu'amusant. C'est ainsi que sur les Alpes il nous montra du doigt les points où passa depuis peu l'armée de réserve des Français, et celui où Bonaparte évita avec tant d'adresse d'être fait prisonnier par un officier autrichien. Il joignit à ce récit un commentaire succinct de la vie et des actions extraordinaires du premier Consul.

Le système de Copernic sur l'arrangement de l'univers, est représenté dans une autre chambre. La machine est construite de manière que toute la voûte du firmament, à laquelle sont attachées les étoiles fixes, fait sa révolution autour du soleil toutes les vingt-quatre heures; ensorte qu'elle présente toujours les étoiles dans la position exacte

qu'elles conservent relativement à notre terre. Il a placé dans l'intérieur toutes les planettes qui appartiennent à notre système, avec leurs différens satellites, et les comètes que l'on a observées depuis trois siècles.

Une troisième machine explique les différentes phases de la lune et des satellites de Jupiter, le mouvement apparent du soleil autour de la terre, et le mouvement réel de la terre autour du soleil.

Il a dans son grenier un quatrième ouvrage auquel il travaille encore, et que par cette raison, sans doute, il paraît préférer à tous les autres. Sur une grande table, semblable à celle de la première chambre, il a appliqué plusieurs disques de bois propres à représenter la projection de la terre sur le plan de Mercure. Les intervalles ménagés entre les disques désignent la portion du globe qui est couverte d'eau. Des lignes tracées sur toute la surface par des fils de deux couleurs, indiquent les routes qu'ont suivies

les plus célèbres navigateurs. La différence des couleurs sert à distinguer leurs voyages les uns des autres. En l'honneur de trois de ces illustres aventuriers auxquels il a cru devoir une marque particulière de considération, il a construit trois petits modèles de vaisseaux qui portent leur nom, et mouillent dans les parages où ils ont été respectivement. Les noms de tous les autres voyageurs et les époques de leurs voyages, sont désignés par des écriteaux placés aux points de leur départ. Telle est la description imparfaite qu'un coup-d'œil trop rapide me met en état de vous faire des travaux de cet homme vraiment curieux. Il est âgé d'environ soixante-dix ans, et n'a jamais joui d'une forte santé. Mais ce goût pour les sciences, nous a-t-il dit, est héréditaire dans sa famille, et s'est continué sans interruption jusqu'à lui depuis son bisaïeul. Son air et ses habits ne le distinguent pas d'un tisserand ordinaire. Mais sa physionomie pleine d'ex-

pression, animée par le feu de l'enthousiasme, et peignant tout-à-la-fois la candeur de son ame, offre un modèle sur lequel Lavater aurait eu plaisir à exercer sa sagacité. Lorsque nous lui fîmes nos adieux, nous ne pûmes nous empêcher de rire de l'exclamation qui lui échappa. « A présent, dit-il, « qu'un voyageur africain vienne me de- « mander à voir mes ouvrages, et je pourrai « me vanter d'avoir reçu des visites des qua- « tre parties du monde. »

LETTRE IV.

Maison des Orphelins à Bunzlau. — Opitz. Lowenberg. — Hirschberg. — Beauté du Pays. — Opéra de Rubenzahl.

Hirschberg, 28 juillet 1800.

Le défaut de place m'a forcé de terminer ma dernière lettre sans vous donner les détails complets de ce que nous avons vu à Bunzlau dans notre après-midi. Il me reste cependant fort peu de chose à dire; car c'est tout au plus la peine de vous parler de notre visite à la maison des Orphelins, qui sert en même tems d'école publique. On ne nous y a montré qu'une chapelle et un réfectoire où dînaient une trentaine d'enfans; mais ce tems est celui des vacances, et par conséquent de l'absence d'une partie des écoliers et de beaucoup d'ins-

tituteurs. On assure d'ailleurs que l'établissement tombe de jour en jour, et qu'au lieu de deux cents enfans qu'on y comptait autrefois, leur nombre à présent s'élève à peine à cinquante. Il y a aussi à Bunzlau un couvent de Dominicains qui n'a rien de remarquable, et n'est habité dans ce moment que par trois moines. Avant de finir l'article qui concerne cette ville, je ne dois pas oublier de vous dire qu'elle est le lieu de la naissance d'Opitz. Il est considéré comme le père de la poésie allemande, quoiqu'il vécût encore il y a moins d'un siècle. On l'appelle ici le *cigne du Bober*, comme les Anglais donnent à Shakespeare le nom de *cigne de l'Avon*. Vous n'auriez jamais imaginé que le nom de Bober dût produire en vers un son bien harmonieux, ni qu'un si petit ruisseau fût capable d'inspirer des chants fort élevés ; cependant ce mot n'a rien de dur ni de ridicule pour les oreilles des Allemands, et aucune poésie ne charme plus leur esprit que celle d'Opitz.

Après avoir employé la matinée à examiner les curiosités dont je viens de vous faire la description, nous nous remîmes en route vers midi, et arrivâmes dans cette ville le soir entre dix et onze heures. Depuis Bunzlau on ne relaye qu'une seule fois à Lowenberg; mais il nous fallut encore attendre les chevaux deux mortelles heures. Nous rencontrâmes, dans cet intervalle, le capitaine de la compagnie qui est en garnison ici. Il servait dans l'armée que le duc de Brunswik a envoyée en Amérique, et il y a même été fait prisonnier à Saratoga, avec le général Burgoyne. Il est revenu ensuite en Europe, et voilà vingt ans qu'il est au service de Prusse. Quoique nous ne dussions cette rencontre qu'au hasard, il n'y eut sorte d'égards qu'il ne nous témoignât; il alla jusqu'à nous offrir une chambre dans sa maison pour y passer la nuit, en cas que les chevaux ne vinssent pas d'assez bonne heure, et qu'il nous fût impossible d'arriver ici dans la soirée.

Quand on a fait les six milles qui séparent Bunzlau de cette ville, on se croit transporté dans un monde différent de celui que l'on a vu en traversant l'Electorat. Des routes aussi unies que les plus belles de l'Angleterre, une succession alternative de vallées et de collines variant à l'infini, des points de vue pittoresques, des villages nombreux, des villes considérables, des maisons de campagne, des champs couverts de riches moissons, des chênes élevant jusqu'aux nues leurs têtes majestueuses, des ruisseaux faisant mille circuits dans des prairies dont la fertile reproduction s'offre à la faulx cinq fois dans la saison, telle est la scène qui remplace les pins et les sables que nous venons de quitter.

Rien ne peut se comparer à la situation d'Hirschberg. Cette ville est agréablement bâtie, et renferme une multitude de beaux édifices. La vallée dans laquelle elle est située, est entourée de tous côtés de collines plus ou moins élevées, sur lesquelles règne

toujours une teinte un peu sombre qu'y répandent les monts gigantesques placés dans le fond du tableau. Cependant nous n'avons pas encore joui de cette belle perspective. L'obscurité de la nuit, au moment où nous arrivâmes, nous déroba la magnificence du spectacle que cette ville présente à tous les voyageurs.

Nous eûmes beaucoup de peine à trouver un logement, la première nuit. La ville, à cette époque, est toujours remplie d'étrangers attirés par le voisinage des eaux de Warmbrunn, qui sont extrêmement fréquentées pendant deux mois, à commencer de la mi-juin.

C'était hier dimanche, ce qui nous priva du plaisir de voir les manufactures. L'après-midi nous nous rendîmes à l'église des catholiques. C'est un vaste et ancien bâtiment décoré avec plus de prétention que de richesse. Les tableaux en sont tous médiocres, à l'exception de celui du maître-autel, qui repré-

sente l'Ascension de Jésus-Christ, et dont le style m'a paru meilleur que celui des autres, quoique pourtant il m'ait été impossible de m'en approcher d'assez près pour le juger parfaitement. Lorsque nous entrâmes dans l'église, un ecclésiastique y expliquait le catéchisme à des enfans, et nous assistâmes ensuite au service qui se fait en allemand. L'orgue était détestable, ou du moins fort mal joué.

Nous allâmes le soir au spectacle. On y donnait la première représentation d'un opéra ayant pour titre *Rubenzahl*. Ce Rubenzahl est un personnage si important dans les montagnes de la Silésie, que vous serez peut-être bien aise d'en avoir une idée; cependant je n'en sais pas d'autres détails que ceux qui sont racontés par Zollner. Il dit que c'était autrefois une opinion généralement reçue parmi les montagnards, que sur le sommet le plus élevé de leurs montagnes, résidait un géant (génie) nommé *Rubenzahl*. Cet esprit capricieux et fantasque prenait plaisir à se

métamorphoser en toutes sortes de formes. Il se changeait tantôt en loup, en oiseau, en ours, tantôt en moine; d'autres fois en chasseur, en chat, en serpent, en botte de paille; souvent il venait s'offrir pour guide aux voyageurs; et suivant la fantaisie qui lui passait par la tête, il les mettait dans leur véritable chemin et les comblait de présens magnifiques en les quittant, ou il les égarait dans des terrains marécageux; et là s'élançant sur un arbre, il riait à gorge déployée en voyant l'embarras de sa malheureuse dupe; enfin il avait le pouvoir merveilleux d'évoquer la neige et le tonnerre, selon le besoin de chaud ou de froid qu'il éprouvait; et la plus grande offense qu'on pût lui faire était de prononcer son nom. Aussi les paysans domiciliés dans l'arrondissement de ce qu'ils regardaient comme étant soumis à sa domination, avaient-ils contracté l'usage de l'appeler M. John, ou le Seigneur géant, ou le grand Dieu de la montagne, dans la crainte d'encourir son res-

sentiment. Mais depuis que l'on a bâti une chapelle au lieu même de sa résidence, le pauvre Rubenzahl a été obligé de prendre la fuite, et personne ne sait ce qu'il est devenu. Ce qu'il y a de sûr du moins, c'est qu'à dater de cette époque, et voilà aujourd'hui cent quarante ans, on ne l'a jamais revu. Je fus enchanté que sa première réapparition eût lieu sur le théâtre d'Hirschberg, précisément le jour de notre arrivée; mais il faut que dans ses voyages il ait beaucoup perdu de sa puissance et de sa malice; il n'avait même rien conservé de gigantesque dans sa taille. Son costume était semblable à celui d'Hamlet, prince de Dannemarck, au théâtre de Londres; et pour tout attribut de magicien, il portait une ceinture blanche bariolée de divers dessins, et qui de loin avait l'air du ruban d'un ordre. L*** prétendait qu'il ressemblait à tout, si ce n'est à un génie.

LETTRE V.

Excursions dans les montagnes des environs d'Hirschberg. — Description de leurs beautés romantiques.

Hirschberg, 28 juillet 1806.

Quand je vous recommandais de vous munir d'une carte de la Silésie pour que mes lettres eussent du moins une sorte d'intérêt, je ne m'attendais pas à devoir vous conseiller de recourir aussi à une carte de la Grèce. Qui aurait imaginé en effet que du fond de l'Allemagne, on pourrait être en un instant transporté sur le mont Hélicon? C'est cependant là qu'aujourd'hui, cet après-midi, nous avons dirigé notre promenade. Un habitant de cette ville, homme d'un profond savoir, qui réunit l'amour le plus passionné pour les beautés de

la nature, à un goût exquis pour tout ce qui tient aux arts, et qui n'est pas moins versé dans la connaissance de la géographie classique des anciens, que dans celle des environs délicieux de sa résidence, a donné le nom d'*Hélicon* à une montagne voisine, d'après la ressemblance qu'il suppose devoir exister entre leurs positions respectives. J'ai peine à croire que le véritable Hélicon ait jamais offert un spectacle plus magnifique et plus imposant que celui de la Silésie; et de bonne foi il n'est personne, pour peu qu'il soit délicat et sensible à la douceur des mots, qui ne doive consentir volontiers à changer le nom d'*Hirschberg* pour celui de *Thespie*; à prononcer le *Thermesse* au lieu de *Bober*, l'*Hippocrène* et l'*Aganippe*, au lieu de *Backer-Brunnen* et de *Merkelbrunnen*. Semblable à celle dont elle porte le nom, la montagne est couverte d'un côté, par une forêt sauvage et vénérable; de l'autre, par les dons que Cérès y répand d'une main libérale. Pour compléter

enfin la ressemblance, une espèce de route spirale qui monte doucement jusqu'au sommet de la colline, conduit à de petits berceaux placés à peu de distance les uns des autres, et dans les endroits de la forêt d'où l'on découvre les points de vue les plus agréables et les plus variés. Chacun de ces berceaux est consacré à une des Muses, et porte une inscription tirée des poëtes grecs ou latins. A la cime est un temple d'Apollon, et dans le berceau de Terpsicore on a battu et nivelé un petit emplacement, comme s'il était destiné à une danse qui dût être exécutée par les Grâces. Neufs bancs sont disposés tout autour pour les neuf Muses, arbitres de cette danse. Tout cela, est plein d'imagination, et ne peut manquer sur-tout de plaire singulièrement à un amateur de l'antiquité classique. Ce rapprochement forme une chaîne d'association entre des idées toutes délicieuses, quoique se rapportant à deux causes différentes, et l'ame d'un poëte pouvait seule l'opérer.

Tandis que le spectateur est saisi d'admiration à la vue d'une des plus belles perspectives dont la terre puisse se glorifier, retracer tout-à-coup à son souvenir ces jouissances exquises que l'idée du tableau de l'ancienne Grèce doit nécessairement procurer à tout esprit libéral et cultivé, c'est un effort de génie qui suppose une sensibilité peu commune pour le vrai beau, et une délicatesse de goût admirable. D'autres personnes malheureusement, sans avoir autant de discernement et de génie, se sont autorisées de cet exemple pour trouver aussi des ressemblances et bâtir des temples; mais elles n'ont pas senti la nécessité de les lier à une fiction qui leur donnât une sorte de consistance; et par une suite de leur mauvais goût, elles ont appelé Gibraltar un énorme rocher placé au milieu de la montagne des Muses. On découvre, à la vérité, de cet endroit le spectacle le plus enchanteur. Devant soi, et à près de deux cents toises sous ses pieds, on voit se former la

jonction des rivières Bober et Zacken. A main gauche et par-delà l'étroite et profonde vallée où la rivière a creusé son lit, s'élève à une hauteur qui domine celle où l'on se trouve, une colline couverte d'une épaisse forêt de pins. Sur la droite, mais dans le lointain, l'œil est arrêté par la masse des montagnes du Géant, tandis qu'en face il se promène librement sur les riantes prairies, et sur les champs fertiles situés derrière le confluent des rivières, et qui forment un contraste pittoresque avec les beaux édifices et la jolie ville d'Hirschberg. Enfin des villages disséminés çà et là, des rochers, des collines, des bocages achèvent de varier cette scène que l'horizon seul termine. Dans quelque autre partie du monde qu'eût été situé ce beau lieu, j'aurais défié que l'on expliquât l'origine de ce surnom de Gibraltar; mais ici, sur la montagne d'Hélicon, au milieu des temples élevés à toutes les Muses, il paraît encore plus absurde et plus ridicule. Ce n'est pas tout: un

marchand de cette ville, plus susceptible de reconnaissance que de jugement, et possédant plus d'argent que de goût, a fait construire à ses frais, et tout près du temple d'Apollon, un autre temple qu'il a dédié à *Frédéric l'unique*, ainsi que l'apprend l'insoription allemande gravée sur le frontispice. Dans l'intérieur de ce bâtiment est un autel de forme cubique et sans aucune espèce d'ornement, (ce qui sans doute a paru l'emblême de la perfection) avec cette inscription: *Graces lui soient rendues*. On lit encore deux autres inscriptions portant, l'une, que la postérité voudra commencer à dater de son règne celui de l'âge d'or, et l'autre, que cet édifice a été fondé par M. Geier, 24 janvier 1800. Cette époque sans doute a été choisie comme l'anniversaire du jour de la naissance de Frédéric. Qu'un Silésien bâtisse un temple à Frédéric II, qu'il considère le tems où ce prince a vécu comme celui de l'âge d'or, tout cela peut s'excuser, la conquête qu'il a faite de la Silé-

sie a été pour cette province une source de prospérité ; mais que pour un monument patriotique on aille précisément donner la préférence à cette colline, voilà ce qu'il n'est pas facile d'expliquer. Un Autrichien pourrait à la vérité trouver la place bien choisie, et dire que l'usurpation que l'on fait faire à ce héros de la montagne des Muses, représente parfaitement son usurpation de la province ; il conviendrait d'ailleurs que le grand homme se montrât toujours unique dans une qualité qu'il possédait au plus haut degré, son amour extrême pour les possessions d'autrui. Il y a encore beaucoup d'autres incohérences dans les embellissemens de cette colline. On trouve, par exemple, à quelque distance des temples, deux petits sentiers d'une direction différente, et portant les noms l'un, d'*Orcus*, et l'autre, des *Champs-Elysées*. Au point où ils se séparent, est placé un énorme rocher, qu'à l'aide d'un peu d'imagination, on prendrait pour la loge du chien Cerbère ; mais à l'extré-

mité de la colline où le chemin cesse de devenir praticable, les noms mythologiques sont abandonnés de nouveau, et cet endroit s'appelle *la fin du monde*. De là je descendis jusqu'à ce que j'arrivasse au bord d'un ruisseau qui coule sur un lit de cailloux. Parvenu au bas de la colline, j'aperçus d'immenses rochers suspendus au-dessus de ma tête, et formant une espèce de caverne connue pour avoir servi autrefois de retraite à de faux monnoyeurs. On l'appelle aujourd'hui la *cuisine froide*. Il serait inutile que j'essayasse de vous faire la description des lieux sauvages et romantiques dont l'aspect diversifié nous ravit pendant une promenade de quatre heures. Je me croyais dans une terre enchantée; on ne peut s'y promener cinq minutes sans rencontrer de nouveaux points de vue tous différens les uns des autres.

Entre la ville et la montagne d'Hélicon, s'élève une colline plus petite appelée le *Haus-Berg*. Beaucoup d'habitans de la ville

vont y jouir de l'ombrage sous des berceaux qu'ils ont formés. Ils s'y sont aussi ménagé des endroits pour faire du feu, en sorte qu'ils peuvent s'y rendre l'après-midi dans les jours d'été, et tout en prenant le thé ou le café, jouir des beautés de la saison et de la campagne. Nous vîmes plusieurs de ces familles réunies pour se livrer à ce plaisir innocent et champêtre. Nous étions nous-mêmes accompagnés, dans notre excursion, par le maître de poste d'Hirschberg et de ses enfans. M. Rosenthal, Silésien et conseiller au département des mines à Berlin, de qui nous tenions par écrit un itinéraire de notre route, l'avait prévenu de notre arrivée en lui demandant ses bons offices pour nous. Nous eûmes en effet fort à nous louer de son obligeance et de sa politesse.

Tout à vous.

LETTRE VI.

Manufacture de toiles près d'Hirschberg. — Promenades sur les collines environnantes. — Warmbrunn.

Schreibershau, 1.er août 1800.

Si votre carte de Silésie est bonne, elle doit marquer le lieu de cette date; sinon, placez un point dans le milieu de l'intervalle qui sépare Hirschberg du Riesengebirge, et vous aurez juste le Kretscham, ou l'auberge d'où je vous écris. Voilà le premier moment dont j'aie pu disposer depuis ma dernière lettre. On nous avait dit à Berlin, avant notre départ, qu'un voyage dans ces montagnes était une entreprise excessivement fatigante. D'après l'échantillon des deux dernières journées, nous devons juger qu'on ne nous trompait

pas, et cependant nous n'en sommes pas encore au plus difficile. La multiplicité des objets que nous avons vus est telle qu'il faudra que vous vous contentiez d'une relation très-concise; et peut-être regrettez-vous déjà que je n'aie pas adopté ce plan dès le commencement. Je reprends mon journal au quantième où je l'avais laissé (29 juillet). Notre obligeant ami, le maître de poste, nous conduisit l'après-midi chez M. Schaffer, un des principaux commerçans de toiles d'Hirschberg. Tout ce que nous désirions, était de voir les manufactures elles-mêmes; mais il n'y en a aucune dans la ville: elle n'est, à proprement parler, qu'un vrai marché. Chaque cabane de paysan dans les villages répandus autour des montagnes, contient un tisserand, et la plus grande partie des prairies circonvoisines sont couvertes de toiles à blanchir. Tous les matins, depuis huit heures jusqu'à neuf, ces paysans, le sac sur le dos, se rendent à la grande place

où se tient le marché, pour y vendre une ou plusieurs pièces de toiles. Les marchands qui les achètent leur donnent la dernière façon ou l'apprêt, comme ils l'appellent, et ils en expédient des envois à Berlin ou à Breslau, Stettin, Hambourg. Nous trouvâmes ici le même système de fabrication que nous avions vu établi à Grunberg pour le drap; système sur lequel je persiste plus que jamais à croire que notre patrie fera bien de prendre modèle, quand elle deviendra pays de manufactures, conformément au desir qui commence, vous le savez, à prévaloir parmi nous.

On fabrique ici une variété de différens articles, compris dans les manufactures sous le nom général de toiles. Mais chaque ville un peu importante de la Silésie qui se livre à ce genre de commerce, s'en tient principalement à un seul sur lequel elle a la vogue, et fournit très-peu des autres. Hirschberg est avantageusement connu par celui que les

Allemands appellent *schleier,* et que les Anglais, sous le nom de linon, divisent en deux espèces, le grand linon et la batiste. M. Schaffer m'a dit que depuis deux ans on leur avait fait de Baltimore et de Philadelphie des demandes considérables de ces articles. Mais il ajoute une chose que j'ai déjà entendue de la bouche de tous les marchands européens en correspondance avec l'Amérique ; il se plaint des mauvais paiemens. Les manufactures d'ici livrent bien leurs toiles à près de cinquante pour cent meilleur marché que celles que nous achetons en Irlande; mais les marchands n'entendent rien au système de crédit qui fait la base de notre commerce avec l'Angleterre. D'ailleurs ils ne sont pas probablement assez riches pour ouvrir un crédit considérable, et je crains que notre commerce direct avec ce pays, ne réussisse ni aussi promptement, ni aussi bien que je le désire. Je suis convaincu cependant qu'avec de l'argent comptant ou l'équivalent, nous ferions

des affaires très-avantageuses et sur cet article, et sur presque tous ceux des manufactures de cette province.

Après le dîner, nous dirigeâmes notre course du côté d'une petite colline située dans les environs de la ville, et en face de l'Hélicon que nous avions visité la veille. Cette colline a différens noms; mais celui de Cavalier-Berg paraît l'emporter sur les autres. On a établi à son sommet une taverne où les habitans d'Hirschberg qui vont se promener le soir, trouvent des rafraîchissemens. Sur les revers de la colline sont bâties, de distance en distance, de petites maisons de campagne appartenantes à différens particuliers. Ceux des marchands à qui leur fortune permet d'en posséder une, aiment mieux ordinairement s'y rendre avec leur famille, et y envoyer d'avance des rafraîchissemens par leurs domestiques, que de se montrer à la taverne. Les vues de cette colline sont presque aussi variées et aussi jolies que celles de l'Hélicon. Un seul

homme en a dirigé l'ordonnance d'après les conseils de sa femme ; c'est ce qu'indique l'inscription gravée sur le tombeau qu'il lui a érigé dans le lieu même. On y lit aussi qu'elle prêta à son mari une somme considérable pour terminer son entreprise. Le style de l'inscription est si fort au-dessous de toutes celles de l'Hélicon, qu'il n'était pas nécessaire d'en voir plusieurs autres également postérieures à la mort de cette femme, pour demeurer persuadé que le goût de son mari avait besoin d'être guidé. Le seul ornement qui décorât autrefois cette colline, était un gibet planté dans sa partie la plus élevée pour effrayer les malfaiteurs par le spectacle du sort qui les attendait. De Cavalier-Berg nous passâmes à une colline voisine, sur la cime de laquelle le même homme a fait construire une petite rotonde appelée le *temple de la Vertu*, sans doute à cause du chemin escarpé qui y conduit, et fait plutôt ressembler cet emplacement à un rocher qu'à une colline. A peu de

distance du sommet, on trouve une caverne formée par la saillie du rocher, et susceptible au plus de contenir deux personnes. Au-dessus est gravé ce commencement d'un vers de Virgile :

Speluncam Dido dux.

Le but de cette allusion est sans doute de donner à entendre qu'il ne faut jamais abandonner le chemin du temple de la vertu, quelque pénible qu'il soit, pour prendre celui qui mène à la caverne de la tentation. Les vues de la campagne que l'on découvre de cette colline, présentent autant de variété que celles des deux autres, et elles sont aussi agréables, quoique peut-être un peu moins pittoresques.

---

30 Juillet.

Il n'était pas encore sept heures du matin lorsque nous quittâmes Hirschberg, où nous ne comptons revenir que dans plusieurs jours. Nous fûmes plus d'une heure à cheval, et tra-

versâmes pendant ce tems une infinité de villages peuplés de tisserands; enfin nous arrivâmes à Warmbrunn. Cet endroit, célèbre par ses eaux chaudes, comme le marque la signification de son nom en allemand, est extrêmement fréquenté dans cette saison par les baigneurs et les buveurs d'eaux. Les bains sont plus commodes que ceux de Toplitz, et l'on aura de plus ici la ressource d'un château fort agréable que le comte de Schafgotsch, seigneur du lieu et d'une partie des environs, vient de faire bâtir dans le dessein d'y fixer sa résidence par la suite. Ce village contient aussi un grand nombre de verriers et d'ouvriers, dont les uns taillent la pierre, et les autres la gravent. Le verre est, sous tous les rapports, inférieur à celui de Bohême, quoiqu'il se vende plus cher; et vous sentez qu'il ne peut entrer en parallèle avec le verre anglais, dont la qualité est si fort au-dessus de celui de Bohême. La gravure est passable, et pourtant bien loin de celle de l'Angleterre,

seul pays, il faut l'avouer, où l'on ait porté cet art au degré de la perfection. Cela n'empêcha pas que les graveurs d'ici ne trouvassent beaucoup de défauts dans ce cachet où vous savez que j'ai fait graver des armes à Londres. La médiocrité ne manque jamais de critiquer les talens supérieurs. J'ai commandé un petit cachet sur lequel on va graver notre lion. Vous jugerez, quand il sera fini, si c'est à bon droit que le meilleur graveur de Warmbrunn se mêle de censurer les graveurs anglais.

Tout à vous.

LETTRE VII.

Hermsdorf. — Excursion sur le Kynast. — Le château du comte de Schafgotsch. — Manufacture de vitriol de M. Preller. — Chute du Kochel.

Schreibershau, 1.er août 1800.

Au pied du Kynast, l'une des plus célèbres montagnes de la Silésie, et à un mille anglais environ de Warmbrunn, est situé le village d'Hermsdorf. Il n'offre rien de remarquable, si ce n'est la maison de campagne où le comte de Schafgotsch a toujours demeuré jusqu'à présent. Il y possède une belle bibliothèque et une excellente collection de tableaux; mais tout a été déplacé, nous dit-on, pour son prochain déménagement; en sorte que nous ne

pûmes rien voir. Tout en haut du Kynast, où nous mîmes près d'une heure à parvenir, il existe encore les ruines d'un vieux château bâti en 1292 par un des ancêtres du comte. Sa famille continua de l'occuper depuis cette époque jusqu'à ce qu'il fût consumé par le tonnerre, il y a environ cent trente ans. Les barons féodaux, lorsque cet événement arriva, commençaient à descendre de leurs forteresses élevées, pour venir habiter les villes et les plaines; ce qui fit qu'on ne songea plus à réparer le dommage occasioné par le feu du ciel, et qu'à dater de ce moment on l'abandonna tout-à-fait. Les murs extérieurs subsistent presque en entier. Quant à ceux du dedans, il en reste encore assez de traces pour donner une idée de la distribution des appartemens et des chambres, article au surplus sur lequel ne laisse rien à désirer le gardien des clefs, qui s'intitule commandant du château. Tout en cueillant quelques framboises sauvages qui croissent aujourd'hui dans l'enceinte

des appartemens du château, il nous vint à l'idée que ce bâtiment était précisément de deux cents ans plus ancien que la découverte de l'Amérique. Cette réflexion nous amena insensiblement à moraliser sur les révolutions du tems, qui, dans le cours de cinq siècles, convertissait en ruines les habitations d'un Etat policé; tandis que dans le même tems il changeait en villes florissantes les effroyables déserts de l'Amérique. Les ruines d'un vieux château, ce spectacle si commun en Allemagne, ont toujours réveillé en moi cette série d'idées, et toujours je leur dois une nouvelle jouissance. Elles augmentent en effet, par un heureux contraste, le plaisir que nous procure la contemplation de l'état prospère de notre patrie. La vue dont on jouit du sommet de la montagne est aussi délicieuse qu'étendue; car il faut bien que j'emploie les mêmes termes pour exprimer des choses dont la différence et la perception ne sont sensibles qu'à l'œil. La meilleure description d'un paysage ne sau-

rait donner qu'une idée imparfaite de l'original, excepté à ceux qui le connaissent; et comme il y a peu d'apparence que vous voyiez jamais les sites qui nous procurent à présent tant de jouissances, vous me saurez gré de ne pas entrer dans des détails qui ne pourraient être que fort ennuyeux pour vous. D'un côté des ruines, la pente de la montagne est presque perpendiculaire; et derrière la petite vallée située à son pied, s'élève une autre montagne égale en grandeur à la première, d'où vous concluez facilement qu'il doit y avoir un écho dans cet endroit. Cependant il est si éloigné, qu'il ne répond jamais à la voix humaine, quelque forte qu'elle soit; mais que l'on y fasse entendre un coup de fusil, aussitôt le son éclate, roule, se répercute, et meurt dans le lointain comme le bruit de la foudre.

Le commandant tient du café tout prêt pour les voyageurs; car ils ont ordinairement besoin de se restaurer après avoir gravi la montagne. Il conserve aussi un registre où

tous ceux qui ont envie de consigner l'époque de leur visite au château, inscrivent leurs noms. Les personnes qui se sentent ou se croient poétiquement inspirées par l'air vif et pur de la montagne, ajoutent quelques lignes analogues à la circonstance et à l'impression qu'elles éprouvent. En feuilletant ce livre, nous crûmes nous apercevoir, aux productions de ces bardes, que les Muses les leur avaient dictées en dormant. Ce qu'il y a de sûr du moins, c'est qu'elles retenaient encore une forte dose de leur qualité soporifique. Les modestes prosateurs se contentent d'écrire au bas de leur signature, quelque belle sentence de morale dont le fond, avec la même sagesse, n'a pas, au haut du mont Kynast, la même application qu'il pourrait avoir au milieu des intrigues de la ville.

Quand nous eûmes descendu le Kynast, nous continuâmes notre marche, et fîmes à-peu-près quatre de nos milles avant d'arriver à la manufacture de vitriol de MM. Preller et

Schaul. Nous avions une lettre pour ce dernier; mais il était absent. Cependant M. Preller, que le maître de poste d'Hirschberg avait informé de notre projet de tournée, nous reçut avec la plus grande politesse, et nous montra toute sa manufacture. Il nous reconduisit ensuite jusqu'à la jonction du Kochel, et s'est établi dans notre auberge, qui sera pendant plusieurs jours le point central de nos excursions.

La manière de faire le vitriol est extrêmement curieuse; mais je doute que vous puissiez me comprendre, quand même je serais en état, après une courte séance d'une heure, d'entrer dans une explication détaillée des procédés que l'on emploie. Vous pourrez vous faire une idée de leur complication, en apprenant que de deux minéraux tirés de Kupsesberg, petite ville éloignée d'ici de quelques milles, on extrait le vitriol vert, le vitriol bleu, le vitriol blanc, l'huile de vitriol, une sorte d'ocre que nous appelons commu-

nément *brun d'Espagne*, et que l'on désigne ici sous le nom de *rouge anglais*, et enfin le soufre. Pour être versé à fond dans la connaissance des diverses opérations qui appartiennent à toute espèce de manufacture en grand, il est absolument nécessaire de réunir aux instructions contenues dans les livres, le secours de ses propres yeux. Je me bornerai donc à vous dire que l'on sépare d'abord le soufre du minéral par le moyen du feu. Il reste après cela une espèce de terre sur laquelle on verse la quantité d'eau convenable, et dont on coule la lessive vitriolique. Enfin une seconde application du feu à la liqueur, suivie de son réfroidissement, la convertit en une substance tirant sur le vert et le bleu, et ressemblant à l'alun, ou en un cristal blanc comme du sucre, et ce sont ces couleurs qui constituent les différentes espèces de vitriol. Le résidu argileux obtenu par la distillation du fer, forme le rouge anglais, et la troisième application du feu donne l'huile de vitriol.

M. Preller, qui conduit cette manufacture avec une grande intelligence, a tiré habilement parti de chaque circonstance favorable que lui offrait la position du local. Il a joint à ses ateliers une poterie dans laquelle il fait fabriquer tous les vaisseaux de terre qui lui sont nécessaires, soit pour la préparation du vitriol, soit pour le conserver quand il est confectionné. On en fait un grand usage dans la teinture des draps; il entre également dans la composition de l'encre. Quant au soufre, tout le monde connaît son utilité générale.

Les bâtimens sont situés sur le bord d'un petit ruisseau appelé le Kochel, et qui se jette dans le Bober. Cette position est avantageuse; elle fournit des moyens faciles de transports pour les bois nécessaires à la consommation de la manufacture, et que l'on est obligé de tirer des montagnes. Le bois une fois abattu, est coupé dans la forêt même, et fendu de la grosseur propre aux fours; de là on l'entasse en piles à la source de la rivière,

et quand les eaux sont assez hautes on le jette à flot; de sorte qu'il descend immédiatement à la porte de M. Preller. Les eaux sont extrêmement basses en ce moment, et le lit de la rivière est engagé dans toute sa longueur, d'une quantité immense de ces bûches fendues.

Il faut remonter la rivière environ deux milles anglais au-dessus de la manufacture de vitriol, pour arriver à la chute du Kochel. Il est impossible de trouver une promenade plus romantique et un paysage à-la-fois plus sauvage et plus sublime. Les rochers qui bordent la rivière des deux côtés, ressemblent beaucoup à ceux de l'Elbe à Konigstein; mais ils sont couverts ici de grands arbres qui s'élèvent du sein même du granit, à travers lequel on a peine à concevoir que les racines puissent se frayer un passage. L'eau tombe perpendiculairement d'une hauteur d'environ cinquante pieds anglais; et forme une nappe agréable à l'œil; mais j'ai vu en Suède des cataractes beaucoup plus élevées. La rivière

est si basse en ce moment, que l'eau vient à peine se briser contre les rochers; on dirait qu'elle a honte de couler, et qu'elle n'ose pas prétendre à l'honneur d'entraîner un seul petit morceau de bois.

Tout à vous.

LETTRE VIII.

Schreibershau. — Verreries sur les frontières de la Silésie et de la Bohême. — Excursions aux montagnes des Géans. — Chute de Zackerle.

Schreibershau, 3 août 1800.

Je vous ai laissé, à la fin de ma dernière lettre, sous un ombrage frais, en face de la chute du Kochel, dont nous sommes repartis le même soir pour notre auberge. C'est une journée très-fatigante, mais beaucoup moins cependant que ne l'ont été les deux suivantes, et que ne le seront plusieurs de celles qui nous attendent encore. Ce village, sous un certain rapport, ressemble à une ville d'Amérique,

plus que tout autre lieu que j'aie vu en Europe. Il contient environ trois cent cinquante maisons, et seize cents habitans; mais ils sont disséminés sur une surface de plusieurs milles d'étendue, et les maisons séparées de cent perches et quelquefois plus les unes des autres. Les voyageurs allemands parlent tous de cette disposition comme d'une chose extraordinaire. Elle m'a paru à moi très-commune, par la grande habitude que j'ai eue d'en voir de semblables dans notre patrie.

Hirschberg, 5 août.

Je venais de commencer cette lettre, lorsque l'on m'a interrompu pour terminer la dernière et la plus importante de nos excursions. Nous en sommes de retour depuis hier. Après six jours d'une marche pénible et continue, nous formons enfin le projet de nous reposer quelques momens dans cette ville, où j'aurai le tems nécessaire pour reprendre

dans ma relation tout ce que j'ai laissé s'arriérer.

Nous avions été obligés, pour arriver à Schreibershau, de louer une chaise de poste du pays. Les chemins sont si mauvais, que notre voiture n'aurait jamais pu nous servir; et passé cette ville, la chaise de poste elle-même n'était plus bonne à rien. Il fallut donc, pour le reste de nos courses, nous contenter d'un simple chariot ouvert, sans ressorts ni siéges. On nous donna seulement, pour nous en tenir lieu, une couple de tables que l'on assujétit comme on put, et que l'on recouvrit de paille; de cette manière on nous forma, ou l'on l'on crut nous former un banc plus commode que le chariot même.

Nous quittâmes Schreibershau, dans cet équipage, le 31, entre cinq et six heures du matin, et voyageâmes jusqu'à neuf sur une des plus mauvaises routes que j'aie jamais vues, pour nous rendre aux verreries situées sur les confins de la Bohême. Il y en a deux :

une sur la lisière de la Silésie, l'autre sur celle de la Bohême, et nous les aperçûmes l'une et l'autre lorsque nous n'en fûmes plus qu'à la distance de deux milles anglais. Ces établissemens sont exactement semblables, à l'exception pourtant que celui de Bohême est plus important et fabrique une plus grande variété d'articles. Nous vîmes faire des fioles, des bouteilles, des verres à boire, des tasses à café, et une espèce de filet de verre que l'on emploie dans les lustres. Je crois que les propriétaires de ces manufactures ne se soucient pas beaucoup de la visite des étrangers, et leur répugnance à cet égard ne me paraît pas sans fondement. En cinq ou six minutes que nous passâmes dans ces deux maisons, le principal ouvrier sur lequel nos regards étaient fixés, manqua la pièce qu'il voulait faire, et cela précisément parce que nous l'examinions. Peut-être son attention fut-elle distraite involontairement par la vue des spectateurs; peut-être la certitude d'être re-

gardé lui inspira-t-elle l'envie de paraître faire son ouvrage avec plus d'aisance, et le lui fit-elle casser par trop de précipitation; ou peut-être par un effet contraire, le manqua-t-il à force de vouloir se surpasser; c'est ce que je ne saurais décider, mais enfin c'est le fait. Le verre de Bohême est infiniment supérieur en qualité, et son prix est d'à-peu-près cinquante pour cent au-dessous de celui de Silésie. Il y a dans le même village, et dépendant de la même manufacture, des verriers, des graveurs et des doreurs; par ce moyen, tous les procédés relatifs à la fabrication se terminent complètement sur le lieu même. Dans la manufacture de Silésie, on ne fait autre chose que de souffler le verre. Celui de Bohême, en général, est fort beau; et si l'on voulait y perfectionner l'élégance des formes d'après des modèles anglais, chose assurément très-facile, on aurait beaucoup de peine à distinguer les ouvrages qui en sortiraient, de ceux de l'Angleterre. Comme il existe une différence im-

mense dans le prix des verres de ces deux pays, même déduction faite de l'excédant qu'il faut nécessairement ajouter pour le transport, je suis convaincu que notre patrie tirerait un grand avantage d'un commerce avec la Bohême, et je ne désespère pas qu'un jour elle ne l'entreprenne. Vous pensez peut-être que je reviens trop souvent sur la même idée; mais j'avoue que mon principal objet, en entreprenant ce voyage, était d'acquérir des renseignemens sur les manufactures de ces provinces.

Après un espace d'environ quatre heures employées à l'examen de ces divers procédés, nous retournâmes à Schreibershau par le même chemin que nous avions pris le matin, et nous arrivâmes ici sur les dix heures du soir. Cette distance, à ce que je crois, n'a pas plus de dix milles anglais; mais la route est si montagneuse et si tirante, qu'à l'exception d'un quart de mille, la charrette ne put jamais aller autrement qu'au pas. Les montagnes

étaient en partie couvertes de bois, dont on a abattu une grande quantité. Les arbres qu'on y voit le plus communément sont le pin et le bouleau, dont les verreries font usage, ainsi que la manufacture de vitriol. Ce bois, tout coupé et fendu, est rangé par piles le long de la route. On en a également porté dans le lit de la rivière, qui l'entraînera par son courant quand la saison l'aura grossie suffisamment.

Nous nous arrêtâmes, tant en allant qu'en revenant, dans une cabane de paysans où l'on nous servit d'excellent pain bis, du lait et du beurre; on trouve toujours ces choses parfaitement bonnes dans quelque endroit des montagnes que l'on soit, même dans ceux où l'on ne peut s'en procurer d'autres.

Jeudi 1.er août.

Lorsque l'on veut parcourir ces montagnes, il est nécessaire de se faire accompagner d'un guide. La connaissance des lieux

dignes d'observation, et des sentiers qui y aboutissent, est une sorte de profession; et comme dans tous les métiers du monde il y a toujours quelques individus dont le mérite et les talens sont supérieurs à ceux des autres, on peut dire que le guide le plus célèbre des montagnes du Géant, est sans contredit le nommé Siegmund Seidler, anciennement cordonnier à Schreibershau. Zollner, qui a fait un voyage ici en 1791, et en a publié la relation l'année suivante, met cet homme infatigable à la tête de la liste des gens remarquables du pays. Tous les voyageurs de cette époque lui ont rendu la même justice. Sa supériorité sur ses confrères est si bien établie, que notre ami, le professeur de Francfort, nous avait conseillé, dans le cas où Seidler, lors de notre arrivée à Schreibershau, serait en course avec quelque compagnie, d'attendre son retour cinq ou six jours, plutôt que de prendre un autre guide. Par bonheur pour nous, il est revenu ce matin même à

deux heures, et nous l'avons retenu sur-le-champ.

Nous résolûmes, pour éviter la fatigue, de nous contenter le premier jour d'aller voir la chute du Zackerle. A midi, nous partîmes de notre auberge, et arrivâmes au bout de trois heures de marche, tant à pied qu'en chariot. Nous fûmes accostés, dans la route, d'une vingtaine de femmes et d'enfans qui nous entourèrent et nous suivirent le reste du chemin, en demandant l'aumône. La situation de cette chute est aussi sauvage et aussi romantique que celle du Kochel, et sa hauteur est du triple plus grande, c'est-à-dire qu'elle est de près de cent cinquante pieds. L'inspection de ce lieu et des environs porterait à croire qu'une violente convulsion de la nature a fendu autrefois les rochers, et a occasioné ces brèches terribles qui s'étendent jusqu'à une si prodigieuse élévation. Lorsque l'on se place d'un côté de l'ouverture à cet endroit, on voit l'eau tomber de l'autre, sur un fond de niveau

avec le terrain sur lequel on est. Le peu de largeur du précipice par lequel on est séparé de la rivière, le fait paraître beaucoup plus profond qu'il ne l'est réellement. Il peut avoir cent verges de haut; j'y descendis à l'aide d'une échelle, et marchai sur des rochers et des bûches posées les unes sur les autres, et placées à l'endroit où l'eau vient tomber. Un petit chemin tournant me reconduisit en haut, au point où la rivière se divise en deux bras. Chacune des perspectives que l'on découvre est d'un genre différent, et toutes méritent d'être vues. Nous reprîmes pour nous en aller le même chemin par lequel nous étions venus, et sur les six heures du soir nous étions de retour à notre hôtellerie.

C'est l'usage parmi les Allemands qui voyagent dans ces montagnes, de faire de pompeuses et longues descriptions de ces deux chutes d'eau, et l'on a ouvert à notre auberge de Schreibershau, comme à Kynast, un registre où s'inscrivent tous ceux qui les vont

visiter. Il est rempli de déclamations ampoulées sur la grandeur des deux *cataractes;* mais l'extrême petitesse de la nappe, ou pour mieux dire, du filet d'eau qui tombe, les rend indignes de ce nom, et justifie parfaitement ces quatre vers d'un Français, qui a voulu s'amuser aux dépens de tout ce phébus inspiré par la sublimité de ces spectacles. C'est la seule bonne chose que nous ayons lue dans le livre :

Oh ! qu'il est joli, qu'il est beau
Pour un cœur tendre, sincère,
De voir couler des gouttes d'eau
D'un rocher dans la rivière.

LETTRE IX.

Visite aux fosses de neiges du Riessengebirge, ainsi qu'à la source et à la chute de l'Elbe.

Schreibershau, 2 août 1800.

Nous employâmes cette journée à visiter Schneegruben ou les fosses de neiges, que l'on considère sur ces montagnes comme un des plus grands objets de curiosité, et de là nous allâmes voir la source et la chute de l'Elbe.

A sept heures du matin, nous montâmes en chariot; et après avoir été cahotés pendant deux heures sur un chemin hérissé de pierres, nous arrivâmes à l'endroit où les voitures sont obligées de s'arrêter. A partir du moment où nous descendîmes du chariot, nous gravîmes la montagne pendant plus d'une heure.

Vous pourrez vous former une idée de sa roideur, quand je vous dirai qu'elle est par-tout égale à la partie la plus escarpée de la colline Beacon à Boston. Nous trouvâmes, au bout de ce tems, une cabane de paysans appelée ici *baude*, et que les Anglais prononcent *bouder*. Il y a une grande quantité de ces maisons dans les montagnes; et comme elles offrent, ainsi que leurs habitans, des particularités assez dignes de curiosité, j'en réserve le détail pour une autre lettre. Nous restâmes une heure à nous reposer dans celle-ci, et à prendre une sorte de rafraîchissement connu sous le nom de *baude silésien*, puis nous recommençâmes à monter; et après nous être encore fatigués et essoufflés plus d'une grande demi-heure, nous arrivâmes enfin à l'endroit que l'on appelle *le dos du Riesengebirge*. C'est la cime de la montagne que dominent cependant encore quelques rochers dont elle est surmontée. Nous y vîmes la pierre qui sert à marquer les limites entre la Bohême et la

Silésie ; car elles suivent toute la ligne tracée dans la longueur du sommet. Nous eûmes cependant encore près d'une autre demi-heure de marche et de montée, mais beaucoup moins rude que ce que nous avions déjà fait, lorsque tout-à-coup un précipice d'environ quinze cents pieds de profondeur ouvrit devant nous ses effroyables abymes. A la faveur cependant d'une espèce d'isthme ou de langue de terre, nous eûmes la faculté de nous avancer l'espace d'environ cent perches, jusqu'à un rocher contre lequel nous nous appuyâmes pour plonger nos regards au fond de l'horrible gouffre. Dans cette position, l'on a le précipice à droite et à gauche, et on le distingue sous les noms *de la grande et de la petite fosse des neiges*. L'origine de cette dénomination vient de ce qu'en général la neige y reste toute l'année sans se fondre, remarque cependant qui ne s'est pas vérifiée depuis deux ans : il n'y en a même pas du tout dans le moment actuel. Nous étions alors

à plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. De l'autre côté du précipice, nous aperçûmes quelque chose de plus élevé que nous ; c'était le sommet d'une montagne appelée *le grand Rouet* ou *le grand Cap des Tempêtes* : sous nos pieds était le précipice. De grands pins, placés au fond, baissaient leurs têtes sur le penchant de la montagne, et nous paraissaient à peine de la grosseur d'une aiguille à coudre ; tandis qu'au-delà du pied de la montagne, nos yeux découvraient à une distance inappréciable, des collines, des vallons, des champs de blé, des pasteurs, des villes, des villages, jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans les vapeurs grisâtres qui bordaient l'immense horizon ouvert devant nous. La température, presque toujours froide ici, même lorsque la chaleur règne dans les régions inférieures de l'atmosphère, était si douce, contre l'ordinaire, que pendant une heure que nous y restâmes pour jouir des divers

points de vue qui nous entouraient, nous n'eûmes pas besoin un seul moment de mettre nos redingottes. Aux fosses de neige, comme aux chutes, les immenses masses de granit dont ces montagnes sont formées, présentent l'apparence d'une convulsion de la nature qui les a fendus et brisés. Des rochers de basalte s'élèvent de ces fosses en pyramides irrégulières, jusqu'à la hauteur de quatre ou cinq cents pieds, et fournissent matière à de grandes discussions entre les naturalistes, pour savoir s'ils sont le produit de la mer ou d'un volcan. L..... me quitta à cet endroit pour retourner au baude silésien, et moi, j'employai une heure et demie à visiter la source et la chute de l'Elbe, ce qui exigea que je descendisse à-peu-près l'espace d'un mille du côté de la Bohême. Cette partie de mon voyage fut d'autant plus pénible et plus désagréable, qu'il n'y a pas de chemin tracé, et que nos pieds glissaient et s'embarras-

saient à tout moment dans un terrain d'une pente rapide, et couvert de ronces et de buissons. La chute de l'Elbe est plus haute que celle que nous avions observée du côté de la Silésie ; mais elle a, comme les deux dernières, l'inconvénient d'une excessive pénurie d'eau. Cet inconvénient, je l'avoue, ne doit pas être aussi sensible au printems qu'à présent ; mais il doit toujours exister plus ou moins, à raison de la trop grande proximité où sont les chutes de la source de leurs rivières. Nous vîmes à notre retour deux ou trois des onze sources d'où, suivant quelques écrivains allemands, l'Elbe tire son nom aussi bien que ses eaux.

Tout à vous.

LETTRE X.

Sources de l'Elbe et de l'Oder. — Description des montagnards silésiens. — Variabilité du tems. — Service luthérien. — Excursion sur les montagnes.

Hirschberg, 6 août 1800.

Le devoir que je me suis imposé de resserrer en une seule feuille de papier chacune de mes lettres, m'oblige souvent de m'interrompre au milieu d'un récit, et de vous donner en plusieurs reprises la relation des courses que nous avons faites le même jour. Je suis déterminé en cela par le desir de ménager votre patience, et j'espère qu'elle ne se lassera pas pour une seule fois que je passerai les bornes ordinaires. Je

continue donc le détail de notre excursion du 2 courant, aux fosses de neige et à la chute de l'Elbe.

C'est une chose digne de remarque que, sur cette montagne, et à trois ou quatre milles anglais tout au plus de distance, deux des plus grandes rivières de l'Allemagne, l'Oder et l'Elbe, aient à-la-fois leurs sources. Le cours de l'une suit la direction du levant au couchant, jusqu'à ce qu'elle aille se perdre dans la Baltique au-delà de Stettin; l'autre, au contraire, prend sa naissance au couchant, et va porter ses eaux dans la mer du Nord à Cuxhaven. Leurs sources, à l'une et à l'autre, sont nombreuses; car au lieu des onze, assignées à l'Elbe par quelques géographes allemands, il y en a peut-être plus de cinquante qui lui apportent leur tribut, et celles de l'Oder, du côté de la Silésie, ne sont pas en moins grande quantité. De toutes les curiosités faites pour attirer l'attention du voyageur, rien ne le flatte plus

agréablement que ces ruisseaux limpides qu'il rencontre toutes les dix minutes, dans quelque direction que soit sa marche. Il lui suffit d'entendre ou de voir leurs eaux fraîches et pures, pour oublier sa soif ou sa fatigue : mais il n'est pas aisé d'expliquer d'où viennent toutes ces eaux que l'on trouve si près du sommet des montagnes. C'est une question qui, ce me semble, n'aurait pas manqué de se présenter à mon esprit, quand même j'eusse ignoré qu'elle a été élevée, il y a déjà plusieurs années, par notre oncle C***. Il pensait que les pluies qui tombent sur ces montagnes, ne pouvaient pas seules alimenter deux rivières aussi considérables ; et après avoir examiné les torrens sans nombre qui s'y jettent à si peu de distance du sommet de ces montagnes, et les avoir comparés aux vastes et inépuisables masses d'eaux qu'ils produisent, je me range tout-à-fait à son opinion. Cette discussion, au surplus, n'est pas celle qui a excité autrefois de si

violens débats entre les habitans des confins de la Bohême et de la Silésie, au sujet de la source de l'Elbe. Il s'agissait de savoir de quel côté elle était réellement ; car les Silésiens, non contens de l'honneur de posséder celle de l'Oder, prétendaient aussi posséder celle de l'Elbe. Vous ne serez pas étonné d'apprendre que la dispute s'échauffa tellement qu'il y eut plus d'une fois des scènes sanglantes entre les deux partis, et que, même aujourd'hui, les ambitieux Silésiens n'ont pas universellement abandonné leur *système*.

L'après-midi, entre deux et trois heures, nous regagnâmes le baude silésien, et nous y arrêtâmes pour dîner avec les provisions que nous avions apportées ; précaution dont nous nous trouvâmes fort bien. On ne put nous y fournir autre chose que du pain bis, du lait et du beurre, et encore nous fit-on payer pour ces articles le double de ce qu'ils coûtaient dans toutes les villes de la Silésie. Je m'appesantis là-dessus, parce que,

tant dans leurs conversations que dans leurs écrits, tous les voyageurs se sont plu à nous représenter ces montagnards comme des modèles de vertus patriarchales, de bonheur et de simplicité, et que les observations que nous avons été à portée de faire sur leur compte, ont tendu précisément à nous en donner des idées tout opposées.

Leurs maisons sont situées à une si grande élévation sur les montagnes, que la terre n'y produit autre chose que de l'herbe, et qu'ils ne peuvent élever que des vaches, des chèvres et quelques poules. Pendant six mois de l'année, ils sont presque enterrés sous les neiges, et sevrés de toute espèce de commerce avec les humains. Chaque cabane n'a qu'un étage et un grenier à foin. Le bas est distribué en quatre pièces; savoir, une étable pour leurs bestiaux, une laiterie, la chambre où se tient ordinairement toute la famille, et une autre plus petite, destinée à la réception des étrangers.

La chambre de famille sert à-la-fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. On y fait du feu toute l'année. Un large banc règne tout autour. C'est là qu'ils dorment; car ils ne connaissent pas d'autre lit, ou s'il y en a un, il est pour le maître et la maîtresse de la maison. Les étrangers, quand par hasard ils y passent la nuit, et qu'ils demandent un coucher plus doux, sont obligés de se contenter d'un peu de foin; la paille est un luxe inconnu à ces vertueux patriarches. L'impossibilité où ils se trouvent par-là de faire une litière à leurs vaches, les oblige à tenir leurs étables avec les soins les plus recherchés; et généralement ils y font venir, ainsi que dans leurs laiteries, un de ces ruisseaux si multipliés sur les montagnes. Mais la cour à fumier est trop voisine de la maison, et son odeur se fait sentir à une très-grande distance. Cette communauté d'habitation entre la famille et les bestiaux, produit une

telle saleté, que je ne conçois pas comment ces gens peuvent parvenir à maintenir leur laiterie dans un état aussi propre. Quant à leur personne, ils ne paraissent nullement s'en inquiéter, et leur mal-propreté égale celle des plus misérables paysans que l'on puisse rencontrer en Europe. Les maisons fourmillent d'enfans, dont le seul vêtement consiste en une chemise de toile grossière, souvent déchirée, et toujours couverte de cette vermine qui affligea l'Egypte dans le tems de ses plaies. Telle est la condition de ces êtres heureux et respectables, que l'on nous vante comme les enfans de la nature et les images de l'homme au siècle d'or. Leurs façons varient suivant leurs caractères. Tous sont grossiers, beaucoup sont dégoûtans, et plusieurs portent la rudesse des manières jusqu'à l'insolence. Pour ce qui regarde leur conduite vis-à-vis des étrangers, nous pouvons dire que les deux seuls auxquels nous ayons eu affaire, se sont

parfaitement acquittés du soin de nous rançonner.

Nous partîmes après le dîner, du baude silésien, pour nous rendre à notre auberge de Schreibershau, où nous arrivâmes à sept heures du soir. On y participe un peu trop des qualités qui caractérisent les paysans dont je viens de vous parler; mais au total on y est plus traitable.

Dimanche 3 août.

Un des plus grands désagrémens auxquels s'expose tout homme qui voyage dans ces contrées, c'est une entière dépendance du tems. Il n'y a pas dans l'année plus de trois mois où ces montagnes soient accessibles, encore sont-elles obscurcies de nuages pendant les trois quarts de cette saison, et constamment dépourvues de l'aspect de leurs beautés les plus remarquables. D'après l'état du ciel hier au

soir, nous nous attendions aujourd'hui à un tems défavorable pour nos excursions, et nous étions charmés d'avoir enfin l'occasion de nous reposer après trois jours d'une marche pénible. Je me disposais aussi à tirer parti de ce répit pour remettre au courant mon journal, resté nécessairement en arrière par l'activité continuelle où je suis depuis notre départ d'Hirschberg. Ce matin même, à mon lever, les nuages de la nuit n'étaient pas dissipés, et je m'établissais à ma table pour reprendre ma relation où je l'avais laissée; mais à peine avais-je écrit quelques lignes, que notre ami Seidler vint m'avertir que l'horizon s'éclaircissait, et qu'il fallait bien vîte en profiter. Avant huit heures, nous montâmes en chariot, et nous étions à dix à Seydorf, village situé au pied du Schneekoppe, ou plutôt du Riesenkoppe (la tête du Géant), la plus haute de ces montagnes, et le point le plus élevé de toute l'Allemagne. Il faisait une chaleur excessive, ce qui nous força de nous ar-

rêter une partie du jour en ce village. L'auberge où nous descendîmes était en face de l'église luthérienne, et j'assistai au service que l'on y célébra le matin et le soir. Celui du matin commença par la communion, et fut terminé par la cérémonie des relevailles de plusieurs femmes. Celui du soir s'ouvrit par une instruction sur le catéchisme, semblable à celle que j'avais entendue le dimanche à Hirschberg. Je ne fus pas aussi content de l'ecclésiastique d'ici, ce qui provient peut-être de son caractère individuel et du genre de son talent. L'église est fort petite, ainsi que le village; mais elle était pleine, et je crois qu'il y avait au catéchisme près de cinquante enfans de six à quatorze ans, de l'un et l'autre sexe. Ils étaient placés sur deux rangs, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, et l'ecclésiastique allait et venait au milieu d'eux en leur faisant son exhortation. Il me parut qu'il criait et gesticulait beaucoup trop. L'orgue était passable, et le chant si bon, qu'il me

rappela Connecticut. Au lieu de pseaumes, on chante des hymnes et des cantiques spirituels, à-peu-près comme ceux du docteur Watts. La poésie, à ce que j'ai pu en juger, est d'un genre noble et élevé. Je m'assis dans la tribune à une place que je trouvai vacante, entre un vieux fermier et une jeune paysanne, dont chacun, à tour de rôle, tenait son livre ouvert devant moi, comme pour m'engager à chanter avec eux, et j'éprouvai un regret bien sincère de ne pouvoir répondre à leur intention. Le sermon ne dura pas plus de dix minutes, et fut partie improvisé, partie lu sur des notes. Le sujet roulait sur l'examen de la question : « Pourquoi la Providence, dans ses décrets, « permet-elle que le méchant vive et souvent « prospère ? » Ce sujet fut traité très-habilement et avec l'éloquence convenable à la chaire. Je saisis cette occasion de remarquer, en passant, que les luthériens de ce pays-ci ne prennent ni ce nom, ni celui de protestans, mais qu'ils s'appellent *évangéliques*.

Aussi dans tous les villages avons-nous trouvé une église catholique et une église évangélique.

Nous nous replaçâmes l'après-midi dans le chariot, et poursuivîmes notre route sur la montagne, en nous avançant aussi haut que cela était possible avec une voiture. Au bout de trois heures, nous arrivâmes au baude de Schilingel, ainsi appelé du nom de son propriétaire. Nous y laissâmes le chariot jusqu'à notre retour, et continuâmes à monter près d'une heure jusqu'au baude de Hempel, autrement dit le baude de Samuel, d'après les noms du nouvel acheteur et du dernier vendeur. C'est dans cette maison que presque tous les voyageurs qui viennent du côté de la Silésie pour visiter la tête du Géant, ont coutume de passer la nuit avant d'aller plus loin. Voilà cent trente ans qu'elle a cette destination; et quoiqu'elle soit toujours pleine d'étrangers durant la saison favorable à la visite des montagnes, on y trouve encore mieux

que dans toute autre, les choses dont on peut avoir besoin. Le baude ecclésiastique est plus bas; on l'appelle ainsi, parce qu'il sert à loger des prêtres qui, cinq fois l'année, disent la messe, à des jours marqués, dans la chapelle bâtie au haut de la montagne. Comme nous passions auprès, un enfant de huit à dix ans vint en courant nous demander l'aumône, nouvelle preuve de ce bonheur patriarchal dont jouissent les habitans de ces misérables huttes.

Le soir nous allâmes occuper les logemens que nous avions retenus au baude de Hempel. La chambre des étrangers peut y avoir dix pieds carrés. Le plancher était couvert d'une couche de foin par-dessus laquelle on avait étendu un drap sale. Ce fut sur ce lit que nous nous couchâmes, L**, Epps et moi, et que nous dormîmes autant que put nous le permettre l'éternel bavardage de plusieurs étrangers assis autour d'une table dans la chambre de famille, dont nous n'étions sépa-

sentant les vues les plus remarquables des environs ; des observations de l'état du baromètre et du thermomètre, au moment où leurs auteurs les écrivaient, et enfin des mesures de hauteur et de distance prises de ce baude à la cime du Koppe. Voilà, avec quelques vers passables plus ou moins applicables à ce lieu, tout ce que nous pûmes trouver pour nous rafraîchir dans un aride désert d'un millier de pages.

Je me flattais d'être le premier Américain qui fût venu dans ce pays ; mais notre guide m'apprend, et le registre en fait foi, que le nommé Schweinitz, de Philadelphie, était ici il y a près d'un an. Son nom est allemand, et je le crois originaire d'Allemagne. J'entends dire aussi à Hirschberg, que l'on y a vu plusieurs Américains depuis peu d'années.

Il ne me reste pas de place pour vous parler de ma visite au Riesenkoppe, et c'est d'ailleurs un point si essentiel de notre voyage, qu'il mérite bien une lettre à part.

Tout à vous.

LETTRE XI.

Le Riesenkoppe ou la Tête du Géant. — Lever du soleil. — Perspective magnifique. Description du Riesenkoppe, de la chapelle et des pays d'alentour. — Rivalité entre les Bohémiens et les Silésiens.

Hirschberg, 7 août 1800.

Les voyageurs qui vont visiter le Riesenkoppe, ont un motif pour s'arrêter la nuit au baude de Hempel, c'est de pouvoir le lendemain arriver de bonne heure au haut de la montagne, afin d'y jouir de la vue du soleil levant. Telle était notre intention; mais quand nous nous réveillâmes le matin sur les deux heures, L** se sentit incommodée d'un si violent mal de tête, qu'elle se vit obligée de

renoncer au desir de nous accompagner, et je partis seul avec Witcomb et notre guide. Nous eûmes d'abord, pendant vingt minutes, un chemin montueux et pénible; mais au bout de ce tems, une pente douce et presque insensible nous conduisit au pied de la montagne qui porte particulièrement le nom de *tête du Géant.* Les ombres de la nuit se dissipaient par degrés, et les bords de l'horizon se coloraient déjà d'une teinte rougeâtre, lorsque nous étions partis du baude. Cette circonstance me faisait craindre que la reine du jour, ainsi que Zollner appelle le soleil, ne se montrât avant notre arrivée au sommet, et fut cause que nous doublâmes le pas, de manière qu'en un quart d'heure nous nous trouvâmes à la porte de la chapelle. Dix minutes après, le grand flambeau céleste sortit dans toute sa gloire, du nuage le plus bas qui bordât l'horizon; car le ciel n'était pas parfaitement pur, quoique le tems fût très-beau pour le pays. Une vapeur nébuleuse répandue dans

l'atmosphère, interceptait à nos yeux une partie de l'immense étendue de territoire que nous aurions découvert sans cela. On m'avait tant parlé de la grandeur apparente du disque du soleil levant, vu d'ici, que lorsqu'il parut, je le trouvai beaucoup moins surprenant que je ne m'y étais attendu. Son diamètre ressemble à celui d'une grande roue de carrosse; mais dans tous les tems on peut obtenir le même résultat en le regardant à travers un télescope.

Ce point est celui de toutes les montagnes où l'on découvre la plus belle vue; et ce qui sert principalement à en augmenter l'étendue, c'est que l'œil se promène librement de tous côtés et sans autres bornes que l'horizon. Le spectateur n'a besoin que de se tourner sur lui-même pour voir en un instant passer sous ses yeux toute la Silésie, la Saxe et la Bohême. C'est un tableau vraiment sublime; cependant il n'est pas exempt du défaut attaché à la grande élévation du lieu d'où on l'aperçoit.

Les objets ne ressortent pas assez distinctement, et sont enveloppés dans une espèce de brouillard. Aussi l'amateur du beau préférera toujours une élévation moins considérable. Un peintre d'Hirschberg, nommé Reinhard, et chargé par l'Académie des Sciences de Berlin, de prendre les vues les plus remarquables de cette province, m'a assuré que rien n'était pittoresque, observé de ces montagnes si élevées, et qu'il n'avait pu y trouver aucun sujet pour ses tableaux. J'ai senti la justesse de cette remarque au sommet du Schneekoppe; l'œil, quand il embrasse une si grande multiplicité d'objets, n'aperçoit que des masses; et le seul plaisir que puisse procurer la peinture, est dans la représentation soignée des détails.

La forme de ce qu'on appelle proprement *la tête du Géant*, est conique, et la surface du sommet n'a pas, à ce que je crois, plus de cent perches de diamètre. Sa hauteur perpendiculaire peut être de six cents pieds, et le

sentier qui y conduit forme, avec elle, un angle presque régulier de 45 degrés. La roideur de sa pente la rendait impraticable ; mais en 1668, époque à laquelle la chapelle a été bâtie, on construisit un escalier de pierre pour en faciliter l'accès, et ce qui en reste aujourd'hui suffit encore pour aider à parvenir à la cime. La montagne ne paraît être qu'un bloc de granit, qui ne présente aucune apparence de végétation, à moins cependant que l'on ne veuille donner ce nom à une espèce de mousse rouge, semblable par la couleur à la rouille de fer, et qui croît sur des pierres détachées. Ces pierres, formées moitié de granit, et moitié d'une espèce de caillou blanc, sont en si grande quantité, qu'elles couvrent toute la superficie de la montagne. A mesure que l'on approche du sommet, un précipice d'environ treize cents pieds s'ouvre d'un côté du sentier, que l'on continue toujours à monter, et se termine par une étroite vallée d'un mille de longueur, dans laquelle

on voit éparses quelques cabanes de paysans. On serait encore tenté de croire, en regardant le corps de la montagne dans cette partie, qu'il a été fendu par quelque secousse violente, et les rochers placés de chaque côté sont disposés dans le même ordre que les dents d'une scie. Vers le couchant, est le petit Koppe, montagne un peu plus basse, du pied de laquelle s'élève un gazon en talus, appelé *le jardin de Rubenzahl.* D'autres endroits ont le titre, l'un, de *son pré*, l'autre, de *ses champs;* et enfin tous les environs portent son nom. Je priai notre guide de me dire franchement si jamais il l'avait vu; mais il crut que je me moquais de lui, et me répondit que, bien loin de le connaître, il ne croyait pas même à son existence; que les Silésiens n'avaient jamais ajouté la moindre foi aux fables absurdes débitées sur son compte par les seuls Bohémiens. Je suppose qu'un guide bohémien m'aurait également assuré que ses compatriotes avaient

toujours ri de pitié au sujet de cette superstition uniquement accréditée chez les Silésiens. La chapelle située au sommet, est un petit bâtiment rond construit de pierres et de lattes, et de douze ou quinze pieds de diamètre au plus. Elle a été fondée par le comte de Schaf-Gotsch, dont le fils possède encore tout le tour de ces montagnes. C'est le particulier le plus riche de la Silésie. On prétend que le nombre de ses vassaux passe trente-cinq mille ames. La chapelle est dédiée à saint Laurent. Les bernardins de Warmbrunn sont obligés d'y venir dire la messe le jour de la fête du patron, et à quatre autres fêtes solemnelles de l'année. Après une séance d'une heure et demie dans cet endroit, nous songeâmes qu'il était tems de redescendre encore une fois vers les régions habitables de la terre; mais à peine arrivions-nous à moitié chemin du centre de la montagne au baude, que nous rencontrâmes L**. Le jour ayant guéri son mal de tête, la crainte d'être venue de si loin inu-

tilement lui avait inspiré la résolution de tout risquer plutôt que de s'en retourner sans avoir vu ce qui faisait l'objet le plus important de notre voyage. Je retournai donc sur mes pas pour l'accompagner. Il pouvait être alors huit heures du matin ; et le soleil, déjà assez élevé sur l'horizon, chassait une partie des vapeurs qui, la première fois, avaient intercepté ma vue. La montagne alors me parut aussi familière que si je l'eusse connue d'ancienne date, et la température de l'air était devenue si douce, que nous nous dispensâmes de mettre nos manteaux. Le hasard fit que les trois ou quatre jours que nous employâmes à parcourir ces montagnes, furent du nombre des plus chauds de l'année, et qu'excepté quelques minutes qui précédèrent le lever du soleil, nous n'éprouvâmes pas la plus légère atteinte de froid. Il est vrai que nous avions pris la précaution de nous vêtir très-chaudement ; et d'après les conseils qu'on nous avait donnés, nous ne marchions jamais sans de

bons manteaux tout prêts à nous servir au besoin.

A mesure que je m'avançais sur ces hautes montagnes, des sentimens de dévotion commençaient à s'emparer de mon ame. Ma première pensée, en arrivant au sommet de la tête du Géant, se tourna vers le Créateur suprême qui donna l'existence à la multitude des objets déployés à mes regards. De cette idée à celle du rapport qu'établit une ame immortelle entre l'auteur de la nature et moi, la transition fut naturelle et immédiate; enfin le souvenir de ma patrie, de mes parens, de mes amis, se mêla à ces divers sentimens, et remplit mon cœur de la plus douce émotion. De retour au baude, j'écrivis les vers suivans dans le livre :

Pour voir ces régions, j'ai passé l'Atlantique;
J'ai quitté ton séjour, céleste Liberté,
Et du haut de ces monts, un tableau magnifique
Vient d'offrir Dieu lui-même à mon œil enchanté.

Du sommet où cachant sa tête dans la nue
Le Géant à ses pieds regarde avec dédain,
Mes yeux de l'horizon parcouraient l'étendue.
Hélas ! vers ma patrie ils se tournaient en vain.

Séjour où l'amitié, dès ma plus tendre enfance,
Accompagna mes pas et les sema de fleurs,
Je m'élançais vers vous, et la reconnaissance
Inondait malgré moi mon visage de pleurs.

Mais au milieu des vents qui soufflaient sur ma tête,
J'entendis clairement une voix en ces lieux :
Que cherches-tu, dit-elle, ô voyageur, arrête !
Elève tes regards ; ta patrie est aux cieux.

Comme il serait possible que le ton de ces stances vous parût trop mélancolique, j'y joins les vers écrits par mon prédécesseur immédiat; ils vous égaieront peut-être davantage :

Tout n'est que vanité ;
Tout, excepté trois choses d'importance :
La bonne chère, une jeune beauté,
Et force argent pour sa dépense.
J'ai tous ces biens, et de plus la gaîté ;
Du reste, en Salomon je pense
Tout n'est que vanité.

A notre départ, je ne pus m'empêcher de trouver que le mémoire de notre dépense était exorbitant. Je demandai le plus doucement possible à notre hôtesse, comment il pouvait monter si haut. A ces mots elle entra dans une des colères les plus violentes qui aient jamais pu défigurer une femme, et dont la plus impitoyable furie eût pu prendre leçon. Nous sûmes ensuite de notre guide le motif d'une si mauvaise humeur. Son mari, à ce qu'il nous apprit, lui avait infligé la veille une sévère correction, et son ressentiment n'était pas encore appaisé. O simples! ô vertueux! ô trop heureux patriarches!

On trouve à peu de distance du baude, deux lacs ou étangs dont l'eau claire et profonde contient un peu de poisson. Nous en visitâmes un en retournant à l'endroit où nous avions laissé notre chariot. Il était à-peu-près onze heures du matin, quand nous le rejoignîmes. Nous nous hatâmes aussitôt de reprendre la route de Warmbrunn, et de là

celle d'Hirschberg, où nous sommes arrivés pour la seconde fois sur les trois heures de l'après-midi.

Vous avez à présent une relation plus circonstanciée sans doute que vous ne le désiriez. Les montagnes du Géant, sous le rapport de l'élévation, ne peuvent entrer en comparaison avec celles de la Suisse, et encore moins avec celles de l'Amérique méridionale, qui offrent une si ample compensation de plaisir à côté de la fatigue. Des voyageurs ont cru se donner un air de courage et d'importance, en parlant des dangers que l'on rencontre dans quelques endroits de ce trajet; mais en vérité, il ne faut que les précautions de la prudence la plus ordinaire, pour le parcourir avec autant de sûreté que les rues d'une ville. Il est vrai cependant que les routes ont été un peu raccommodées le mois dernier pour le passage de la reine, que l'on attend sous dix jours à Warmbrunn, et qui se dispose à faire le tour de ces monta-

gnes. Mais on a plutôt diminué, par ces travaux, la possibilité des accidens, qu'écarté de véritables dangers, car il n'y en avait véritablement aucun.

La hauteur à laquelle on s'élève produit deux changemens remarquables dans l'aspect du pays. Du milieu des montagnes, la campagne paraît couverte d'arbres majestueux, sur-tout de pins et de sapins, dont la grandeur décroît graduellement jusqu'au point où ils perdent le nom d'arbres pour prendre celui d'un arbrisseau appelé généralement le *pin nain*, et ici l'*arbre genou*, par allusion à la hauteur, qu'il excède rarement. Sa tige est à-peu-près de la grosseur de la jambe; ses branches s'arrondissent en cercle, et présentent la forme d'un lustre de soixante pieds au moins de circonférence. Cet arbrisseau se plaît dans des lieux aussi élevés que ce qu'on appelle le *Kamn*. Le dos des montagnes en est entièrement garni. C'est même le sentier pratiqué dans leur épaisseur qui sert à mar-

quer la limite des deux provinces. La région supérieure de la montagne ne consiste qu'en une roche absolument nue, et sur laquelle on n'aperçoit aucune trace de végétation.

Nous avons souvent eu l'occasion de remarquer les sentimens d'antipathie nationale et de rivalité qui existent entre les habitans des frontières de la Bohême et de la Silésie. Lorsque nous visitâmes la verrerie de Bohême, l'ouvrier qui nous montrait quelques échantillons des plus beaux verres, nous dit d'un air de vanité : « Vous ne trouverez rien de « semblable en Silésie; » et lors de notre retour, un marchand de Warmbrunn, en nous faisant voir un grand verre à boire sur lequel était gravé un paysage d'une exécution parfaite, quoiqu'elle eût déjà plus d'un siècle d'ancienneté, nous dit aussi : « Vous ne trou- « verez rien de semblable en Bohême. » D'après ce que je vous ai mandé dans une autre lettre, sur la vieille dispute qui s'était élevée au sujet de la source de l'Elbe, vous

devez voir que ces jalousies de voisins remontent beaucoup plus haut que l'époque à laquelle les deux provinces ont commencé à appartenir à deux princes différens et rivaux l'un de l'autre.

LETTRE XII.

Eglise luthérienne d'Hirschberg. — M. Reinhard, peintre. — Stohnsdorf. — Les montagnes de Stangenbusch et de Prudelberg.

Hirschberg, 9 août 1800.

Depuis notre retour ici, nous avons suspendu quelques jours nos excursions lointaines. Dans la matinée même de notre arrivée, j'allai voir l'église luthérienne. Cet édifice, un des plus beaux de la ville, produit sur-tout un effet admirable dans les différentes vues que l'on découvre des montagnes des environs. Il a la forme d'une croix; ses murailles sont peintes en blanc, et des tuiles rouges forment sa couverture. L'éclat de ces couleurs est ici d'un grand avantage, par le contraste qu'elles font

avec le ton rembruni des montagnes que l'on aperçoit toujours dans le fond du tableau.

Le cimetière est très-vaste et presque entièrement entouré d'arcades de pierres sous lesquelles sont placés les caveaux de chaque famille. De nombreuses et longues épitaphes sont gravées sur les tombeaux, et presque toutes ont pour objet d'apprendre au passant que la personne décédée était un honnête marchand de toiles. La plus amplifiée ne dit pas autre chose. Dans ce cimetière, ainsi que dans trois ou quatre autres du pays, il règne un usage que je n'avais encore observé nulle part : le même tombeau sert pour le mari et la femme; quel que soit celui qui meurt le premier, l'épitaphe est faite d'avance pour tous les deux. Par attention seulement pour le survivant, on laisse la date de sa mort en blanc, de manière à la remplir aussitôt que l'événement arrive.

Tandis que je m'amusais à rôder dans la ville, j'entendis que l'on chantait la prière du

LETTRE XII.

Eglise luthérienne d'Hirschberg. — M. Reinhard, peintre. — Stohnsdorf. — Les montagnes de Stangenbusch et de Prudelberg.

Hirschberg, 9 août 1800.

Depuis notre retour ici, nous avons suspendu quelques jours nos excursions lointaines. Dans la matinée même de notre arrivée, j'allai voir l'église luthérienne. Cet édifice, un des plus beaux de la ville, produit sur-tout un effet admirable dans les différentes vues que l'on découvre des montagnes des environs. Il a la forme d'une croix; ses murailles sont peintes en blanc, et des tuiles rouges forment sa couverture. L'éclat de ces couleurs est ici d'un grand avantage, par le contraste qu'elles font

enluminé à Berlin dix estampes des vues de la Silésie. J'ai acheté les quatre qui représentent la chaîne des montagnes du Géant. Je compte bien vous y faire voir un jour les points les plus remarquables que nous avons observés.

M. Reinhard nous a accompagné hier dans l'après-midi à Stohnsdorf, village où le comte de Reuss possède un château. Mais ce qui le distingue principalement, ce sont deux montagnes, dont la première offre l'une de ces vues si variées, si étendues et si magnifiques que l'on rencontre à chaque pas dans ce pays-ci. L'autre n'est pas moins curieuse par l'espèce de labyrinthe qu'y forment les rochers dont elle est couverte. Ce sont d'énormes masses de granit renversées pour ainsi dire pêle-mêle, et dans les positions les plus extraordinaires. Tantôt elles figurent une immense caverne à laquelle sert de plafond une roche supportée par d'autres en différens points, et dont la dimension

est peut-être de vingt pieds de largeur sur douze de hauteur. Tantôt on y trouve une espèce de chemin couvert, sous lequel on marche le long d'un passage étroit, entre deux énormes rochers, dont l'un est jeté sur l'autre comme un pont. Ces montagnes s'appellent le *Stangenbusch* et le *Prudelberg*.

Le ciel était parfaitement clair hier au soir, lorsque nous rentrâmes au logis. Les montagnes que nous avions à notre couchant nous cachaient le soleil, mais ses rayons dardaient encore à travers les vallées situées de distance en distance ; et comme ils éclairaient en même tems le haut des montagnes que nous apercevions au levant, leurs flancs se coloraient de diverses nuances, depuis le pourpre le plus foncé jusqu'au rouge pâle de l'œillet. Dans cette position, nous étions enveloppés des ombres du soir, et nous voyions les côteaux briller de l'éclat d'une douce lu-

ière, qui paraissait prendre plaisir à se
uer autour d'eux, et ne les abandonner
u'à regret. Je ne crois pas avoir jamais
u un effet de coloris aussi enchanteur.

Tout à vous.

LETTRE XIII.

Raffinerie de sucre de Hirschberg. — Sucre de bette. — Lahnhaus-Lahn. — Sainte-Hedwige. — Warmbrunn. — Blanchisserie de toiles. — Commerce de toiles. — Hospitalité des Silésiens. — Schmiedeberg.

Hirschberg, 10 août 1800.

Nous allâmes voir, hier matin, la raffinerie de sucre établie ici depuis 1787. Elle appartient à une Compagnie, et la propriété est divisée en actions réparties entre les habitans des villes et des villages voisins des montagnes. Ce district jouit d'un privilége exclusif, et dans toute la province il n'y a que Breslau qui possède un établissement du même genre. Les bâtimens né-

cessaires à ces travaux, ont été donnés à la Compagnie par le dernier roi. Leur situation sur une petite hauteur voisine des remparts, les rend un ornement fort joli pour la ville. Le sucre brut se tire de Hambourg et de Stettin, et la quantité que l'on en raffine suffit, non-seulement pour la consommation des environs, mais même pour en faire une exportation considérable. La principale curiosité cependant qu'on nous y a montrée, était un échantillon d'une nouvelle espèce de sucre extrait de la bette ou du navet, et dont je vous ai parlé dans une de mes lettres précédentes. Ils en ont fait ici quelques pains, dont la blancheur égale celle du plus beau sucre de canne; mais la contexture n'en est pas à beaucoup près aussi serrée, ni le goût aussi agréable. Ils ont envoyé, il y a environ deux mois, deux de ces pains au roi, qui, en retour, leur a adressé une lettre extrêmement flatteuse, à laquelle il a joint une médaille d'or

par forme de récompense. Un des directeurs de la Compagnie nous a assuré que la fabrication de ce sucre revenait au double du prix de celui des Indes Occidentales, un quintal de racines ne rendant pas plus de quatre livres de beau sucre.

Nous fîmes aussi une excursion à Lahnhaus, maison de campagne du baron de Grunfield, éloignée de la ville de la distance de deux milles d'Allemagne. Elle est bâtie sur une haute montagne d'où nous eûmes une des plus belles vues que nous ayons encore rencontrées. Au pied de la montagne coule la petite rivière de Lahn, autour de laquelle vous verrez sur la carte que le Bober forme une ceinture. Cette propriété est arrangée dans le genre le plus moderne; on y voit des serres, des jardins, des berceaux, des pavillons, des fontaines, et généralement tout ce qui exige quelque goût dans sa disposition; mais rien de pendant qui mérite d'être comparé à la maison d'un gentilhomme en Angleterre. Sur le com-

met de la colline, et derrière la maison, l'on aperçoit les ruines d'un vieux château, dont la position est la plus romantique que l'on puisse voir. Il avait été bâti vers l'an 1250, par Henry-le-Barbu, duc de Silésie, beaucoup moins célèbre par lui-même que par sa femme. Elle s'appelait Hedwige, et le calendrier romain l'a mise au rang des saintes. L'église catholique de Berlin, comme vous savez, lui est dédiée. Les inscriptions placées au bas des deux portraits qui existent d'elle dans l'église catholique de Lahnhaus, sembleraient porter à croire qu'elle n'a été canonisée que pour avoir été souvent à pied entendre la messe au haut de la montagne. Le seigneur actuel de ce lieu et ses vassaux, ce qui comprend les habitans d'environ six villages, sont tous évangéliques; mais ils sont obligés d'assister à la messe qui se dit une fois par an dans cette église attenante à la maison du baron. Les luthériens non-seulement n'en ont pas la jouissance le reste de l'année, mais il

ne leur est pas même permis d'y célébrer les offices des morts qu'ils enterrent dans la cour du bâtiment. On doit présumer que sainte Hedwige se fût montrée plus charitable, s'il faut ajouter foi du moins à l'histoire que nous raconta notre guide babillard. Ce fut elle, selon lui, qui donna cet exemple fameux d'amour conjugal, que tout le monde connaît : à la veille d'être prise dans un château, au bout d'un siége fort long, elle obtint du général ennemi la permission d'emporter ses effets les plus précieux, et sous ce titre elle chargea sur ses épaules, à l'étonnement des deux armées et de toute la postérité. . . . . son mari.

Ce matin j'ai entendu le service divin à l'église des luthériens. Elle était remplie de monde, et principalement de paysans des environs. Ce service ressemblait, par ses cérémonies, à celui auquel j'avais assisté dimanche dernier au village de Seydorf. Il tient tout à-la-fois de celui que l'on célèbre chez nous

dans les églises congrégationalistes, de celui que l'église anglicane a adopté, et de la messe des catholiques romains. Le sermon dura plus d'une demi-heure, et consista dans une exhortation dont l'objet était de persuader à l'auditoire qu'il ne faut pas murmurer contre les décrets de la Divinité. Il fut débité avec beaucoup de talent et de précision, et sans cahier; mais la méthode qui régnait dans la disposition de son sujet, prouvait clairement qu'il avait été long-tems travaillé. Le style de l'orateur était exempt de fleurs de rhétorique, et ses gestes, de toute espèce d'affectation. La cérémonie fut accompagnée de beaucoup de chant auquel toute l'assemblée prit part. Rien n'ajoute plus de solemnité aux actes de dévotion, et je désire sincèrement que cet usage s'établisse parmi nous.

Au sortir de l'église, M. Hess nous engagea à aller dîner à Warmbrunn, à table d'hôte. Ce M. Hess est un des principaux commerçans de la ville; c'est lui qui avait eu la bonté

de nous accompagner hier à la raffinerie de sucre. La maison où nous allâmes est fort jolie, c'est le comte de Schaf-Gotsch qui l'a fait bâtir il y a deux ans, pour la commodité des buveurs d'eau. Nous trouvâmes à table une trentaine de personnes qui nous étaient toutes inconnues à la vérité, mais de la plus grande politesse et d'une excellente conversation. On y donne des bals deux fois la semaine, le mardi et le dimanche; mais les femmes ne doivent pas trouver un grand plaisir dans ces assemblées. La pièce voisine de la salle de danse est remplie de fumeurs, et par conséquent de fumée; c'est une véritable tabagie hollandaise, et la porte de communication en reste constamment ouverte. Deux autres chambres contiennent l'une un billard, l'autre des tables de jeu; tout cela marche avec le bal, qui commence ordinairement à cinq heures de l'après-midi, et finit, à neuf ou dix du soir. Les habitans de Warmbrunn font de grands préparatifs pour la réception du roi

et de la reine, que l'on attend ici un des jours de cette semaine.

M. Hess nous mena après le dîner à sa blanchisserie de toiles établie dans une maison de campagne, à un mille de Warmbrunn. Il nous fit voir deux cuves dont chacune peut contenir environ quatre cents pièces de toiles, que l'on y met tremper dans une composition de potasse et de savon, car ils se gardent bien ici d'employer aucun acide. Les toiles restent ordinairement la nuit dans les cuves, et le jour on les étend dans une prairie pour les faire sécher au soleil. De distance en distance sont ménagés des sillons de la largeur des pièces, à l'effet de donner un écoulement à l'eau dont elles sont imprégnées. Lorsqu'elles ont acquis un degré suffisant de blancheur, on commence à les fouler et à les calendrer, et on les porte en conséquence aux moulins disposés pour cela dans le même établissement.

Les matières premières de la toile passent

ordinairement par quatre mains différentes avant d'arriver au marchand qui les met en vente. Le paysan d'abord récolte le lin pour son propre compte, s'il est possesseur d'une ferme, et pour celui de son seigneur, s'il est serf. Il brise le lin, le peigne, et lui donne toutes les façons qui peuvent le rendre propre à être filé. Les fileurs vendent leur fil aux tisserands; et ceux-ci, quand les toiles sont faites, les envoient aux blanchisseurs. En général les blanchisseries appartiennent aux marchands eux-mêmes; mais dans le cas contraire, il n'y a d'autres relations entre les différens marchands livrés à ce commerce, que celles qui existent entre le vendeur et l'acheteur. Par le tems le plus favorable, une pièce de toile ne peut être parfaitement blanche en moins de six semaines.

Le grand débouché de ces toiles se faisait, avant la guerre, par la voie de Cadix, d'où elles étaient embarquées pour les colonies espagnoles. Ce commerce a été détruit en

grande partie depuis le blocus de Cadix. Il se dirige aujourd'hui du côté d'Hambourg, et même de l'Angleterre, qui s'en empare en dernier *résultat*, et le transporte aux Etats-Unis. L'exportation annuelle de toiles de toute la province, se monte environ à un million sterling, et la ville d'Hirschberg en fournit au moins la quatrième partie.

On nous avait beaucoup parlé à Berlin, de l'hospitalité des Silésiens, et nous voyons en général que leur réputation, à cet égard, est bien méritée. Par-tout on nous a comblé de politesses, et l'on a montré le plus grand empressement à satisfaire notre curiosité sur tous les points. Quelquefois même ces attentions étaient poussées jusqu'au point d'en devenir importunes, inconvénient au reste que n'ont pas eu celles de M. Hess, pour lequel nous n'avions pas de lettres de recommandation. Le hasard nous le fit rencontrer un jour chez M. Reinhard, lorsque nous allâmes voir ses tableaux, et il me recon-

nut pour avoir dîné avec moi chez M. Schiekler à Berlin, il y a un ou deux ans. Il n'en fallut pas davantage pour motiver l'intérêt dont il ne cessa depuis ce tems de nous donner des marques.

Schmiedeberg, 12 août 1800.

Nous nous remîmes en route hier dans l'après-midi, et ce ne fut pas sans regret que nous quittâmes la charmante ville d'Hirschberg, où nous venions de passer une quinzaine de jours si agréables. Tout le chemin jusqu'ici passe à travers la vallée la plus romantique. On n'aperçoit de tous côtés que des champs couverts de moissons abondantes, et entrecoupés de montagnes et de bocages, de maisons de campagne et de villages. La vue est bornée, d'un côté, par la chaîne de ces montagnes dont je vous ai tant parlé dans mes lettres. La chaussée est ferrée, et ne le cède

point aux plus belles de l'Angleterre. Ces chaussées règnent dans toute la longueur du chemin d'en haut, et traversent ce qu'on appelle ici les villes des montagnes. Elles ont été faites par Frédéric II, qui traita toujours cette province avec une grande prédilection.

Schmiedeberg est une fort petite ville, et ne contient pas plus de trois à quatre mille habitans. Sa longueur est d'environ un mille. Elle n'a qu'une seule rue, mais composée d'une assez grande quantité de jolies maisons. Sous ces deux rapports, elle ressemble beaucoup à la ville de Salem, dans le Massachussetts. Les principales manufactures ici sont de toiles peintes et de linge de table. Leur description fera le sujet de ma prochaine lettre.

Tout à vous.

LETTRE XIV.

Schmiedeberg. — Toiles. — Ruban de fil blanc. — Manufactures de Creas-Buchwald. — Le Friesenstiene.

Schmiedeberg, 13 août 1800.

A peine fûmes-nous arrivés ici, que je m'empressai de porter une lettre dont j'étais chargé pour un M. Hoffmann, ecclésiastique de cette ville. Malheureusement pour nous, il a été obligé de partir hier de grand matin pour Hirschberg. Mais il a prié M. Frédérici, son ami, de nous montrer tout ce qui pouvait flatter la curiosité des étrangers; ce que celui-ci a fait de la meilleure grace du monde. Les principaux objets qui méritent l'attention, consistent en manufactures de toiles de diffé-

rentes espèces. Cet article, proportionnellement à l'importance de la place, est poussé ici avec beaucoup plus d'activité qu'à Hirschberg. La ville contient au plus cinq mille habitans, et ses exportations s'élèvent annuellement à près d'un million de dollars.

M. Waldkirch est un des premiers commerçans d'ici. Il s'occupe en ce moment à faire construire des bâtimens dont la grandeur pourra suffire au blanchiment de vingt à vingt-cinq milles pièces de toiles par an. Il dispose à cet effet une grande maison, dans l'intérieur de laquelle on suspend, pour la sécher, la toile qui sort des cuves de la blanchisserie, au lieu de l'étendre sur le pré, suivant l'usage ordinaire. Il gagne à cela la facilité de pouvoir procéder toute l'année aux opérations propres à sécher la toile, et s'est mis à l'abri de la dépendance du tems et de la saison. On lui doit aussi l'introduction de l'emploi de l'acide muriatique oxigéné, usité en Irlande pour le blanchissage

des toiles. Nous leur avons vu donner l'apprêt, au moyen d'une cuve d'empois dans laquelle on les passe. Le linge, par cette façon, acquiert le lustre et la consistance; mais ces qualités lui sont étrangères, et l'on prétend, peut-être avec raison, qu'elles sont plutôt au détriment qu'à l'avantage de la toile.

Une autre manufacture, qui n'est pas moins considérable, et tout aussi nouvelle, est celle de ruban de fil blanc appartenante à M. Gebauer. Ce sont des toiles en miniature: le procédé de la fabrication est exactement le même. Cet établissement-ci cependant est plus manufacture, à proprement parler; car on y réunit à la tissure le blanchissage et l'apprêt. Trente à quarante métiers, continuellement en activité, fournissent chacun quinze à trente-six pièces de ruban, suivant sa largeur, qui varie depuis trois pouces jusqu'à trois lignes. Toutes les navettes sont mises en mouvement par une machine d'in-

vention anglaise, ainsi que toutes celles dont on se sert dans cette province pour abréger la main d'œuvre.

On tisse également dans les manufactures où l'on fabrique les toiles peintes, les toiles de coton et le linge de table damassé. En toiles peintes, ce que l'on fait le plus, ce sont des mouchoirs et des schalls. Les dessins se tracent moitié à la main par des femmes, moitié par le moyen de moules de bois, dont la surface, trempée dans la couleur, et préparée d'avance, n'a plus besoin que d'être appliquée sur la toile. On travaille peu en coton, et les toiles y sont d'une qualité bien inférieure à celles d'Angleterre.

Le linge de table est moins bon et plus cher que celui de Saxe. Cette manufacture ne réussit point ici, et, sans la protection particulière du Gouvernement, elle se ruinerait tout-à-fait. On y fabrique deux sortes de damassés. Le tissu de l'un est entière-

ment en fil, l'autre est mêlé de soie. Ils servent tous deux à faire des nappes et des serviettes qui ne sont en usage que dans ce pays-ci : on n'en tire pas du tout de l'étranger.

Un autre article de manufacture que nous avons vu, est ce qu'on appelle du *créas*. C'est une espèce de toile dont la chaîne, au lieu d'être en gros fil, est en fil fin, que l'on a soin de blanchir avant de le mettre en œuvre. La différence de ces deux fils ne tient pas à leur matière première, mais à la manière de filer. Le gros est tordu ; le fin, au contraire, est plat et n'a qu'un brin. Ce nom de *créas* est espagnol, ainsi que ceux de *platilles* et d'*estapilles*, sous lesquels on désigne les différentes sortes de toiles et de linons. Il y a aussi d'autres pièces que l'on appelle *Bretagnes*, et d'autres à la *Morlaix*. C'était dans les manufactures de cette ville que les Espagnols, dans l'origine, s'approvisionnaient de ces marchan-

dises. Les bretagnes sont de petites pièces de toiles de deux chemises d'aunage, pliés en carrés plats, comme les batistes que vous voyez dans nos boutiques. M. Waldkirch m'apprit que l'on était obligé de n'envoyer que des pièces de cette grandeur, à cause de la paresse des Espagnols, qui veulent trouver leur toile toute coupée quand ils l'achètent. Les pièces à la morlaix ont environ soixante aunes de Silésie, et sont roulées très-serrées en forme de cylindre. Ce qu'ils appellent des *platilles royales*, ressemble beaucoup à la toile d'Irlande. On les enveloppe d'un papier fort, serré par un ruban rouge, et orné de dessins gravés sur un fond d'argent. Ces enjolivemens plaisent aux Espagnols, car le goût des choses brillantes ne leur est pas moins naturel que celui de la paresse. Leur disposition à juger de tout sur l'apparence, rendait indispensable de donner aux toiles un bel apprêt; aussi le moyen d'y parvenir a-t-il été l'objet

d'une multitude d'inventions. La plus remarquable, est une machine imaginée par M. Gentch, autre commerçant fort riche de Schmiedeberg. Elle marche par le moyen de roues que l'eau fait tourner comme celles d'un moulin ordinaire, et qui impriment le mouvement à quatre forts plateaux de verre de forme circulaire, et affilés par les bords. Ils passent et repassent sur plusieurs pièces de toiles, que la même mécanique déroule pendant ce tems, et force de passer sous les plateaux. Il résulte effectivement de cette opération un lustre fort brillant; mais l'extrême pression qu'il faut faire subir à ces toiles, doit nécessairement en détériorer la qualité. Le lin est, sans contredit, dans son état le plus parfait, tel qu'il sort des mains des paysans, où il n'a encore été employé que par les fileuses et le tisserand. Si les procédés de la fabrication se réduisaient à ceux-là, il n'est pas douteux que la toile ne durât le double de tems; mais la blan-

chisserie, la foulerie, l'art de calendrer, de donner de l'apprêt, tout cela ne tend à autre chose qu'à rendre la marchandise plus agréable à l'œil. C'est le manège d'une coquette, qui fait d'autant plus d'usage de rouge, qu'elle sent davantage les progrès de la maladie.

A la distance d'un mille anglais de Schmiedeberg, est situé Buchwald, maison de campagne du comte de Redern, le surintendant des mines de la basse Silésie. J'avais déjà fait connaissance avec lui à Berlin. Il est difficile de réunir plus de vrai mérite et de connaissances. Buchwald ressemble à ce que les Anglais appellent une *métairie arrangée*. La disposition du terrain est absolument dans le goût anglais. La nature, il faut en convenir, est déjà si belle d'elle-même en ce lieu, qu'elle a dû se prêter facilement aux moindres embellissemens que l'art a voulu lui ajouter. De tous côtés ce sont des plaines, des grottes, des cascades, des rivières, et des bois que l'on n'a besoin que d'enclorre pour en

faire des jardins anglais. Nous ne pûmes voir malheureusement ni l'intérieur de la maison, ni la totalité des jardins, à cause de l'absence actuelle du comte, qui était parti pour Waldenburg, où il allait commander aux mines tous les préparatifs nécessaires à la réception de la reine.

Tout auprès de la route, sur le chemin qui va de Schmiedeberg à Landshut, l'on aperçoit trois masses énormes de rochers sur la cime d'une montagne appelée le Friesenstiene. La vue que l'on y découvre du côté de la Silésie, n'est pas moins étendue que celle de la tête du Géant. Toute la vallée de la basse Silésie se déploie aux yeux du spectateur. Il y reconnaît, en regardant vers le nord, les tableaux enchanteurs qui s'étaient offerts à lui sur le mont Kynast, du côté du couchant; et le lieu d'observation où il se trouve placé, semble être le point de départ de la chaîne de ces montagnes, qui courent dans la direction orientale. Tout à vous.

LETTRE XV.

Landshut. — Le couvent de Grusau. — Son église et sa bibliothèque.

Landshut, 15 août 1800.

Après avoir examiné, tant à Schmiedeberg que dans ses environs, les divers objets de curiosité dont je vous ai envoyé la description, nous arrivâmes ici dans la journée d'avant-hier. La distance est la même que celle d'Hirschberg à Schmiedeberg, de deux milles d'Allemagne; mais on reste plus long-tems en route, à cause des descentes et des montées continuelles. Cependant les chemins sont toujours bons, et presque à tous les cent pas quelque point de vue magnifique se présentait à nos regards.

Landshut est une des villes les plus anciennes de la Silésie. Sa population ne s'élève pas à la moitié de celle de Schmiedeberg, et pourtant elle paraît beaucoup plus grande, par le rapprochement où sont les maisons les unes des autres. Le milieu de la ville, comme toutes celles de la Silésie, est occupé par une grande place, au centre de laquelle est bâti l'hôtel-de-ville. Le devant de chacune des maisons de cette place est orné d'un portique semblable à ceux de Covent-Garden, à Londres, ou aux arcades du Palais-Royal à Paris. Il y en a toujours une consacrée à faire un hôtel garni; et comme la place est le point central de toutes les affaires et le lieu où se tiennent tous les marchés, le voyageur a continuellement sous les yeux un spectacle d'activité qui donne à la ville l'air extrêmement vivant. Les maisons ressemblent à celles de Hollande; leurs toits font une saillie considérable sur la rue; mais presque toutes sont recouvertes d'un enduit de plâtre blanc dont

l'éclat sert également à éclaircir et à égayer les rues. De loin cela produit un effet très-avantageux. Du sommet des maisons, de grands tuyaux de bois terminés par une espèce de bec, s'avancent dans la rue, et vont verser dans la gouttière l'eau dont ils se remplissent. On les prendrait pour autant de vieilles poutres excédant les toits par leur longueur. Ce coup-d'œil est si vilain, que je m'étonne que l'on ne cherche pas à les supprimer par degrés, et à leur substituer des gouttières d'un meilleur genre.

Landshut s'est vu réduit à toutes les horreurs du sac, du pillage et de l'incendie, en trois époques différentes. Dans la guerre des Hussites, au quatorzième siècle; dans la guerre de trente ans, et dans celle de sept ans. Sous le rapport de la richesse, cependant, elle est aujourd'hui la seconde des villes des montagnes, et son exportation de toiles ne le cède en valeur qu'à celle d'Hirschberg.

La première chose que je fis à mon arrivée,

fut d'aller porter une lettre que l'on m'avait remise pour M. Ruck, l'un des principaux marchands de toile de cette ville. Il est Saxon d'origine ; mais il a voyagé long-tems en Angleterre et en Hollande. Sa femme est fille d'un M. Peter Haseuclever, dont le nom doit être extrêmement connu chez nous, et particulièrement à New-York et à New-Jersey. Il avait établi des forges considérables dans ces deux provinces, peu de tems avant la révolution d'Amérique, entreprise que firent échouer cependant l'inconduite et la mauvaise foi de ses associés en Angleterre. Ce fut vers ce tems qu'il vint se fixer ici avec sa fille et son gendre, et qu'il dirigea ses spéculations vers le commerce des toiles. Ses affaires y prirent bientôt une tournure si favorable, qu'à sa mort il laissa à ses enfans une très-belle propriété, et que M. Ruck figure à présent dans la première ligne des commerçans de la province.

Ce M. Ruck est un homme respectable,

âgé de soixante-cinq ans. Il vint hier matin nous prendre dans sa voiture pour nous mener au cloître de Grusau, couvent de moines de l'ordre de saint Bernard, situé à un mille de la ville dans une plaine magnifique. L'abbé, auquel on donne ici le titre de prélat, ne s'y trouva pas; mais à sa place un jeune moine, que les grâces de son esprit et de sa personne paraissaient rendre plus propre à tout autre état qu'à celui du cloître, nous fit les honneurs de la maison et nous reçut avec tous les égards possibles.

La fondation de ce couvent date de l'année 1792. Elle est due à Bolko, second duc de Schweidnitz et de Jauer, et descendant de l'illustre maison polonaise des Piasts. On voit encore ici dans une chapelle, un sarcophage élevé en son honneur, avec une inscription latine dont le sens porte, que la petitesse de sa stature lui a valu le surnom de *Parvus*; mais que si l'on voulait l'apprécier par les talens qu'il a développés dans le gouvernement de

ses Etats, le titre de *Magnus* lui serait déféré ; si par son affabilité, sa charité, sa générosité, celui de *longè Major ;* si enfin par ses libéralités envers l'église, dont il a particulièrement donné des preuves en fondant ce couvent, celui de *verè Maximus.* Vous m'avouerez que cette gradation est parfaitement entendue, et que son plus haut terme a été choisi avec une sagacité dont un jésuite lui-même se ferait honneur.

Le plafond de l'église est peint, et toutes médiocres qu'en sont les peintures, elles servent du moins à donner à l'ensemble un certain air de magnificence. Il y en a quelques-unes de Willmann, que l'on appelle ici le Raphaël Silésien ; et dans le vrai, leur mérite les met infiniment au-dessus de toutes les autres. Le jeune moine qui nous accompagnait, nous dit en nous montrant un dessus d'autel : « Pour celui-là, il ne vaut rien, ce n'est qu'un « mensonge. » On a voulu effectivement y représenter la réunion de tous les saints, et

l'on n'y a mis que des moines et des prêtres. La sculpture et la peinture se sont également exercées à consacrer un événement arrivé au couvent dans la guerre des Hussites. C'est le massacre qui fut fait de l'abbé et de tous les moines, au nombre de soixante. La destruction avait été si complète, que pour préserver le couvent de sa ruine, on fut obligé d'y appeler plusieurs moines d'une autre maison.

L'orgue est le plus beau qui soit en Silésie; on prétend qu'il a deux mille six cents tuyaux. L'organiste en toucha pour nous une demi-heure. Nous trouvâmes dans les sons beaucoup de force et de netteté; mais fort peu de vérité dans le jeu de voix humaine.

Auprès de l'église du couvent, on en voit une autre que l'on appelle l'*église paroissiale*. C'est un abbé qui l'a bâtie il y a environ soixante ans, et l'a dédiée à saint Joseph, le père nourricier de Jésus-Christ. Le patron est peint à fresque, de la main de Willmann, au plafond et sur les murs; mais ces tableaux

en général font plus d'honneur à l'imagination qu'au jugement du peintre.

La bibliothèque est composée d'environ vingt-cinq mille volumes, tous rangés dans un ordre parfaitement méthodique. Elle contient l'immense collection des pères de l'église, les actes des saints, les conciles, etc. Les actes des saints sont un ouvrage que je n'ai jamais lu. C'est une compilation dont le plan consiste à donner la vie de chaque saint pour le jour de la semaine auquel il correspond dans le calendrier. Il y a déjà quarante-six gros volumes in-folio, et l'on n'en est encore arrivé qu'au milieu de septembre. Le dernier volume a été publié à Anvers en 1754; et suivant toute apparence, l'ouvrage ne sera jamais terminé. Le recueil des historiens d'Italie, par Muratori, fait aussi partie de cette bibliothèque; mais il y manque celui des auteurs qui ont travaillé à l'Histoire bisantine. On y chercherait aussi inutilement un livre nouveau, et généralement toute espèce d'ouvrage écrit

l'on n'y a mis que des moines et des prêtres. La sculpture et la peinture se sont également exercées à consacrer un événement arrivé au couvent dans la guerre des Hussites. C'est le massacre qui fut fait de l'abbé et de tous les moines, au nombre de soixante. La destruction avait été si complète, que pour préserver le couvent de sa ruine, on fut obligé d'y appeler plusieurs moines d'une autre maison.

L'orgue est le plus beau qui soit en Silésie; on prétend qu'il a deux mille six cents tuyaux. L'organiste en toucha pour nous une demi-heure. Nous trouvâmes dans les sons beaucoup de force et de netteté; mais fort peu de vérité dans le jeu de voix humaine.

Auprès de l'église du couvent, on en voit une autre que l'on appelle l'*église paroissiale*. C'est un abbé qui l'a bâtie il y a environ soixante ans, et l'a dédiée à saint Joseph, le père nourricier de Jésus-Christ. Le patron est peint à fresque, de la main de Willmann, au plafond et sur les murs; mais ces tableaux

LETTRE XVI.

Dîner silésien. — Eglise luthérienne de Landshut. — Affaires ecclésiastiques de Silésie. — Gottesberg. — Manufacture de bas. — Waldenburg. — Commerce de toiles. — Mines de charbon.

Waldenburg, 16 août 1800.

En quittant le couvent de Grusau avant-hier, nous revînmes dîner à Landshut chez M. Ruck. Nous nous y trouvâmes une trentaine de personnes; c'était un repas à la mode du pays. On se mit à table à une heure, et l'on en sortit à six. Tout le tems fut employé à manger; car les femmes ne se séparèrent pas de nous, et l'on but par conséquent fort

peu de vin; mais comme on ne sert jamais qu'un seul plat à-la-fois, et que dans un dîner à trois services chaque plat doit passer à la ronde dans les mains de chaque convive, cela demande nécessairement des intervalles considérables. L'usage, nous a-t-on dit, dans ces grandes occasions, est de rester sept heures à table, et ce fut par complaisance pour nous qu'on abrégea le dîner ce jour-là. Nous allâmes ensuite nous promener dans le jardin, et nous prîmes le café sous un berceau où la compagnie resta quelque tems à faire la conversation. Le soir on joua; les parties durèrent jusqu'à onze heures, et furent terminées par un ambigu que l'on servit dans une autre pièce. C'est ainsi que se donnent les grands repas en Silésie. La société était composée des principaux négocians de la ville, et d'ecclésiastiques luthériens. Plusieurs d'entr'eux me parurent avoir beaucoup d'esprit et d'usage du monde; mais aucun ne parle d'autre langue que l'allemand. En général on ne peut

parler français en Silésie sans risquer de passer pour un homme qui veut trancher du bel esprit, et c'est presque se donner un ridicule; aussi les gens qui le savent le mieux se hasardent-ils rarement à l'employer en causant même avec un étranger. Quant à moi, je me suis conformé d'autant plus volontiers à cette manie, que cela me met dans la nécessité d'essayer continuellement mes forces sur l'allemand, et que je m'en perfectionne davantage dans la connaissance de la langue.

Nous allâmes hier voir l'église luthérienne et la bibliothèque publique de Landshut. L'église est absolument bâtie sur le même plan que celle d'Hirschberg; elle est seulement moins grande, et n'a pas, comme cette dernière, des tableaux pour ornement. La bibliothèque est fort petite, et ne contient que des livres de théologie. Sa principale curiosité consiste en un volume manuscrit, où l'on a réuni des lettres originales d'hommes célè-

bres des seizième et dix-huitième siècles. Il y en a quelques-unes de Luther et de son ami Mélancton.

Le nombre des catholiques et des évangéliques est égal, à peu de chose près, en Silésie. Il n'y a de différence réelle que dans les villes de manufactures, où la proportion des catholiques, infiniment plus petite, se trouve à peine dans le rapport d'un à dix. L'archevêque de Breslaw est le seul prélat catholique de la province; ce qui n'empêchait pas qu'avant la conquête des Prussiens, les abbés des grands couvens de Grusau et de Leubus, et peut-être d'autres encore, ne fussent membres des Etats. Il n'y a pas d'évêques luthériens. Les affaires ecclésiastiques sont sous la surintendance du consistoire de Breslaw, lequel est subordonné au ministre de la justice de Berlin, chargé du département de tout ce qui concerne les cultes. Le traitement du clergé luthérien est très-modique; il n'y a pas un seul ecclésiastique

dont le revenu se monte à plus de deux cents dollars prussiens.

Après avoir visité la blanchisserie de M. Ruck, qui diffère très-peu de celles que nous avions vues précédemment, nous repartîmes hier dans l'après-midi, et nous fîmes les trois milles d'Allemagne qui séparent Landshut de la ville où nous sommes aujourd'hui. Le pays continue toujours d'offrir des aspects enchanteurs, et le chemin est superbe, quoique rempli de côtes. Quand nous fûmes à-peu-près aux deux tiers, nous trouvâmes la petite ville de Gottesberg; nous remarquâmes, en la traversant, une grande quantité de femmes et d'enfans des deux sexes, assis devant la porte de chaque maison, et occupés à tricoter des bas dont cette ville passe pour avoir la première manufacture. Nous rencontrâmes ainsi à chaque mille une industrie différente, et toujours un genre de travail utile. Mais ce qui diminuait considérablement le plaisir que nous causait ce spectacle, c'était celui de la

misère qui l'accompagnait. Ces pauvres gens ont beau travailler toute la journée, ils ont bien de la peine à gagner leur vie, et ces victimes infortunées gémissent sous une multitude d'oppressions de différente nature. Les manufactures de toiles en particulier, ces sources d'immenses fortunes pour les marchands qui les transportent à l'étranger, fournissent à peine le pain aux paysans, dont l'industrie cependant a la plus grande part à la confection de ces marchandises.

Notre auberge à Waldenburg est située sur la place publique, suivant l'usage dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Ce jour étant celui du marché, nous avons eu toute la matinée, sous nos fenêtres, une foule prodigieuse de paysans, portant chacun une ou deux pièces de toiles dans un sac, et attendant les acheteurs. Le marchand fait ses propositions; si elles sont acceptées, il marque lui-même le prix sur la toile, et le paysan va la porter à son magasin, où il en reçoit

le montant. Mais on dit que le marchand marque souvent son prix, malgré le refus du vendeur, et que le malheureux paysan, dans l'impossibilité d'effacer sur-le-champ la trace de la craie, cherche ensuite inutilement d'un autre acheteur des offres au-dessus de celles qui sont marquées sur la pièce de toile. Il résulte de là que le prix dépend en grande partie de la volonté de l'acheteur, et que le paysan, accablé sous l'humiliante dégradation où le tient asservi l'injuste constitution de sa patrie, manque également, et de l'intelligence nécessaire pour sentir le tort qu'on lui fait, et du droit de s'élever contre une aussi abominable imposition. Ce matin, nous appelâmes de nos fenêtres un de ces malheureux, et lui demandâmes le prix d'une des pièces de toiles qu'il tenait sous son bras. Il nous la fit six dollars. C'en était au moins un de plus qu'il n'aurait obtenu d'un marchand ; mais j'étais bien aise de juger l'effet que produirait sur

lui le paiement de son propre prix, et je lui dis que je la prendrais. Quand il vit qu'il avait affaire à des gens aussi accommodans, il se mit à vanter l'excellence de ses toiles, et à me faire toutes sortes d'instances pour que je lui en donnasse plus qu'il ne venait de m'en demander. Je m'y refusai ; et quoique le pauvre diable eût certainement reçu une somme beaucoup au-delà de ce à quoi il s'était attendu, je crains qu'il ne m'ait quitté avec plus de regret de n'avoir pas exigé davantage, que de plaisir d'avoir fait un si bon marché.

Nous avons été visiter aujourd'hui les mines de charbon situées à un mille anglais de la ville. On arrive à l'endroit d'où les mineurs travaillent à extraire le charbon, par un canal souterrain qui rappelle ces chemins décrits dans les poëmes épiques, et par lesquels les héros descendent aux enfers. On entre dans un bateau plat, qui peut avoir trois pieds de large sur dix de long.

La largeur du canal n'est guères que de quatre pieds, et sa profondeur de même. Il est surmonté d'une voûte d'une égale élévation, et taillée dans le roc en plusieurs endroits. Sa longueur est d'environ un mille anglais, et il s'enfonce de plus en plus sous terre, jusqu'à ce que l'on arrive à cent cinquante pieds au-dessous de la superficie du sol. Deux hommes placés à chaque extrémité du bateau, le poussent le long du canal par le moyen de bâtons dont leurs mains sont armées, et qu'ils appuient fortement sur les parois de la voûte. Lorsqu'on est arrivé à-peu-près aux deux tiers du chemin, on aperçoit des rues qui s'ouvrent d'un côté, et conduisent par une longueur de deux ou trois cents pas, aux places où le charbon est détaché de la mine. Malheureusement nous ne pûmes voir les mineurs à l'ouvrage. Ils faisaient en ce moment une procession solennelle en l'honneur de la reine, dont l'arrivée ici est annoncée pour la semaine pro-

chaîne. Cette communication que l'eau établit de la surface de la terre au fond de la mine, et qui facilite si admirablement le transport du charbon depuis la prison obscure qui le recèle, jusqu'aux régions éclairées par le soleil, est une invention nouvelle des Anglais; et ce n'a été qu'après beaucoup de difficultés qu'on l'a introduite ici. Plus nous voyageons, et plus nous trouvons de fortes raisons de penser que de tous les pays, l'Angleterre est celui où la science et le génie ont fait les plus heureuses applications de leurs découvertes au perfectionnement des arts et des manufactures.

LETTRE XVII.

Altwasser. — Furstenstein. — Le comte Hochberg. — Friedland. — Adersback. — Spectacle extraordinaire.

Waldenburg, 17 août 1800.

Avant notre départ de Berlin, on nous avait beaucoup parlé de l'hospitalité des Silésiens, et vous devez juger si ces éloges étaient bien mérités, d'après la réception et l'accueil qu'ils nous firent dès l'instant où nous parûmes dans la province. Nous en avons encore eu aujourd'hui une preuve nouvelle. Le bourguemestre de la ville, M. Jopfer, pour lequel nous étions porteurs de lettres de recommandation, nous avait engagés à aller déjeûner en famille à sa maison de

campagne, et ce matin, en conséquence, il nous envoya sa voiture, ce qui est d'usage en ce pays. La maison est à Altwasser, petit village connu par ses eaux thermales, et situé à un mille anglais de la ville : c'est un endroit extrêmement agréable, entouré de collines, et dont la situation, suivant toute apparence, contribue plus que les eaux à rétablir la santé des malades. Le goût de ces eaux se rapproche beaucoup de celles de Selz, mais elles ne contiennent pas autant d'air fixe. M. Jopfer, à ce que j'ai appris, a essayé, comme tous les gros négocians des villes des montagnes, d'ouvrir un commerce direct avec l'Amérique, et comme eux aussi, il n'a point eu à s'applaudir de sa spéculation. Les frères ***, qui se sont rendus ici en personne, il y a environ deux ans, et un autre marchand établi à Philadelphie, vinrent y lever des toiles pour une somme considérable, qui n'est pas encore payée. Les retours qu'ils ont fait,

consistaient principalement en sucre, café et billets payables en Angleterre. Ce dernier article a subi des réductions considérables par suite des faillites qui ont eu lieu cet hiver à Hambourg, et par le cours désavantageux du change des effets sur Londres. M. Jopfer m'a demandé si je pouvais lui indiquer quelques bonnes maisons de commerce, soit à New-York, soit à Baltimore, soit à Philadelphie, où il pût déposer des toiles en toute sûreté : d'autres marchands m'ont fait la même question. Mais je n'ai osé nommer que M. ***, de Boston, et encore sans savoir si cela peut lui convenir. Je vous serai obligé de m'envoyer un ou deux noms de marchands qui fassent le commerce par commission dans l'une ou l'autre de ces villes, et qui jouissent d'une excellente réputation; mais sur-tout que ce soient des négocians solides, des gens dont le crédit soit fondé sur leur honnêteté, et non, comme cela arrive trop communément

dans notre patrie, sur l'extravagante étendue de leurs entreprises. Vous me ferez plaisir aussi de prendre des informations sur l'état où était la fortune de M. ***, de la Caroline méridionale, à l'instant de sa mort. Il devait près de quatre mille livres sterling à M. Hasenclever, qui n'a jamais pu en obtenir le paiement, et dont la fille, après lui, a également tenté d'inutiles efforts pour en faire le recouvrement.

Nous allâmes, l'après-midi, à Furstenstein, où demeure le comte Hochberg, homme puissamment riche, et à qui appartient notamment la ville de Waldenburg. Son château est à un mille allemand de la ville, dans une de ces positions superbes et romantiques dont les vues nous ont fait autant de plaisir que je crains de vous causer d'ennui par mes répétitions continuelles. Tout en haut de la montagne et près de l'habitation actuelle du comte, on aperçoit les restes d'un vieux château dont il a relevé une partie, ce qui leur ôte cet

aspect vénérable des ruines du Kynast et de Labnhaus. Cet endroit cependant est si remarquable par sa beauté pittoresque, que tous les voyageurs vont le visiter comme un des principaux objets de curiosité de la province. Il devient aujourd'hui doublement intéressant par l'arrivée de la reine, qui est attendue après-demain à Furstenstein. Elle se propose d'y coucher deux nuits, et le comte lui prépare une réception analogue au caractère de son ancien château. Sur la montagne et un peu au-dessous du pont-levis établi sur les fossés qui sont encore censés entourer le bâtiment, il a fait aplanir et enclorre un terrain spacieux où l'on doit ouvrir un carrousel. Seize chevaliers, vêtus comme au tems de la féodalité, sortiront des murs du vieux château pour aller au-devant de la reine et lui servir d'escorte, jusqu'à l'endroit où se feront les exercices des armes, que l'on devrait plutôt appeler les exercices de manège. Un bal masqué terminera la soirée. On a donné cet

après-midi une représentation préparatoire de toute la cérémonie. Comme il fallait, pour être invité à celle du mardi, que nous allassions d'abord présenter nos devoirs au comte et à la comtesse, nous profitâmes de l'occasion pour rester à cette répétition, et nous l'avons certainement beaucoup mieux vue qu'il ne nous sera possible de le faire au milieu de la foule immense de peuple qui affluera au château le jour de la fête. Le comte et sa femme nous ont accueilli avec une courtoisie digne du véritable siècle de la chevalerie.

Mardi matin, 19 août.

Nous prîmes hier une chaise de poste du pays et allâmes à Adersbach en Bohême, qui n'est éloigné d'ici que de trois ou quatre milles allemands. Les routes ont été réparées depuis peu pour le passage de la reine; mais elles ne

sont pas encore dans un état qui nous ait permis de voyager avec notre voiture. Nous traversâmes en chemin la petite ville de Friedland, au-delà de laquelle sont placées les limites de séparation des deux provinces. Le village d'Asderbach, par lui-même, n'est d'aucune importance; mais une particularité sert à le rendre extrêmement remarquable. Dans son voisinage commence une chaîne immense de rochers séparés, qui s'étendent sur une surface de près de trois milles d'Allemagne. Il faut qu'ils aient été jetés là tous à-la-fois, ou qu'ils se soient, avec le tems, détachés les uns des autres. Ils forment le spectacle le plus extraordinaire que l'on puisse jamais rencontrer. Figurez-vous une ville du premier ordre, dont tous les bâtimens avaient de cent cinquante à quatre cents pieds de hauteur. Supposez à présent qu'elle ait été détruite par les flammes ou par un tremblement de terre, qu'il ne soit resté debout que des pans de murailles, et que l'on ait la faci-

lité d'en parcourir les rues, les allées et les passages, vous aurez alors l'idée la plus exacte qu'il me soit possible de vous donner de ce jeu merveilleux de la nature. Plusieurs de ces rochers sont groupés ensemble et présentent de larges masses; mais il en est beaucoup d'isolés que l'on prendrait pour des restes de maison, et dont les bases sont si petites en proportion de leur hauteur, qu'elles semblent défier toutes les lois de la gravitation. Les formes affectées par quelques-uns leur prêtent plus ou moins de ressemblance avec divers autres objets dont on leur a donné les noms, pour le seul plaisir de les distinguer. C'est ainsi que l'on dit le *rocher du pain de sucre renversé*, celui *du prêtre*, la *chaire*, la *tymbale*, les *potences*, la *cheminée*, le *pont*, (qui doit, ce me semble, avoir beaucoup de rapport avec le pont naturel décrit par M. Jefferson, dans ses notes sur la Virginie), le *clocher*, etc. etc. On trouve au milieu d'eux une chute d'eau de la hauteur de celle

du Zackerle, et d'un volume presque égal pour le moment. Il y a aussi un écho ; mais il n'est pas supérieur à celui du Kynast. Nous sommes revenus dans la soirée à Waldenburg.

LETTRE XVIII.

Description d'un carrousel et du bal masqué donné à Furstenstein, à l'occasion de l'arrivée du roi et de la reine de Prusse.

Waldenburg, 20 août 1800.

Le défaut de place et de tems m'a forcé, dans ma dernière lettre, d'abréger la description des ruines naturelles d'Adersbach, un des objets les plus curieux que nous ayons encore vu depuis que nous voyageons. Comme je fermais ma lettre, le roi et la reine passaient sous mes fenêtres pour se rendre à Furstenstein, où l'on faisait, pour leur arrivée, les préparatifs d'une fête qui devait avoir le double avantage de réunir les divertissemens anciens et modernes; un carrousel et un bal masqué.

Le carrousel se fit avec beaucoup d'éclat et de magnificence; les seize chevaliers, le héraut et le banneret, au lieu d'être armés de pied en cap, avaient des habits tels qu'on les portait du tems de Charles-Quint et de François Ier. Toutes les cérémonies usitées dans l'ancienne chevalerie furent observées avec l'exactitude la plus rigoureuse. Les exercices des chevaliers n'étaient presque rien. La plus grande preuve d'adresse consistait à enlever, en courant au galop, une bague posée au doigt d'une statue, et encore y en eut-il très-peu qui y réussirent. Pour une demi-couronne on verrait les mêmes choses exécutées avec beaucoup plus de grace et d'adresse, sur tous les amphithéâtres de chevaux de l'Europe, et même de l'Amérique. Mais la fidèle imitation des formalités qui s'observaient au tems où la chevalerie était dans sa plus grande gloire, la pompe et la solemnité du spectacle, le contraste entre sa magnificence et ces vieilles murailles en ruines, reste de

cinq siècles, entre l'aspect sauvage et silencieux des environs, et les milliers de curieux accourus à cette fête, tout cela contribuait à produire un sentiment inexprimable de plaisir. Les quatre chevaliers proclamés les plus adroits, reçurent des médailles de différente valeur, proportionnées à l'importance du prix qu'ils avaient remporté; la reine leur passa ces médailles autour du cou. Après la proclamation des noms des vainqueurs, et l'interpellation faite à trois reprises différentes par le héraut, afin de savoir si quelque chevalier ne voulait pas encore disputer les prix décernés, on s'imaginait qu'on allait en voir paraître un, inconnu, qui demanderait à entrer en lice, et renouvellerait le défi pour la première médaille; mais l'attente générale fut trompée à cet égard.

La maison que le comte occupe actuellement était illuminée, ce qui servait à rendre plus agréable encore le coup-d'œil de sa forme élégante et moderne. On s'y transporta

pour le bal; mais il n'y eut presque pas de masques à caractères; et le petit nombre de ceux qui les portaient, n'essayèrent même pas de soutenir l'esprit de leur rôle; cela fut d'une tristesse mortelle. Les chevaliers et leurs dames formèrent la principale compagnie; et les trois quarts au moins d'entr'eux étaient extrêmement mécontens de la fin de la journée. Comme il arrive toujours dans ces sortes d'occasions, ce n'était ni à la légèreté ni à la force qu'on avait adjugé le prix; les meilleurs écuyers étaient précisément ceux qui n'en avaient point obtenu. Aussi la tristesse des maintiens, la multitude des dominos noirs, tous ces masques insipides et hideux, donnaient plutôt à cette réunion l'air d'un enterrement que d'une réjouissance. Nous n'y restâmes qu'une demi-heure, et nous en partîmes un peu avant minuit pour retourner à notre auberge de Waldenburg.

LETTRE XIX.

Furstenstein. — Freyburg. — Singularité des montagnes silésiennes et des villes des montagnes, ainsi que de leurs habitans. — Fosses à chaux auprès de Freyburg. — Schweidnitz. — Ses défauts comme forteresse. — Ses couvents. — Privilége dont jouit cette ville, d'être exemptée de loger des Juifs. — Ses églises.

Schweidnitz, 21 août 1800.

Nous fîmes hier, dans l'après-midi, les trois milles d'Allemagne qui séparent Waldenburg de cette ville. Nous nous trouvâmes, à moitié chemin, au bas de la montagne sur laquelle est située Furstenstein ; et laissant à notre main gauche la petite ville de Freyburg, nous

entrâmes dans une plaine étendue et fertile, qui contraste d'une manière merveilleuse avec ces hautes montagnes où nous avons passé près de quatre semaines si agréables. Les villes proprement dites villes des montagnes, sont au nombre de cinq, et je vous ai déjà écrit de quatre : d'Hirschberg, de Schmiedeberg, de Landshut et de Waldenburg. Nous espérons voir la cinquième à notre retour. Elle est située sur les frontières de la Saxe, et se nomme Greiffenberg. Nous sommes à présent à la partie la plus intéressante de notre voyage. Les villes des montagnes, les montagnes elles-mêmes, et leurs habitans, ont une physionomie particulière qui les distingue du reste de la Silésie, et plus encore des autres provinces prussiennes. Leur distance de la mer et de toute espèce de navigation intérieure, les prive de ce grand et perpétuel commerce avec le reste du monde, qui, suivant l'expression d'Yorick, efface du caractère des peuples le cachet de la singularité, en

même tems qu'il sert à adoucir leurs mœurs. Nous trouvons en effet quelque chose d'original et de caractéristique dans presque tous les individus que nous rencontrons. Comme leur pays est rarement visité par les étrangers, l'accueil qu'ils leur font est rempli de franchise, d'empressement et de cordialité. Quelquefois même leur prévenance est portée si loin, qu'elle en serait presque importune, si la reconnaissance pouvait employer le mot d'importuns pour qualifier des procédés venant tous d'une bonne intention. L'industrie dont ils sont généralement pourvus les met à l'abri et de l'excessive pauvreté, et de ces vices si multipliés dans des pays plus favorisés de la nature. On ne peut s'empêcher d'avouer cependant que le travail de ces pauvres gens est loin de leur procurer les douceurs qu'ils méritent, et leur état inspire le sentiment d'une juste compassion. Ils n'ont qu'un privilége, mais grand, et sur-tout très-extraordinaire dans les Etats prussiens. Ils en

sentent bien le prix, et y attachent en quelque sorte leur amour-propre. Ce privilége consiste à être exemptés du logement des gens de guerre, et à ne pas avoir de troupes en garnison. Une pareille faveur suffirait seule pour produire une différence considérable entre le caractère des Silésiens et celui des autres sujets du même prince. Au lieu de cette vue éternelle, monotone et dégoûtante de la paresse, de la misère et des vices, marchant, l'uniforme sur le dos et le fusil à la main, n'est-ce pas une jouissance délicieuse pour l'ame que de voir des villes, des villages, et ces montagnes sauvages fertilisées par un travail actif et infatigable? Il résulte aussi de cette exemption, que l'on n'a pas ici pour le caractère militaire, ce respect que la politique de l'Etat a rendu si nécessaire en Prusse. L'art de faire l'exercice et d'exécuter avec précision toutes les manœuvres d'une revue, ne passe pas pour le dernier degré du talent et de la perfection. Une épaulette enfin n'est

pas l'image d'or devant laquelle le peuple se prosterne en signe d'adoration. Cette absence des marques du pouvoir monarchique, et la résidence habituelle de la noblesse de la province dans ses maisons de campagne, donnent aux habitans des villes un air plus républicain que royaliste, et l'égalité en fait un peuple différent de tous ceux que j'ai vus dans les autres contrées de l'Allemagne. Chaque ville a son club où les citoyens de la classe aisée se réunissent avec leurs familles une fois par semaine, ou même plus souvent, pour y jouir du plaisir de la conversation et des divers amusemens de la société.

Quelque intérêt que puisse offrir cependant la vue de ce pays au voyageur qui le parcourt dans cette saison de l'année, ses avantages sont contrebalancés par trop d'inconvéniens, pour que l'on soit tenté d'y faire un long séjour. Nous avons eu lieu plus d'une fois de reconnaître combien sont exagérées, pour ne pas dire davantage, les relations des

voyageurs prussiens qui nous représentent ces contrées comme jouissant encore de l'innocence et du bonheur du siècle de Saturne. Les passions, ces maladies du genre humain, sont resserrées ici dans une sphère plus étroite; et s'exerçant à chaque instant sur de plus petits objets, elles finissent par rendre insupportable la vie de ces montagnes. Le climat y est au moins de dix degrés de latitude plus froid que celui situé sous le même parallèle en pays plat. Sur ces sommets élevés, où des brises rafraîchissantes nous ont délassé de nos fatigues, soufflent presque toute l'année les vents glacés du nord : ces arbres, dont la verdure pare aujourd'hui les montagnes, étendent les trois quarts de l'année leurs branches dépouillées de feuilles, comme pour implorer la clémence d'un ciel inflexible; ces champs aujourd'hui si rians et couverts d'une si abondante moisson, restent six mois sur douze cachés sous une épaisse couche de

neige. Ces transitions du chaud au froid, même dans la belle saison, se font sentir si vivement, elles sont si fréquentes et si soudaines, qu'elles produisent souvent sur la santé des effets pernicieux. Très-peu de fruits des climats tempérés trouvent ici le degré de chaleur nécessaire à leur maturité. S'il fallait s'en rapporter à Zollner, le plus modéré des voyageurs prussiens, on croirait que les mendians sont une espèce d'êtres inconnue du côté des montagnes qui regardent la Silésie, mais que, du moment où l'on met le pied sur le territoire de la Bohême, on les voit affluer autour de soi par milliers. La condition des Silésiens est meilleure, il faut en convenir, que celle des Bohémiens, et l'on s'en aperçoit surtout à la diminution du nombre des mendians; mais il n'en est pas moins vrai que nous n'avons jamais été assez heureux pour passer un seul jour au milieu d'eux sans en rencontrer plusieurs; et la foule de femmes

et d'enfans qui nous suivaient à la chute du Zackerle, en nous demandant un dreyer, n'était pas moins considérable que celle dont nous étions entourés auprès des ruines d'Asderbach.

Au sein même des montagnes, l'on ne trouve que de misérables logemens ; mais dans les villes, ils sont plutôt au-dessus qu'au-dessous de ceux des auberges médiocres de l'Allemagne. Dans presque toutes on nous donna du pain excellent, du beurre, du café, du lait et de l'eau. L'eau descend des montagnes en mille ruisseaux que l'on est obligé d'enjamber de dix pas en dix pas, et sa fraîcheur est telle, ainsi que sa transparence, que l'on a besoin de se retenir pour n'en pas boire dans l'état de transpiration où l'on est en montant. Cependant les montagnards ne prennent aucune précaution de ce genre ; ils boivent dans les ruisseaux, même étant en nage. Je voudrais faire des recherches, si j'étais médecin, pour

savoir si ce n'est pas à cette imprudence que l'on doit imputer en partie les goîtres que nous avons vus en si grande quantité sur les montagnes de Suisse, et qui ne sont pas rares non plus sur celles-ci.

Nous fîmes arrêter notre voiture en-deçà de Freyburg, et je descendis dans une fosse à chaux que l'on a creusée à côté de la route, et dont la profondeur peut être d'environ cent cinquante pieds. Il y avait autrefois à la même place une carrière de marbre qui est épuisée aujourd'hui. Nous vîmes un four dans lequel on brûlait la pierre à chaux; il était en plein air, et s'enfonçait dans la terre en forme de chaudière. On y place alternativement une couche de charbon et une couche de pierre, et l'on a soin de pousser le feu sans intermission. Au fond de la fosse étaient de petites mares d'eau, que des ouvriers travaillaient à pomper. Une machine adaptée dans le haut, servait au même objet que celles que l'on emploie sur

les bâtimens adelphes [1]. Enfin, nous aperçûmes un grand bloc de marbre que l'on avait tiré anciennement de la carrière : sa couleur était d'un bleu mélangé de blanc, et sa qualité paraissait assez commune. Cette carrière avait été fouillée pendant une trentaine d'années environ.

Schweidnitz est une ville considérable et fort agréablement bâtie. Elle contient près de six mille habitans, et sa garnison n'a pas communément moins de deux mille hommes. Elle est principalement remarquable en ce qu'on la considère comme une des trois forteresses (Sibelberg et Glatz sont les deux autres) auxquelles serait attaché le sort de la Silésie en cas de guerre entre la Prusse et l'Autriche. Mais comme la place est située

[1] Il y a à Londres un petit groupe de bâtimens sur les bords de la Tamise (entre les rues de Salisbury et de Saint-Georges, près du Strand), qui se nomment *Adelphi Buildings*. Je présume que ce sont ceux dont il est ici question.

dans le milieu d'une plaine, et qu'elle n'a pas même une rivière navigable devant elle, il s'en faut de beaucoup que sa position soit forte, et l'art tout seul n'a pu encore inventer une fortification imprenable à l'art. C'est par cette raison que Schweidnitz n'a jamais été en état de soutenir un long siége. Dans la guerre de sept ans, on la prit et reprit jusqu'à quatre fois. Les catholiques y sont avec les protestans dans la proportion du quart. Il y a quatre couvents ; mais, comme la plupart de ceux de la Silésie, ils sont entièrement, ou à peu de chose près, dépourvus de moines et de religieuses. Il ne faut en excepter qu'un seul de l'ordre de Sainte-Ursule, où soixante et douze infortunées gémissent tous les jours du sacrifice qu'elles ont fait ; ma femme vous en rendra un meilleur compte que moi. Les hommes sont en horreur à ces pauvres religieuses, et aucun de nous n'a pu pénétrer dans leur retraite sacrée.

Je suis fâché que Schweidnitz n'ait pas honte d'user du privilége de ne souffrir aucun juif dans son enceinte. L'origine de ce droit, aussi ridicule que barbare, est représentée dans un tableau; et cette église s'est déshonorée, suivant moi, par l'inscription où elle en raconte le trait à sa manière. Il y est dit que vers l'an 1450, des juifs trouvèrent le secret de s'emparer d'une hostie consacrée, et qu'ils se portèrent envers elle aux derniers excès du mépris et de l'indignité. Ces excès sont précisément le sujet du tableau. On y voit deux juifs poignardant une hostie dont il coule du sang. Dix de ces malheureux, avec sept de leurs femmes, furent brûlés alors pour ce sacrilége, et depuis, la ville a obtenu la grace spéciale de ne pouvoir plus être souillée par la présence d'un juif.

Cette église catholique a été fondée p
Bolko-le-Petit, dernier duc
ce pieux personnage d

deur est graduée avec tant de soin sur l'inscription de Grusau. Elle a subi divers changemens, et après avoir passé entre les mains d'une suite de nouveaux propriétaires, elle a fini par appartenir aux Jésuites, qui l'ont possédée jusqu'à l'abolition de leur ordre en 1775. Du haut de son clocher, le plus élevé de la Silésie, la vue s'étend au loin sur les vastes campagnes qui entourent la ville et la séparent des montagnes. Celles-ci paraissent dans l'horizon comme une muraille qui sert à le border.

L'église luthérienne était une des trois dont on avait stipulé la concession à la Silésie par un article du traité de Westphalie. La condition apposée à cette faveur, portait que le bâtiment ne serait construit qu'en bois et en plâtre, ce qui lui donne l'air d'une grange ; mais, pour se dédommager de cette gêne extérieure, les luthériens se sont permis de décorer le dedans de leur église avec une grande magnificence. La capacité

de son vaisseau peut contenir cinq cents personnes, et presque tous les dimanches, la dévotion en réunit à-peu-près ce nombre. En total, nous remarquons dans chacune des villes où nous passons, que les églises sont toujours remplies le dimanche.

Ce matin, la reine a traversé la ville en allant à Glatz. On l'a reçue avec beaucoup d'appareil. Douze jeunes filles, vêtues de blanc, ont été la complimenter et lui offrir des présens. Nous sommes restés ici toute la journée, pour laisser prendre à Sa Majesté de l'avance sur nous, et ne pas nous exposer à ne trouver ni logemens dans les auberges, ni chevaux de poste sur la route.

LETTRE XX.

Reichenback. — Son église neuve. — Frankenstein. — Wartha. — Son couvent et son église. — Glatz.

Glatz, 25 août 1800.

Hier matin nous quittâmes Schweidnitz de bonne heure; et dans l'espace de sept milles d'Allemagne que nous parcourûmes pour venir ici, nous traversâmes les villes de Reichenback, de Frankenstein et de Wartha. Reichenback est célèbre par le dernier traité qui y a été conclu entre l'Autriche et la Prusse. On y remarque aussi l'église neuve des luthériens, dont l'architecture est à-la-fois la plus simple et la plus élégante que j'aie vue. Sa forme est celle d'un carré

oblong. Trois galeries ovales règnent dans l'intérieur : elles sont élevées les unes au-dessus des autres, et supportées par des colonnes des ordres dorique et ionique, dont le diamètre est dans une proportion convenable avec leur hauteur. L'ovale de la galerie inférieure est entier ; mais on a ménagé un intervalle dans les deux autres, à une des extrémités de l'église, pour la place de l'orgue. L'autel est placé dans un demi-cercle formé par six colonnes ioniques, surmontées d'un dais, et entre lesquelles on a posé quatre statues emblématiques. La chaire est au-dessus de l'autel, dans un petit enfoncement, au lieu d'être, comme dans la plupart des églises européennes, adossée contre une des parties latérales de l'édifice. Le bâtiment est en pierres, revêtues d'une couche de plâtre blanc : l'intérieur n'est point orné de tableaux. Sa fondation ne date que de l'année 1795.

A Frankenstein, nous vîmes les murailles

d'un vieux château qui, depuis plus d'un siècle et demi, est en état de ruines. En général, on aurait bien de la peine à trouver une seule ville, dans toute la basse Silésie, qui ne portât encore l'empreinte de la désolation répandue par les guerres de trente et de sept ans.

Wartha est située dans une vallée profonde, entre deux rangs de montagnes fort élevées, au milieu desquelles passe la rivière de Neiss. Sa position est si jolie, que plusieurs des artistes employés à peindre les vues de la Silésie, l'ont choisie pour faire partie de la collection. La ville est très-petite, et n'a de remarquable qu'un couvent de Bernardins, dans lequel il n'y a guères plus de quatre à cinq moines. L'église qui en dépend est grande, et n'a pas moins de célébrité par ses belles proportions en architecture, que par son orgue, le meilleur de la Silésie avec celui de Grusau. Elle ne renferme aucun tableau de prix, mais j'y ai remarqué

une grande quantité d'*ex voto* dédiés à la Vierge par les malades qui recouvrent la santé. Dans un coin de l'église, j'aperçus un portrait de face extrêmement laid, et le bout d'une petite lance d'argent, tous deux enchâssés sous verre, avec une inscription qui apprend que ces simulacres de reliques ont touché, à Rome et à Ancône, la face réelle de Jésus-Christ, et la lance dont on lui perça le côté. Il semblerait, d'après les idées de la Cour de Rome, que les vraies reliques possèdent une certaine vertu magnétique qu'elles communiquent à tout ce qui les approche. Tandis que j'étais occupé à regarder cette ridicule jonglerie, une femme vint s'agenouiller quelque tems devant le maitre-autel; après quoi, s'approchant du chassis qui couvrait la face, elle le baisa avec dévotion, et se releva ensuite aussi gaîment que si elle eût acquis la certitude d'avoir obtenu la rémission de tous ses péchés.

Vous savez que nous nous étions arrêtés

un jour à Schweidnitz, dans l'espoir que la reine nous devancerait assez pour que nous n'éprouvassions plus de difficultés sous le rapport des logemens et des chevaux; mais en descendant ici la nuit dernière, nous apprîmes qu'elle en était partie dans la matinée pour Landeck, et qu'elle reviendrait le soir, ce qui est effectivement arrivé. La ville était remplie d'une foule prodigieuse de curieux, et nous fûmes obligés de nous contenter de chambres beaucoup plus incommodes que nous n'en aurions eu sans cette circonstance. Ce matin, à six heures, la reine est partie pour Breslaw.

LETTRE XXI.

Landeck. — Ses bains et ses eaux minérales. — Beauté de ses environs. — La rivière de Biele. — Chute d'eau à Wolfelsgrunde. — Ruines de la ville d'Habelschword.

Glatz, 25 août 1800.

En l'absence du gouverneur de la ville, qui a suivi le roi à la revue de Neiss, j'ai envoyé mes complimens samedi matin au commandant, en le priant de me laisser voir la forteresse, la seule chose, nous a-t-on dit, que cette ville offre d'un peu remarquable. Mais il a eu besoin d'un délai si long pour délibérer s'il pouvait prendre sur lui de nous accorder cette permission, que j'ai fini par me décider à aller à Landeck, et nous avons

pris en conséquence une des voitures du pays. Landeck est une petite ville éloignée d'ici de trois milles d'Allemagne. Elle a des bains et des eaux minérales où le desir de s'amuser, autant que de soigner sa santé, attire beaucoup de monde dans les mois de juillet et d'août. Il n'y a presque personne pour l'instant; mais l'aubergiste chez lequel nous sommes descendus, nous a assurés qu'il y avait eu nombreuse compagnie avant l'arrivée du roi et de la reine en Silésie. Il se flattait même qu'après la revue de Breslaw, beaucoup de gens retrouveraient le loisir d'être malades, et de revenir prendre des bains et boire encore un peu. Les eaux des bains ont à-peu-près la chaleur du lait; celles que l'on boit, au contraire, sont froides et claires comme le cristal; mais la quantité de soufre dont elles sont imprégnées, leur donne le goût d'eaux croupies. Au surplus, quelle que soit leur vertu, je n'ai jamais vu un endroit plus favorable, au moins en apparence, au

rétablissement ou à la conservation de la santé, que la situation de Landeck. Elle est dans une vallée entourée de montagnes plus ou moins élevées ; dont les unes sont encore couvertes d'arbres majestueux, tandis que les autres présentent, jusqu'à leur sommet, l'aspect de la culture. Sur le flanc d'une de ces montagnes sont les deux bains, l'église, une grande et belle maison bâtie par le gouverneur de Glatz, une autre plus petite, que le comte Hoym, ministre chargé du département de la Silésie, a fait construire pour le comte de Maltzahn son gendre, le pavillon où se tient la table d'hôte, et divers bâtimens disposés pour la commodité des baigneurs. Sur une autre montagne, à la distance d'un demi-mille des bains, le comte Hoym a encore bâti une espèce de temple qui sert de salle à manger dans certaines occasions, ainsi que cela est arrivé jeudi dernier pour la reine quand elle a visité Landeck. On ne touche jamais au bois

pris en conséquence une des voitures du pays. Landeck est une petite ville éloignée d'ici de trois milles d'Allemagne. Elle a des bains et des eaux minérales où le desir de s'amuser, autant que de soigner sa santé, attire beaucoup de monde dans les mois de juillet et d'août. Il n'y a presque personne pour l'instant ; mais l'aubergiste chez lequel nous sommes descendus, nous a assurés qu'il y avait eu nombreuse compagnie avant l'arrivée du roi et de la reine en Silésie. Il se flattait même qu'après la revue de Breslaw, beaucoup de gens retrouveraient le loisir d'être malades, et de revenir prendre des bains et boire encore un peu. Les eaux des bains ont à-peu-près la chaleur du lait ; celles que l'on boit, au contraire, sont froides et claires comme le cristal ; mais la quantité de soufre dont elles sont imprégnées, leur donne le goût d'eaux croupies. Au surplus, quelle que soit leur vertu, je n'ai jamais vu un endroit plus favorable, au moins en apparence, au

cultes et pleine de rochers, et de vertes prairies, d'imposantes et sombres forêts, et de champs couverts de riches moissons, qui nous avait procuré une sensation si délicieuse, à partir de Brunslau, fut tout aussi frappante sur la totalité de la route de Landeck. Mais c'est là que finissent, et les routes praticables pour les voitures, et la partie agréable de la Silésie. Nous nous étions déjà aperçus, à l'augmentation de misère des habitans, à la mauvaise tenue graduelle des auberges, à la proportion toujours croissante des catholiques, que nous ne devions pas être loin des bords de la haute Silésie et de la Pologne. On nous avait prévenus à Berlin, que passé Landeck, nous trouverions fort peu de chose pour notre instruction, et rien du tout pour notre amusement. D'après cela, nous fixâmes dans cette ville les bornes de nos excursions. Aujourd'hui, entre onze heures et midi, nous nous sommes remis en route pour retourner sur nos

de cette montagne ; il reste sur pied, et forme des allées coupées de tems en tems par de grandes places, soit carrées, soit circulaires, où ceux qui sont fatigués de la promenade trouvent des bancs de pierre pour se reposer. Vers le centre à-peu-près, sur une base de pierre, l'on a élevé une Pyramide en l'honneur de la divinité protectrice du bois. Au pied de la montagne, la Biele roule avec rapidité son maigre filet d'eau. Cette rivière, ainsi que toutes celles de ce pays, serait à peine honorée en Amérique du nom de ruisseau. Il y a quelques magasins de verre dans le voisinage des bains, et des ouvriers employés à le graver et à le polir. On le fabrique à Friedrichsgrund, à trois milles au-delà de Glatz. Il est beaucoup meilleur que celui de Warmbrun, et vaut presque le verre de Bohême qui vient de Neuwelt; mais il coûte le double de prix.

Cette charmante et continuelle succession de vallons et de collines, de montagnes in-

l'eau dont elles sont imprégnées ; si jamais, dis-je, vous vous êtes arrêté pour examiner les énormes fragmens d'un rocher sur lequel semble s'appuyer une montagne couverte d'arbres majestueux s'élevant en amphithéâtre ; si jamais vous avez vu, vous avez senti tout ce qu'une pareille scène est capable d'inspirer, et que des talens descriptifs supérieurs aux miens s'efforceraient si vainement de peindre, alors, mon cher ami, je ne craindrai pas de vous demander si je n'ai pas eu assez de chutes d'eau. Celle de Wolfelsgrunde est à-peu-près de la même élévation que la chute du Kochel ; mais, des trois que nous avons vues, c'est celle qui produit le plus d'effet par l'abondance de son eau.

Nous n'avions pas fait assez d'attention à la longueur et au mauvais état de la route qu'il nous fallait reprendre, et cette imprévoyance fut cause que nous partîmes de Landeck beaucoup plus tard que nous ne l'aurions fait pour retourner à Glatz. Il était

pas, après avoir employé toute la soirée du samedi et une partie de cette matinée à satisfaire notre curiosité par l'examen de ce que l'on trouve ici de plus remarquable. Mais en allant à Wolfelsgründe voir la chute d'eau, nous eûmes des routes si effroyables, que nous doublâmes et triplâmes notre chemin. Si jamais, arrêté sur le bord d'un précipice de deux cents pieds de profondeur, et le bras passé autour d'un arbre de la même élévation, vous vous êtes penché en avant pour voir au fond de l'abyme une nappe d'eau se précipiter en forme de voûte du haut d'un rocher de quatre-vingts pieds, et retomber sur un autre en écume blanche comme la neige; si jamais vous vous êtes trouvé au fond d'un précipice entre deux montagnes que l'on croirait avoir été fendues d'un seul coup par la main du Tout-puissant; si jamais, dans l'humide fraîcheur d'un lieu impénétrable aux rayons du soleil, où les branches laissent retomber sur vous en rosée

railles, une foule d'infortunés se traînaient péniblement, et cherchaient encore leur ancienne demeure. Nous remarquâmes devant une porte un enfant de douze à treize ans, prosterné devant un crucifix, et suppliant vraisemblablement le Ciel de lui rendre l'abri qu'il venait de lui enlever. L'obscurité de la nuit, au moment où nous passions sur ces décombres, servait encore à redoubler pour nous l'horreur de ce spectacle, et à en faire le tableau le plus lugubre et le plus mélancolique qui ait jamais frappé mes yeux.

onze heures du soir quand nous arrivâmes aux portes de la ville, et nous les trouvâmes fermées : elles le sont toujours à dix, et ne s'ouvrent plus pour personne. Nous fûmes obligés, en conséquence, d'aller coucher dans une auberge hors des murs, et nous ne sommes rentrés que ce matin. Nous avons passé à notre retour par les ruines de ce qu'on appelait, il y a une semaine, la ville d'Habelschwerd. Lundi dernier, elle a été entièrement réduite en cendres, et l'on n'y aperçoit plus que des murailles plus ou moins en ruines. Un petit nombre de maisons situées hors de l'enceinte de la ville, ont échappé, ainsi que l'église, à cet embrâsement général. Le devant des portes de ces maisons était garni d'un grand nombre de femmes et d'enfans, que cet affreux événement avait privés de leurs habitations, et qui retrouvaient un asile dans la charité de leurs voisins. De tous côtés, dans les rues, au milieu des monceaux de débris, le long des restes de mu-

seul pour venir en cette ville, située au pied de la montagne, à trois milles d'Allemagne de Glatz. Je compte y rester jusqu'à deux heures du matin, et me remettre alors en route, si la beauté du tems me le permet. Je vous ai déjà parlé de l'inconvénient attaché ici à la variation continuelle de l'atmosphère. Jusqu'à présent nous avons été parfaitement bien traités sous ce rapport; mais l'état actuel du ciel ne promet pas une issue favorable à mon expédition. Le pauvre W.... est repris de sa fièvre annuelle. Les accès se sont manifestés avec beaucoup de force, et plus tôt qu'à l'ordinaire, ensorte que nous avons été obligés de le laisser en-deçà de Glatz quand nous partîmes de cette ville pour aller à Landeck. Il est un peu mieux aujourd'hui; mais je n'ai pas voulu l'exposer à la fatigue de grimper avec moi sur l'Heuscheuer, ni le faire cahoter rudement dans une espèce de chariot sur d'aussi mauvaises routes.

Cette petite ville n'est composée que de quatre-vingt-six maisons. J'y suis arrivé à tems pour entendre neuf heures sonner à l'horloge. Cette circonstance, très-rare en ce pays, m'a rappelé ma patrie, et sur-tout Haverhill. Il y a une autre coutume du même genre qui s'est conservée dans les plus anciennes villes de la Silésie : un homme, placé au haut de la tour de la maison-de-ville, sonne de la trompette pendant une minute ou deux, à chaque heure que l'horloge fait entendre. Cette pratique a ses inconvéniens, et il serait difficile d'expliquer à quoi elle peut être bonne aujourd'hui. Elle s'est probablement établie dans le tems où l'on n'avait pas généralement adapté les horloges aux édifices publics, et c'était par ce moyen qu'on indiquait l'heure. On continue par habitude, et c'est ainsi que beaucoup d'autres coutumes ont survécu à la cause qui les a fait naître.

On ne connaît dans presque aucune ville de la Silésie un désagrément assez léger en

lui-même, et cependant contrariant, auquel, *vous le savez*, sont exposés beaucoup de voyageurs dans la plus grande partie de l'Allemagne; c'est celui de se voir accosté à l'entrée de chaque ville par un homme armé d'un fusil et d'une bayonette, et n'ayant autre chose à vous dire que ces trois mots : *Qui êtes-vous?* On est dispensé, par conséquent, de faire la déclaration de sa vie et de ses aventures devant une de ces espèces de légionnaires dont Plaute disait qu'il ne serait pas au pouvoir des dieux eux-mêmes de parvenir à les rendre polis. Ces interrogatoires, aussi ennuyeux que fatigans, sont inconnus dans les villes des montagnes, à raison de ce qu'elles n'ont pas de garnison. Mais lorsqu'une fois vous vous approchez des forteresses, vous avez à subir toutes les formalités les plus désagréables. On dirait que les soldats cherchent à se dédommager de l'impossibilité où ils ont été d'exercer leur vexations. Je fus obligé, à Schweidnitz, de me pré-

senter jusqu'à quatre fois pour décliner mon nom, et donner sur mon état et mon caractère, des explications qui fissent comprendre à mon interrogateur comment il arrivait que je ne fusse pas comte, ou qu'au moins mon nom ne commençât pas la syllabe *von*. Ce ne fut qu'après avoir satisfait à toutes ces questions, que j'obtins la permission d'entrer dans la ville.

Tout à vous.

LETTRE XXIII.

L'Heuscheuer. — Leyersdorf. — Carlsberg. — Vues que l'on découvre du sommet de l'Heuscheuer. — Eglise d'Almendorf. — Eckersdorf. — Le comte Magné.

Glatz 27 août.

Hier matin, à deux heures, en fermant ma lettre, je ne devais guères m'attendre, d'après l'apparence du tems à Wunschelburg, que je verrais le soleil sur la cime de l'Heuscheuer. Je partis à trois heures avec mon guide, qui marcha devant moi, une lanterne à la main, car il faisait encore noir comme à minuit. Je montai constamment pendant deux heures et demie, et ne trouvai de pays plat que dans deux endroits remarquables, l'un et

l'autre par un petit groupe de maisons. Le premier s'appelle Leyersdorf et le second Carlsberg. Les champs qui les entourent sont cultivés et ensemencés dans ce moment de seigle, d'avoine et de chanvre. Mais la grande élévation du terrain retarde trop la maturité de ces grains, et leur apparence est extrêmement chétive. Carlsberg est tout-à-la-fois au sommet de la montagne et au pied des rochers proprement dits de l'Heuscheuer. J'estime que leur hauteur est d'environ trois cents pieds. Quelques-uns d'entr'eux s'élèvent perpendiculairement à partir de la cime de la montagne, et sont fendus par des crevasses d'un ou deux pieds de largeur, dont l'étendue se prolonge depuis leur base jusqu'à leur sommet. Ils seraient entièrement inaccessibles sans des rampes de bois posées dans les endroits les plus escarpés, pour en faciliter l'accès au voyageur que sa curiosité y conduit. Je parvins, à l'aide de ce moyen, jusqu'au rocher le plus élevé, que l'on a,

par forme de précaution, entouré de barrières. Très-peu de personnes, sans cela, voudraient s'exposer à l'escalader, d'autant qu'indépendamment de la largeur de son sommet, qui n'est que de six à huit pieds carrés, il y souffle presque toujours un vent semblable à un ouragan. Ce fut précisément ce que j'y éprouvai. Dans mon empressement d'atteindre le haut de la montagne avant le lever du soleil, j'avais laissé mon guide si loin derrière moi, qu'il ne put me rejoindre qu'un quart d'heure après mon arrivée; et comme je l'avais chargé de mon grêtecôte [1], je me vis dans la nécessité de me glisser, jusqu'à ce qu'il fût venu, sous un quartier de rocher, où je me mis à l'abri de la violence

[1] Depuis quelque tems nos tailleurs ont donné ce nom à une sorte de redingotte imitée des Anglais, comme l'indique le mot grêtecôte, dont je ne change que l'orthographe pour l'approprier à notre prononciation. Les Anglais l'écrivent great coat. C'est ainsi que nous avons fait redingotte du mot riding coat, (habit de cheval).

de la tempête. Un quart d'heure avant, le soleil s'était levé parfaitement pur, et déjà ses rayons doraient le sommet des monts d'alentour. La clarté de l'atmosphère développait à mes yeux une vue beaucoup plus étendue que celle dont j'avais joui de la tête du Géant. Cette chaîne de rochers couvre une superficie de huit à dix milles anglais. Ses extrémités sont tellement escarpées, qu'elle ressemble parfaitement à une couronne que l'on aurait placée sur la tête de la montagne qui la supporte, et dont la hauteur autrement n'excéderait pas celle des montagnes situées des deux côtés de l'Heuscheuer. Le point le plus élevé du rocher s'appelle *la chaise du grand père*. La latitude du lieu, 50° 28′ 25″, et les quatre points cardinaux sont gravés dans le roc, ainsi que les dates des époques où le roi régnant et son prédécesseur ont visité cet endroit. On a aussi incrusté dans le rocher une grande médaille de marbre, sur laquelle il est dit que le feu

roi était présent au moment où on la plaçait; et de mauvais vers à sa louange terminent l'inscription. De la cime de ces rochers au niveau de la mer, on évalue la distance à trois cents pieds environ.

Dès que je fus de retour à Wunschelburg, le bourguemestre de la ville vint me rendre une visite de politesse, qu'il accompagna des offres de service les plus aimables. Mais l'impatience où j'étais de revenir à Glatz, me força de le refuser. Je me détournai un peu de ma route pour voir l'église d'Almendorf et la maison de campagne du comte Magné à Eckersdorf. L'église a eu autrefois beaucoup de célébrité, et comme lieu de pélérinage, et à cause de l'image miraculeuse de la Vierge qu'elle possède. Il n'était pas rare de voir ici, les jours de fêtes qui lui sont consacrés, des processions de huit et dix mille personnes, accourues de toutes les parties de la Bohême et de la Silésie. Aujourd'hui même elles sont encore très-nombreuses, quoique la fameuse

relique, semblable en cela à beaucoup d'autres, commence à perdre infiniment de son crédit. Voici en deux mots l'histoire de cette église. En 1218, un paysan aveugle, nommé Jann, vint à passer dans un endroit où était un tilleul creux. Tout-à-coup la vive irradiation qui en émana lui rendit la vue. Frappé d'étonnement, il s'approcha, et trouva dans le corps même de l'arbre une petite image de la Sainte Vierge. C'est un fait dont il n'y a pas moyen de douter, car il est représenté dans un tableau suspendu au lieu même où le tilleul existait. Peu de tems après, on y construisit une chapelle pour la conservation de cette image merveilleuse, et vers le commencement du siècle dernier, cette même chapelle fut convertie en une église aussi élégante que magnifique. L'image se voit encore sur le maître-autel, où on la conserve précieusement sous verre. Plus de cent mille aveugles, en l'espace de six siècles, ont été attirés ici par l'espoir de leur guérison; mais

aucun témoignage ne paraît constater le renouvellement du miracle. Tous s'en sont allés vraisemblablement aussi aveugles qu'ils étaient venus. Dans le dessein d'augmenter la solemnité des processions, et d'alonger leur durée, on a construit dans l'intérieur de l'église, et tout autour du village d'Almendorf, de petites chapelles sur les murs desquelles on a sculpté diverses scènes de la vie et de la passion de Jésus-Christ. A chacune d'elles, les processions vont s'agenouiller, faire des prières, et baiser les saintes reliques qui y sont exposées. La plus remarquable de toutes est un bouchon de paille venant de celle sur laquelle l'enfant Jésus fut couché dans l'étable immédiatement après sa naissance. Il est couvert d'un grand plat de fer, à travers lequel il passe, de la longueur d'un demi-pouce, par un petit trou carré ménagé dans le milieu. Ce plat de fer est presque usé et rouillé par les baisers dévots des aveugles qui ont confiance en sa

vertu. Un des prêtres habitués de l'église m'accompagnait, et je ne pus m'empêcher de remarquer la honte que lui faisaient ces reliques. Il me parut même éprouver tant d'embarras lorsque je m'apprêtai à lire les incriptions dont elles sont entourées, que je renonçai à satisfaire ma curiosité à cet égard. Il répéta à plusieurs reprises que l'authenticité de ces reliques était un article fort douteux, et m'avoua en particulier qu'il était personnellement convaincu qu'un bouchon de paille n'avait pu se conserver depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à nos jours. La messe se dit tous les matins dans cette église, et j'y étais encore quand on la commença. L'orgue est petit, et l'organiste assez mauvais : le chant n'y est pas bon non plus. On trouve dans le village, en sortant de l'église, une infinité de petites boutiques où l'on vend des chapelets, des cierges, et généralement tout ce qui concerne les processions.

Le comte Magné est un des plus riches des quinze ou vingt gentilshommes propriétaires à eux seuls de la presque totalité de la province de Silésie. Il possède plusieurs maisons de campagne en différens endroits; et la semaine dernière, il a eu l'honneur de recevoir la reine, et de lui donner une fête dans l'une d'elles, au village d'Ullersdorf, entre Glatz et Landeck. Il fait sa résidence habituelle à Eckersdorf, où il a une maison charmante, un jardin et des serres-chaudes qui lui procurent les fruits et les plantes des pays plus méridionaux que celui-ci. Mais ce qui mérite sur-tout d'être remarqué, ce sont ses bestiaux et son troupeau de moutons. Il apporte une attention toute particulière à leur engraissement et à leur éducation. Des béliers qu'il fait venir d'Espagne et de Padoue, lui servent à croiser les races de ses moutons. Il vend tous les ans pour la valeur de vingt mille dollars environ de laine, à un prix de près de

cinquante pour cent plus cher que la laine commune du pays; c'est-à-dire, qu'elle revient à vingt groschens prussiens la livre. Quelques-uns de ses moutons se sont payés jusqu'à trente dollars la pièce, et la valeur commune de tous est du double de celle des moutons ordinaires. Pendant l'hiver le troupeau reste constamment enfermé dans des bergeries aérées de tous les côtés. En été il retourne aux champs, mais on ne l'y laisse que le jour. Le comte est absent dans ce moment, et sa maison n'est occupée que par ses deux fils et un abbé français leur précepteur, à la complaisance duquel je suis redevable d'avoir vu le jardin et toute la disposition de ce local.

Tout à vous.

LETTRE XXIV.

Le général de Favrat. — Glatz. — Sa forteresse, etc. — Wartha — Frankenstein. Silberberg. — Sa forteresse. — Le Muhle Jordan. — Zobten. — Le Zobtenberg. — Breslaw.

Breslaw, 30 août.

A PEINE fus-je revenu de l'Heuscheuer à Glatz, que je m'empressai de porter une lettre au lieutenant-général Favrat, gouverneur de cette place. Cet officier, originaire de Savoie, entra au service de Frédéric II en 1758, immédiatement après la bataille d'Hockirch, et dans le moment où les affaires de ce prince paraissaient être dans l'état le plus désespéré. Dès cette époque même, le général n'était plus à son apprentissage dans le

métier de la guerre, car il servait à la bataille de Fontenoy en 1745. Il peut avoir aujourd'hui soixante-dix ans; mais la gaîté, la vivacité de son caractère sont celles d'un homme de vingt-cinq. Dès l'instant que je lui ai remis la lettre, jusqu'à notre départ de Glatz, il ne s'est pas passé une minute sans qu'il ne nous ait donné quelques preuves de la plus obligeante attention, et je n'ai pu trouver une seule petite heure pour finir cette lettre avant de me mettre en route pour Breslaw.

Vendredi matin, 27, nous sortîmes de Glatz pour aller au-devant des deux régimens et du bataillon de grenadiers formant la garnison de la place, et qui revenaient de passer la revue à Neyss. Le gouverneur nous accompagna ensuite à la forteresse, située sur une hauteur assez élevée qui domine la ville d'un côté. Elle a toujours passé pour une des plus importantes de la province; mais les Autrichiens s'en rendirent maîtres en 1760, par la lâcheté du commandant. La Prusse la recou-

vra à la paix de 1763, et depuis ce tems elle a dépensé plusieurs millions de dollars pour en rendre les fortifications plus inaccessibles. On m'y a fait voir l'endroit où Trenk avait d'abord été renfermé, et dont il parvint à s'échapper. A peu de distance du sommet, l'on a construit depuis trois ans un petit pavillon qui peut contenir huit cents hommes, et dont l'épaisseur et la solidité suffiraient seules pour mettre les troupes en sûreté en cas de bombardement. Tout en haut est un belvéder d'où nous découvrîmes de tous côtés une vue magnifique. Nos regards embrassèrent la totalité du pays de Glatz, borné par un cercle de montagnes qui le séparent de la Bohême, ainsi que de la haute et basse Silésie. Il ressemble absolument à une immense chaudière, et le peuple ici ne lui donne pas d'autre nom. Au-dessus du belvéder on voit une statue de saint Jean de Népomucène, le patron de la Bohême. Elle a été placée là par les ordres de Frédéric II, qui voulut qu'elle

eût le visage tourné vers ce pays. On n'imaginerait pas le plaisir que cette circonstance a produit ici parmi les catholiques, et combien elle a contribué à les réconcilier avec l'idée de la domination d'un prince hérétique. On conserve aussi au haut du belvéder une grande table ronde, sur laquelle les noms de tous les villages des environs sont placés exactement dans le même ordre où ils se présentent vus de cet endroit. L'objet de cette disposition est de savoir, en cas de feu, dans quel point il faut sur-le-champ envoyer des secours.

Après avoir dîné avec le gouverneur et sa famille, nous partîmes définitivement de Glatz, et dans la même soirée nous arrivâmes à Frankenstein, par Wartha. Le lendemain matin, mardi 28, nous fîmes un mille et demi d'Allemagne, pour voir la forteresse de Silberberg, que l'on compare ici, pour la force, à celle de Konigstein. Elle a été élevée à grands frais par Frédéric II, et le front qu'elle

présente avec celles de Schweidnitz et de Glatz, est assez redoutable pour opposer une forte barrière à toute invasion que l'on voudrait tenter du côté de la Bohême. Le commandant, que le général Favrat avait prévenu du desir qui nous amenait en cette place, nous accueillit très-poliment, et nous montra les fortifications avec autant de détails que put le permettre le tems, très-mauvais ce jour-là, pour la première fois depuis notre voyage. Les ouvrages occupent un terrain de trois milles anglais, et s'avancent sur une infinité de hauteurs environnantes. La vue y est aussi étendue et aussi belle que celle de Glatz. Le commandant nous montra aussi un modèle en bois de toute la forteresse. On le serre ordinairement dans un coffre, en parties détachées les unes des autres; mais on les avait réunies depuis quelques jours pour les soumettre à l'inspection du roi. Le commandant nous dit qu'il n'en accordait presque jamais la vue qu'à des femmes, bien persuadé que

ce secret était d'un genre à ce qu'elles ne pussent le trahir. Je lui demandai s'il avait déjà observé sur ma physionomie que l'on pouvait, sans danger, me donner la même marque de confiance qu'à une femme. Mais comme dans le fait ce modèle m'a donné une idée beaucoup plus claire et plus précise de toute la forteresse, que la vue des ouvrages eux-mêmes, je conçois facilement la difficulté qu'il fait de les montrer à des personnes plus versées que moi dans la science de la fortification. Nous dînâmes avec lui, à la maison qu'il occupe en tems de paix à Silberberg. Cette ville fort petite, et qui ne contient pas plus de cent trente maisons, et de neuf cents habitans, est appuyée sur le côté de la montagne défendu par la principale fortification. Elle tire son nom d'une mine d'argent que l'on y a exploitée autrefois, mais qui est épuisée depuis long-tems. Nous retournâmes, après le dîner, à Frankenstein, et nous poursuivîmes de là jusqu'à un petit village appelé

le Muhle-Jordan, situé à quatre milles d'Allemagne plus loin.

Hier matin, jeudi 29, à trois heures, je partis seul à cheval, et fis un mille d'Allemagne pour arriver à la ville de Zobten. Là je pris un guide, et me dirigeai vers le Zobtenberg, montagne du haut de laquelle on jouit d'une vue plus étendue que de toute autre, à raison de sa situation isolée au milieu de cette plaine immense dont je vous ai parlé dans ma lettre datée de Schweidnitz. Le tems n'était pas encore aussi beau que je l'aurais désiré, et je vis bien qu'il ne me laisserait pas jouir du spectacle du soleil levant, pour lequel je partais de si bonne heure. Il fallut donc me contenter de l'aspect d'un pays immense et de plaines fertiles qui s'étendent à perte de vue, et qu'entrecoupent des villages et des villes au milieu desquels je distinguais les endroits que depuis cinq semaines je parcours avec tant de plaisir. De toutes les montagnes que nous avons visitées, le Zob-

tenberg est cependant la moins haute et la moins difficile à gravir; on peut aller en voiture jusqu'à sa cime. Une chapelle y est élevée en l'honneur de la Sainte Vierge, et à peu de distance de ce bâtiment il existe encore des traces presque imperceptibles d'un vieux château bâti autrefois par Pierre le Danois, qui vivait au douzième siècle, et dont le nom est très-célèbre dans les annales de la Pologne et de la Silésie. Je retournai au Muhle-Jordan sur les dix heures du matin, et nous repartîmes immédiatement après, pour la capitale de la Silésie. Nous avons fait cinq milles d'Allemagne sur une route excellente, et nous sommes arrivés ici à trois heures de l'après-midi.

LETTRE XXV.

Breslaw — Ses habitans. — Sa religion. — La cathédrale. — Palais épiscopal. —Eglises. — Bibliothèques. —Manuscrits curieux. — Tableaux.

Breslaw, 2 septembre 1800.

Avant de quitter Berlin pour entreprendre notre voyage, on nous avait bien conseillé sur-tout de ne pas passer par Breslaw. C'était, nous disait-on, une grande et vieille ville ressemblant à toutes les autres du même ordre, et n'ayant absolument rien qui fût digne de l'attention des voyageurs. Nous nous étions bien gardés, d'après cela, de la mettre sur notre itinéraire. Mais lorsque dans le cours de notre tournée, nous ne nous en trouvâmes

plus qu'à quelques milles, nous réfléchîmes qu'après avoir fait un aussi long circuit dans la province, ce serait donner à la capitale une trop grande marque de mépris que de la négliger entièrement, et nous résolûmes de lui consacrer quelques jours en repassant. C'est un parti dont nous n'avons pas lieu de nous repentir ; car si cet endroit, comme on avait eu raison de nous le représenter, n'est autre chose qu'une ville fort grande, fort vieille et fort vilaine ; si le mauvais tems, depuis notre arrivée, nous a constamment tenus renfermés dans notre chambre, il n'en est pas moins vrai que nous rencontrons assez d'objets dignes de notre curiosité, pour nous amuser et occuper agréablement les instans que nous passons ici.

Breslaw contient plus de six mille habitans, dont un tiers catholique, et les neuf dixièmes des deux autres tiers luthériens. Cependant, à en juger par le nombre considérable d'églises et de couvens qui se pré-

sentent à ses regards dans tous les quartiers ; un étranger serait porté à conclure, sans autre information, que la ville est entièrement catholique. Neuf de ces églises suffisent aux protestans ; les catholiques en ont vingt-six, parmi lesquelles on compte des couvens, et les rues sont remplies de moines gris, blancs, noirs, de toutes couleurs, et affublés de toutes leurs guenilles.

Les deux églises principales sont la cathédrale catholique et l'église luthérienne de Sainte-Elisabeth. Nous les avons visitées l'une et l'autre. La cathédrale, telle qu'elle existe à présent, a été fondée vers l'an 1150. Ce qu'elle offre de plus remarquable consiste en plusieurs chapelles d'une grande magnificence, que les premiers évêques ont fait ajouter, à diverses époques, au corps de l'église. Elle contient aussi des reliques ; car où trouverait-on une église catholique romaine sans reliques[1] ? Celle que l'on regarde comme la

[1] Il ne faut pas oublier que c'est un protestant qui parle.

plus précieuse est le bâton de sainte Elisabeth. Il est entouré dans toute sa longueur, d'une petite lame d'argent en spirale, sur laquelle on a gravé quelques circonstances relatives à sa vie et à sa famille. Cette sainte, fille d'un roi de Hongrie, naquit en 1207, et mourut en 1231. Elle fut canonisée en 1235; mais vous dire si ce fut, comme sainte Hedwidge, pour avoir été plusieurs fois à pied entendre la messe au haut d'une montagne, ou pour quelque autre cause, c'est ce que je n'ai pu découvrir. On y montre aussi, mais les jours de grandes fêtes seulement, l'index de saint Jean-Baptiste, et une partie de sa tête; car ils ne sont pas assez heureux pour avoir ici, comme dans tant d'autres églises, la tête toute entière. Entre les reliques qui décorent l'autel, on remarque un squelette vêtu d'un habillement superbe, et les os bénis de saint Théodore, dont je n'ai pas eu l'honneur de lire l'histoire. Cette église offre plusieurs beaux morceaux de sculpture,

notamment une statue d'Elisabeth, placée dans la chapelle qui lui est particulièrement consacrée, et dont les connaisseurs font un grand cas. Elle possède de même plusieurs tableaux de bons maîtres. Le meilleur est celui des douze Apôtres. Il a été fait à Rome; mais on n'a pas su nous dire de qui il était.

Nous allâmes voir aussi l'intérieur du palais épiscopal, que l'on a rebâti avec une magnificence convenable à un prince. Il est auprès de la cathédrale, sur le bord de l'Oder, et sert de point de vue magnifique, tant à la ville qu'à la campagne des environs. Le siége ne dépend pas d'un archevêque; mais il relève immédiatement du Pape. Avant la conquête on nommait souvent pour évêque un archiduc d'Autriche; le prélat d'aujourd'hui est le prince de Hohenlohe.

L'église du couvent des Augustins n'a rien de digne de remarque. L'église luthérienne de sainte Elisabeth paraît plus catholique que protestante. Elle a été bâtie quel-

ques siècles avant la réformation, et contient encore quelques chapelles où l'on a fondé des messes. D'après un accord passé entre les deux églises, ces messes se célèbrent aujourd'hui dans la cathédrale par les prêtres catholiques, qui, pour être autorisés à les dire, ont été obligés préalablement de remplir certaines formalités solemnelles aux autels où les fondations avaient été faites.

Il y a aussi plusieurs bibliothèques appartenantes à la plupart des couvens et des églises; mais aucune d'un grand prix, excepté pourtant celle de sainte Elisabeth. Elle est publique et s'appelle *Rhediger*, du nom de son fondateur, quoiqu'elle existe depuis un siècle, et qu'elle ait été considérablement augmentée par diverses donations. Indépendamment d'un grand nombre d'ouvrages imprimés, elle contient beaucoup de manuscrits, parmi lesquels se trouve une copie de la chronique de Froissard, en quatre grands volumes in-folio, écrite sur parchemin, et

enrichie de dessins coloriés, de l'exécution la plus achevée pour le siècle où ils ont été faits. Sa date est de 1468. Le texte a près d'un tiers de plus que celui qui a été imprimé, et dont l'éditeur a jugé à propos de retrancher tout ce qui ne lui paraissait pas assez honorable pour la nation. Je demandai à M. Scheibal, le bibliothécaire actuel, pourquoi il ne publiait pas une édition de cet ouvrage sur ce véritable manuscrit. Il me répondit que ces sortes d'entreprises ne réussissaient aujourd'hui qu'en Angleterre, et qu'en Allemagne la vente de l'ouvrage ne produirait pas les frais de l'impression. Il nous fit voir un autre manuscrit d'un genre différent, quoique peut-être non moins curieux. C'est une demi-feuille de grand papier sur laquelle est un dessin à la plume, qui représente à l'œil nu la Vénus de Médicis; mais en l'examinant à travers une loupe, on découvre que c'est une copie de l'*Art d'aimer*, d'Ovide, parfaitement lisible, et dont les cinq livres tout en-

tiers sont écrits dans un espace de dix pouces de long, sur trois de large. Il y a encore plusieurs autres curiosités de la même nature; quelques tableaux de prix, particulièrement un portrait fait par Rembrandt, et un de Luther, par Lucas Cranach; des collections de médailles, de marbres, de coquilles, de minéraux, etc. Cette bibliothèque est ouverte au public deux fois la semaine; et comme dans presque toutes celles de l'Europe, les livres y sont entassés dans une salle beaucoup trop petite.

La Madeleine, autre église luthérienne, a aussi sa bibliothèque; mais elle est si peu intéressante, que le bibliothécaire, M. Manso, homme d'une grande érudition, et en même tems poëte distingué, n'a pas voulu nous la montrer. Nous n'y vîmes que la collection de tableaux, composée de quelques copies de Rubens et de Rembrandt, et de beaucoup d'originaux, dont une grande partie consiste en paysages assez bons, quoique les peintres ne soient pas du premier ordre.

LETTRE XXVI.

Breslaw. — Eglises, salles et colléges des Jésuites. — Ecoles publiques. — Scheidnitz. — Maison de campagne du prince de Hohenlohe. — Commune de Breslaw. — Manufacture de sucre, de fil turc et d'aiguilles à coudre. — Fonderie de canons.

Breslaw, 2 septembre.

L'église et les autres dépendances du collége des Jésuites méritent d'être mises au rang des objets de curiosité de Breslaw. L'université a été fondée en 1702, par l'empereur Léopold; mais les bâtimens en ont été commencés sur un plan si vaste et si coûteux, qu'ils n'étaient pas encore terminés en 1740, à l'époque de la conquête des Prussiens. On détourna depuis

les fonds destinés à ces travaux, et jamais ils n'ont été achevés. Le gouvernement, lors de l'abolition des Jésuites en 1744, s'empara de l'une de leurs maisons, et l'université dès cet instant prit le nom d'*Ecole royale*. Ce qu'elle a de plus remarquable sont deux églises, dont l'une fort grande et magnifiquement ornée; l'autre, plus petite, où l'on prêche de tems en tems des sermons latins aux étudians; la salle Léopoldine, où l'on soutient les thèses publiques, et un observatoire astronomique que l'on a construit depuis quelques années au haut du bâtiment. Le cabinet de physique et d'astronomie est fort incomplet. Je n'y ai vu d'autres instrumens que des télescopes newtoniens, des miroirs ardens, un micromètre propre à mesurer la distance des étoiles, un cadran solaire, une machine pneumatique, et deux machines électriques. Du haut de l'observatoire la vue s'étend au loin, et n'est arrêtée que par les montagnes éloignées qui bornent la plaine où Breslaw est

située. Nous jouîmes d'autant mieux de cette belle perspective, que nous l'examinâmes à travers d'excellentes lunettes d'approche. Le nombre des écoliers de ce collége est d'environ six cents, et celui des professeurs de soixante-dix. Le cours des études comprend une révolution de onze années, savoir, cinq employées aux langues anciennes, trois à la philosophie et trois à la théologie; mais ce mot de philosophie embrasse ici toutes les diverses branches des connaissances humaines. Le traitement des professeurs se paye sur des fonds spécialement affectés à cet objet, et l'éducation est entièrement gratuite.

Il y a encore d'autres écoles publiques attachées aux églises de sainte Elisabeth et de Marie-Madeleine. La première est dirigée par vingt professeurs ou maîtres, et contient trois cents écoliers; mais l'instruction n'est que préparatoire à celle que l'on reçoit dans une université.

A un mille anglais de la ville sont situés la

maison de campagne et les jardins du prince de Hohenlohe, gouverneur de Breslaw. Ce lieu s'appelle Scheidnitz. Les jardins en sont spacieux et agréables, et ouverts en tout tems au public. Le prince y a fait élever, en divers endroits, de petits monumens à la gloire de Frédéric II et de son successeur. Ils furent illuminés en entier la semaine dernière, à l'occasion de la fête préparée pour le roi et la reine.

Breslaw est une ville de commerce considérable, et l'on y voit infiniment plus de mouvement et d'activité qu'à Berlin. Ses articles les plus essentiels d'exportation sont les draps et les toiles. Ce dernier cependant est entièrement tiré des villes des montagnes par les marchands d'ici. Quant aux draps, il n'en sort pas de leurs manufactures la quatrième partie de ce qu'ils en vendent. La situation de Breslaw, sur l'Oder, lui procure une communication directe avec Hambourg et Stettin, et la rend naturellement le centre du

commerce de la province. Cette ville fait aussi un peu de commerce avec le Levant, à l'aide des caravanes russes qui y vont par terre. Tout ce que l'on nous a dit de ces caravanes, nous donne les plus vifs regrets de l'impossibilité où nous sommes de rester jusqu'à leur arrivée.

Il n'y a pas ici de manufactures très-importantes; mais la raffinerie de sucre est considérable. C'est elle qui fournit la plus grande partie de la province, et le sucre qu'elle raffine se monte par an à plusieurs millions. Comme celle d'Hirschberg, elle appartient à une compagnie; et chaque action, du prix de sept cents dollars qu'elle avait dans l'origine, a monté progressivement à plus de trois mille.

Nous allâmes voir deux autres manufactures dont on nous avait beaucoup parlé. L'une, de ce qu'on appelle *fil turc;* l'autre, d'*aiguilles à coudre.* La matière première de ce fil est du coton que les caravanes rus-

ses apportent du Levant, et qu'ici l'on teint en rouge. Cette teinture présente beaucoup de difficultés. Le coton, pour en devenir susceptible, exige de grandes préparations, attendu qu'il n'a pas, comme la laine, une huile naturelle qui s'imprègne des parties colorantes et facilite l'opération. Ce fil, quand il est teint, se mêlange avec d'autres et s'emploie dans la fabrication d'une espèce de toiles. Je vous ai déjà parlé d'une manufacture semblable que j'ai vue à Schwiedberg.

Ce qui rend particulièrement remarquable la manufacture d'aiguilles, c'est qu'elle est une de celles où la subdivision du travail est poussée le plus loin. Chaque aiguille a besoin de passer en soixante et dix-sept mains avant d'être complètement achevée; mais celles que l'on fait ici sont inférieures de beaucoup à celles des Pays-Bas, de Munster et d'Aix-la-Chapelle, et valent encore bien moins les aiguilles anglaises.

Les chambres et les appartemens sont gé-

néralement décorés de bustes, de portraits et d'imitations de bas-reliefs antiques, soit en stuc, soit en plâtre de Paris. Je ne crois pas qu'il nous soit arrivé d'entrer dans une seule maison en Silésie, sans avoir rencontré plus ou moins de ces ornemens; nous avons même été dans l'atelier de celui qui les fait. Il saisit parfaitement la ressemblance et vend ses ouvrages à bas prix.

Il y a aussi une fonderie de canons; mais elle ne travaille que pour le compte du roi, et voilà bientôt deux ans qu'elle ne fait absolument rien.

J'ai dîné une fois dans un club fondé sur le même principe que celui du Cassino à Berlin. Il porte ici le nom de *Resource*, et est composé de plus de deux cents membres. Les officiers de l'armée, ainsi que cela se voit communément dans ces sortes de réunions, forment le fond de la société. Je me trouvai à table à côté du général Lentken, qui m'apprit qu'il était au service depuis quarante-

huit ans, et que dans la guerre de sept ans il avait reçu régulièrement une blessure chaque année. Les balafres et cicatrices dont sa figure et ses mains sont couvertes, attestent la vérité de ce qu'il disait. Vous concevrez aisément que lorsqu'une fois on a entamé avec un général prussien l'article de la guerre de sept ans et de Frédéric II, la conversation ne court aucun risque de languir. Celle du général m'intéressa beaucoup, quoiqu'à dire le vrai, je sois convaincu que ses idées n'aient jamais cherché à s'appliquer à des objets étrangers à son métier :

Mais s'il parle trop peu de différens sujets,
Sur un seul, en revanche, il ne tarit jamais.

LETTRE XXVII.

Leuthen. — Neumarckt. — Liegnitz. — Famille des Piasts. — Ecole militaire. — Manufacture de draps. — Goldberg. — Ses manufactures de drap. — Le Capallenberg.

Hirschberg, 5 septembre.

Après une tournée de près de cinq semaines, employées à examiner les villes de la basse Silésie les plus dignes d'observations, nous voici encore en route pour notre départ, et nous venons d'arrêter que nous nous en retournerions par Dresde et Leipsick. Vous avez dû voir, par les premières lettres que je vous écrivais d'ici, combien je m'y plaisais, et je vous avoue que ce n'a pas été sans un plaisir extrême que nous avons retrouvé l'oc-

casion de revoir cette ville, et de jouir encore une fois, avant de partir, de ces vues pittoresques et de cette montagne majestueuse du Géant.

Vendredi, 3 du courant, nous avons quitté Breslaw dans l'après-midi, et nous sommes arrivés cette nuit à Neumarcht, qui en est à quatre milles d'Allemagne. A moitié chemin nous traversâmes le village de Leuthen, et l'on nous fit voir tout auprès, la plaine où se donna, le 5 décembre 1757, la fameuse bataille qui porte encore le nom de cet endroit. Des treize batailles rangées, gagnées par Frédéric II dans le cours de son règne, il n'y en eut pas de plus décisive et de plus personnellement glorieuse pour lui, que celle-ci. Ce fut l'événement de cette journée qui contribua, plus qu'aucune autre, à assurer à la Prusse une existence et une autorité indépendante. Il remporta la victoire la plus complète sur un ennemi dont le nombre était de plus du double supérieur à celui de son armée,

et cet avantage fut tellement dû à l'excellence de la tactique de Frédéric, que Guibert prétend que ses soldats ont à peine le droit d'en partager l'honneur avec lui.

Neumarcht est une petite ville fortifiée. Elle ne mérite d'être remarquée que par la culture qui se fait, dans ses environs, du tabac et de la garance. Nous en partîmes hier, et vînmes ici par Liegnitz et Goldberg. La distance est de onze milles. C'est la plus grande que je me souvienne d'avoir jamais faite en Allemagne dans une seule journée, d'autant que nous nous arrêtions une couple d'heures à chaque ville où nous passions, pour y voir ce qu'elle avait de curieux. Mais les routes sont toutes ferrées, et presque, si ce n'est tout-à-fait, aussi belles que celles de l'Angleterre. Nous n'avons plus aujourd'hui le même motif de prolonger notre route, qu'il y a six semaines; nos regards ne sont plus enchantés par le spectacle de champs couverts d'une riche moisson. Tout est récolté, et le sol le

plus fertile ne nous offre plus que le triste et solitaire aspect d'un désert. Les vergers seuls conservent encore quelques vestiges de l'abondance, et je vous ai déjà dit que ce pays n'est pas favorablement traité sous le rapport du fruit. On n'y voit, et encore en très-petite quantité, que des pommes, des poires et du raisin.

Liegnitz est une ville considérable et bien fortifiée. Ses ducs souverains la gouvernaient autrefois, et c'était une des places sur lesquelles Frédéric formait des prétentions à son avénement au trône. Il entreprit, pour les soutenir, la guerre qu'il termina par la conquête de la Silésie. On y voit encore un édifice superbe, où les Jésuites avaient autrefois un collége et une église. Il ne reste de celle-ci que les murailles, qui menacent d'une ruine prochaine. Elles entraîneront infailliblement dans leur chute la petite chapelle où sont renfermés les ossemens du dernier duc de Liegnitz et de sa famille. L'inscription

qu'a fait graver sur son tombeau la princesse d'Anhalt, sa veuve, est si curieuse, que je regrette vivement de n'avoir pas eu le tems d'en prendre copie. Son but est d'apprendre que ce monument a été élevé en 1679, en l'honneur du dernier rejeton de la famille de Piast.

C'est pour la première fois peut-être que le nom de Piast se trouve sous vos yeux ; cependant, à en croire l'inscription, il y en a peu d'aussi illustres dans l'Europe. « Cette famille, dit-elle, a commencé vers l'an 775, et « a fini en 1675, dans la personne du dernier « duc de Liegnitz ; en sorte qu'elle a duré préci-sément neuf siècles. Dans ce long inter-« valle, elle a donné vingt-quatre rois à la Po-« logne, et cent vingt-trois ducs à la Silésie. « Elle a préservé l'Europe d'une irruption des « Tartares, introduit les arts, les sciences, le « commerce et les manufactures dans le nord, « et fait une multitude d'autres actions écla-« tantes et glorieuses. Que de grands noms ont

« une pareille fin! Encore quelques années, et « il ne restera même plus le monument des- « tiné à rappeler le souvenir de la réputation « des Piast. »

Le roi fait élever à ses frais douze jeunes gentilshommes à Liegnitz, et le comte de Kaspoth a fondé deux bourses de plus dans cet établissement. On l'appelle l'*Académie des Chevaliers*. Son objet est de leur donner l'instruction nécessaire pour en former des officiers. C'est une véritable école militaire. Chaque jeune homme a son cheval, et il y a un manège dépendant de la maison. Outre les mathématiques, la science des fortifications, et toutes les études qui concernent l'art militaire, on leur apprend les langues latine et française, ainsi que la philosophie naturelle; l'on fait entrer enfin dans le plan de leur éducation, jusqu'à la connaissance de plusieurs instrumens usités dans les arts et l'agriculture. Les professeurs en démontrent l'usage et la construction aux élèves, sur des

modèles en petit. C'est un supplément, on ne peut pas plus utile, au cours d'études ordinaire de la jeunesse, et je désire que l'on imite cet établissement dans les universités de notre pays. Le nombre des écoliers de l'Académie de Liegnitz, n'est pas exclusivement limité à celui des quatorze des deux fondations, et l'on en admet d'autres dont l'éducation est à la charge de leurs parens. Leur total s'élève en ce moment à vingt-deux.

Il n'y a à Liegnitz qu'une seule manufacture de draps, établie en vertu d'un privilége exclusif qui lui a été accordé pour vingt ans. Elle ne fabrique annuellement pas plus de huit cents pièces de drap. Mais la plus grande manufacture est à Goldberg, ville qui contient sept mille habitans, dont mille, pour le moins, sont tisserands. Ils en font chaque année près de vingt mille pièces, dont on envoie la plus grande partie en Russie, en Pologne, et dans les différentes parties de l'Empire germanique.

En venant de Goldberg ici, nous avons passé sur le Capallenberg, montagne éloignée d'un mille de cette ville. On nous avait beaucoup vanté la vue magnifique dont on y jouit; mais la nuit vint avant que nous fussions au sommet, et nous priva du plaisir que nous nous promettions. Nous sommes arrivés ici hier soir à dix heures.

LETTRE XXVIII.

Flinsberg. — Ses bains. — Maffersdorf. — Le Tafelfichte. — Le baron de Gersdorf. — Greiffenberg. — Ses toiles. — Lauban. — Toiles et draps de la Lusace. — Gorlitz. — Zittau. — Maison des Moraves à Hernhuth. — Le Landeskrone. — Bawzen. — Bischoffwerda. — Dresde.

Dresde, 11 septembre.

Diverses raisons nous ont forcé d'accélérer notre départ, et de traverser rapidement en poste, un pays qui devait nous fournir pendant plus d'une quinzaine de jours, d'amples sujets d'occupation et d'amusement. Le samedi 6, nous partîmes d'Hirschberg dans la soirée, et fîmes cinq milles d'Allemagne pour

gagner Flinsberg, où l'on trouve aussi des sources d'eaux thermales. Le local des bains est dans une situation aussi belle au moins que celle de Landeck; mais il n'y vient pas autant de monde. Cette année particulièrement, ils ont été presque déserts à cause de leur éloignement de la route que le roi et la reine ont tenue en visitant la province. La saison des eaux est passée actuellement, et nous n'y rencontrâmes aucune compagnie. Nous fîmes un détour de trois milles d'Allemagne pour venir ici. La ville cependant ne nous a pas autant attiré par elle-même que le desir de voir Maffersdorf, village saxon qui en est à la distance d'un demi-mille environ. C'est là qu'est situé le Tafelfichte, montagne très-élevée que tous les voyageurs sont dans l'usage de gravir; mais nous y trouvions, nous qui en avons déjà parcouru tant d'autres, un intérêt beaucoup plus grand. Le baron de Gersdorf y fait sa résidence actuelle, et nous avions la plus vive impatience de causer avec

cet homme distingué par son savoir et son génie pour la mécanique, auteur de plusieurs traités fort estimés sur la chaîne de ces montagnes, dont il connaît si bien toutes les parties. Malheureusement on nous apprit à notre arrivée à Flinsberg, qu'il fallait envoyer jusqu'à Greiffenberg, c'est-à-dire à deux milles de distance, pour avoir des chevaux de poste. C'était précisément là que nous voulions aller; c'eût été perdre une journée entière que d'en faire venir des relais; et n'ayant pas de tems de reste, nous nous vîmes dans la nécessité de renoncer à notre excursion de Maffersdorf, et de nous acheminer vers Greiffenberg avec les mêmes chevaux que nous avions pris à Hirschberg.

Greiffenberg, comme je vous l'ai dit précédemment, est la cinquième ville des montagnes, et la seule que nous n'eussions pas encore vue. Elle a environ deux mille deux cents habitans. On y fabrique les plus belles toiles des montagnes, et tous les ans elle en

vend pour la valeur d'un million de dollars environ. Nous n'eûmes pas le tems de passer ici la journée et d'examiner les manufactures; mais elles ne diffèrent pas de celles des autres villes qui font le même commerce. Entre Greiffenberg et la poste suivante, nous passâmes les frontières et nous entrâmes dans la Saxe. Le samedi dans la nuit nous arrivâmes à Gorlitz.

Les manufactures de draps et de toiles de la Lusace ne sont pas moins célèbres que celles de la Silésie. Notre projet était bien de les examiner avec attention; mais la nécessité nous contraignit d'abandonner cette partie du plan que nous nous étions proposés dans l'origine. Le défaut de tems ne nous permit pas même d'aller à Zittau, qui n'est qu'à quatre milles d'Allemagne de Gorlitz, et que l'on peut regarder comme le chef-lieu des manufactures de toiles damassées. Je pris cependant un jour pour aller voir Hernhuth, le premier et le plus important des établisse-

mens des frères Moraves, celui d'où ils tirent le nom d'*Herneutes*, qu'on leur donne communément en Allemagne. La Silésie a trois de ces communautés; nous avions passé près de deux, en la parcourant, mais sans nous en douter. Je me rappelle qu'autrefois j'avais fait la même faute dans la province d'Utrecht, en voyageant du côté de Zeyst, où il y a également une maison de frères Moraves. Aussi celle que j'allai voir eut-elle pour moi tout le mérite de la nouveauté; mérite qu'elle eût perdu vraisemblablement à vos yeux, vous qui connaissez de semblables congrégations en Pensilvanie. Le nombre des frères est d'environ onze cent cinquante. Leurs enfans y sont élevés. La maison consacrée au logement des garçons contient cent soixante-dix lits; celle des jeunes filles, environ deux cents. On y exerce toutes les professions utiles à la société; on les y perfectionne même; et comme dans le monde, on les honore de la considération qui leur est due. Indépendam-

ment de ces maisons, la communauté possède dans la ville divers magasins où elle expose en vente toutes sortes de marchandises. On montre dans le cimetière les tombeaux du comte de Zinzendorf, fondateur de la société, et de ses deux femmes. La baronne de Watteville, une de ses filles, vit encore, et réside à Hernhuth avec son mari.

Je retournai à Gorlitz dans la soirée du lundi, et le lendemain nous poursuivîmes notre route jusqu'ici. Une des choses que j'avais le plus d'envie de voir, était le Landeskrone, montagne de basalte dont le bas n'a pas plus d'un mille anglais de circonférence, et le haut cinq à six cents pieds; mais le ciel se couvrit de nuages si épais au moment où nous passâmes auprès, qu'il nous fut impossible de songer à jouir de la vue que l'on découvre de son sommet, et que nous remîmes ce plaisir à une autre occasion qui vraisemblablement ne se représentera jamais. Le 9, nous nous reposâmes à Bawzen. C'est

une ville fort grande et très-bien bâtie, dont nous ne sommes en état que de louer les murs. Nous en repartîmes hier 10, et arrivâmes ici à quatre heures de l'après-midi, après avoir passé par la petite ville de Bischoffwerda.

A présent que j'ai terminé ma tournée en Silésie, et que je vous ai amené dans une ville trop connue de vous pour ne pas rendre inutiles mes récits et mes descriptions, je cesse la correspondance que j'avais entamée lors de mon départ de Berlin, et je ne vous écrirai plus dorénavant avec la même exactitude. Mon but était de vous faire participer en quelque sorte au plaisir que j'ai tiré d'un des plus agréables voyages que j'aie jamais faits, et de réparer le tort que je me suis donné cet été vis-à-vis de vous, en ne répondant qu'à la septième de vos lettres. Si vous pensiez que le remède est pire que le mal, vous me saurez au moins quelque gré de la bonne intention.

Nous ne comptons rester ici que cinq ou

six jours, et partir ensuite pour Leipsick, où nous passerons un mois ou six semaines, si nous avons le bonheur d'y trouver un logement commode. Nous avons envoyé *** en avant pour en chercher; en cas de non succès, nous prolongerons d'un mois la durée de notre séjour à Dresde.

En voilà deux que je jouis du plaisir aussi rare qu'inappréciable, de ne m'occuper et de n'entendre parler de rien qui ait trait à la politique. Cet intervalle a été rempli par une armistice sur le continent, et n'a présenté par conséquent qu'un intérêt fort médiocre. Le sang est, dit-on, sur le point de recommencer à couler. Mais soit que ces préparatifs de la part des puissances, n'aient d'autre but que de déployer un appareil formidable pour s'intimider respectivement, soit que la guerre se rallume, elle ne sera pas longue. La balance est actuellement si prépondérante en faveur de la France, que la fortune ne saurait plus la faire pencher; et l'Autriche, si elle se bat,

perdra tant de sang, que son épuisement infaillible la forcera tôt ou tard à chercher les moyens d'en arrêter l'effusion.

Le succès de cette campagne des Français, et l'attente de notre prochaine élection, ont empêché nos chargés de pouvoirs d'obtenir de la France l'indemnité à laquelle nous avons de si justes droits. Quelque tort qui résulte pour nous des prises contre lesquelles nous réclamons, je ne vois pas beaucoup d'espérance de restitution. On espère vraisemblablement influencer notre élection par ce système, et nous forcer à un changement; opinion qui me paraît justifiée par d'excellentes raisons, si je dois en croire toutes les nouvelles que je reçois d'Amérique.

LETTRE XXIX.

Dresde. — Collection d'estampes de l'électeur. — M. E. lord H. — Miessen. — Manufacture de porcelaine. — Wermsdorf. — Château d'Hubertsburg. — Leipsick.

Leipsick, 24 septembre 1800.

Mes lettres auront beau ne plus contenir de détails relatifs à mon voyage en Silésie, je n'en continuerai pas moins de les numéroter jusqu'à mon retour à Berlin, afin que vous puissiez savoir si vous recevez toutes celles que je vous écris. Ma dernière était datée de Dresde, où nous avons passé six jours. Dans cet intervalle j'ai renouvelé connaissance avec la galerie de tableaux, visité le Tharandt, où je me suis rendu par la vallée du Plauen,

et employé deux matinées à examiner la collection d'estampes de l'électeur, une des plus belles qui soient au monde. J'aurais été bien aise aussi de trouver le tems d'aller voir la montagne basaltique de Stolpen, et les mines de Freyberg, situées dans le voisinage de Dresde. Mais c'est encore un sacrifice qu'il a fallu faire à la nécessité de nous rendre le plus promptement possible en cette ville, où nous avons arrêté des logemens pour un mois, afin d'y passer le reste de la belle saison.

Je suppose que votre mémoire est encore toute fraîche de la vallée de Plauen et de Tharandt. Vous avez été les voir de Dresde un moment avant notre séparation, et leur beauté a dû produire une impression d'autant plus forte sur votre esprit, que vous veniez de quitter les déserts sablonneux du Brandebourg. Mais après les sites que nous avons vus l'année dernière sur les bords de l'Elbe, entre Aussig et Dresde, après les six semaines sur-tout que j'ai passées à parcourir les mon-

tagnes de la Silésie et le comté de Glatz, la vallée de Plauen et les ruines mêmes du château de Tharandt perdent dans l'imagination une grande partie de leurs charmes, et rentrent dans la classe des beautés du second ordre.

Je ne me rappelle pas bien si vous connaissez la collection des estampes. Quant à nous, après avoir employé deux après-midi à les examiner avec le plus grand soin, il ne nous reste d'autre regret que celui de ne pouvoir disposer de toutes nos matinées pendant quelques semaines, pour les consacrer uniquement à cette occupation. Ce cabinet renferme toutes les meilleures épreuves des gravures qui ont été faites d'après les tableaux des plus grands maîtres des différentes écoles. Nous ne pûmes jeter qu'un coup-d'œil sur les objets les plus dignes d'exciter notre attention; tels, par exemple, qu'une suite de gravures disposée par ordre de chronologie, et servant à constituer l'histoire des progrès de l'art, de-

puis ses essais les plus informes jusqu'au comble de sa perfection. Voici à-peu-près tout ce que nous eûmes le tems de bien observer: trois volumes des œuvres de Nanteuil, le plus habile graveur du siècle de Louis XIV; (ils contiennent les portraits des hommes les plus célèbres de la France à cette époque, et l'exécution de plusieurs est si parfaite, que l'on aurait peine à faire mieux aujourd'hui): une collection, en dix parties, des portraits d'Holbein, gravés par Bartolozzi: un volume d'esquisses, dessinées par le Guerchin, cet admirable peintre italien, et gravées aussi par Bartolozzi: un volume de Bause, graveur allemand, dont le talent le cède à peine à celui de Bartolozzi ou de tout autre graveur anglais: enfin, deux volumes d'estampes d'après les tableaux de la galerie de Dresde, recueil incomplet, et d'une exécution médiocre. On garde en réserve une épreuve de chaque estampe pour la vendre aux amateurs. J'en ai pris trois: la Nuit, le saint

Georges du Corrége, et le sacrifice d'Abraham, d'Andrea del Sarto. J'espère les montrer quelque jour à nos amis d'Amérique, pour leur donner une idée de la beauté des originaux. L'état de mes finances ne me permettait pas de faire de plus grandes emplettes. J'avoue cependant que j'y aurais volontiers ajouté la Madeleine du Corrége; mais la gravure était si mauvaise, qu'elle avait plutôt l'air de la caricature que de la copie du tableau.

J'allai voir M. E... pendant notre séjour à Dresde, et je passai une couple d'heures avec lui. Sa fille, que l'on n'appelait jamais autrement que la belle miss E**, et que vous avez vue souvent l'année dernière, est à présent en Angleterre, où elle a épousé depuis quelques mois un gentilhomme nommé Payne. M. E... lui-même s'est marié en secondes noces, et sa femme est reçue en cette qualité dans toutes les sociétés. Il a eu à surmonter à ce sujet toutes les préventions

qu'élevaient contre elle, je ne dis pas sa conduite et son caractère personnel, mais le rang qu'elle occupait avant dans le monde. Il n'y a pas de pays où l'on admette plus généralement qu'en Saxe cette maxime : que la naissance tient lieu de tout. Mais une femme qui n'a pas ses seize quartiers de noblesse ! la nécessité seule de condescendre aux usages de ce siècle dégénéré, peut faire consentir à la recevoir. M. E... est un des hommes que j'aie rencontré qui réunisse à l'amabilité le plus de qualités personnelles. Nous l'avions déjà trouvé extrêmement poli cet automne ; mais j'avais découvert depuis, que ces démonstrations de pure honnêteté ne partaient pas de son cœur ; et qu'en notre qualité d'Américains, il nous voyait avec une sorte d'embarras et même de répugnance. Je crois qu'insensiblement nos rapports avec lui ont effacé ces anciennes impressions ; et comme leur source venait sans doute de la supposition que son nom était en horreur aux Amé-

ricains, à cause de la transaction faite à Berlin, relativement aux papiers de M. Lee pendant la guerre d'Amérique, je vis qu'il affectait souvent de ramener la conversation sur ce sujet. Après m'avoir observé que dans le moment actuel on pouvait parler de cet événement avec la même liberté que d'un trait purement historique, il me protesta solemnellement qu'il n'avait jamais donné les ordres de s'emparer des papiers de M. Lee, et qu'un domestique officieux s'était porté à cet acte de son propre mouvement, dans l'espoir de se rendre utile. Il avoue bien qu'il prit lecture des papiers lorsqu'on les lui apporta, mais qu'il n'en trouva que deux d'une importance réelle. L'un était un projet de traité avec l'Espagne; l'autre, une lettre de Frédéric II ou de l'un de ses ministres, par laquelle ce prince s'engageait à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, si quelque grande puissance de l'Europe voulait lui en donner l'exemple. Je penche à croire à la

sincérité de ce récit, et j'ai vu avec beaucoup de plaisir l'intérêt que M. E... semblait attacher à se disculper au moins du reproche de préméditation dans cet acte de violence.

Nous rencontrâmes à Dresde le prince et la princesse de Radziwill, logés à l'hôtel de Pologne avec leur famille, ainsi que M. et mistriss Cohen. M. Cohen, en passant à Dresde pour se rendre à Toplitz, avait été attaqué d'une fièvre violente, qui le retenait depuis un mois, et dont il ne pouvait parvenir à se débarrasser.

Nous y vîmes aussi le lord et lady H... Ces deux personnages ont fait trop de bruit pour que leur histoire vous soit inconnue. Lord H... avait passé par Berlin avant que nous en partissions pour faire notre voyage, et s'était présenté chez moi avec une lettre de recommandation. J'allai lui rendre sa visite; mais L... ne se souciant pas de lier connaissance avec sa femme, je ne demandai pas à la voir. Lord H..., comme vous le

savez, est neveu de...., et a été élevé dans ses principes politiques, qu'il s'efforce de soutenir à la chambre des Pairs. L'adoption d'un tel parti est à tous égards condamnable dans un gentilhomme anglais; mais que ne doit-elle pas faire craindre, à plus forte raison, d'un jeune homme qui débute ainsi dans le monde. L'histoire de sa liaison avec la femme qu'il a épousée, a jeté encore un plus mauvais vernis sur la moralité de son caractère, quoique l'on s'accorde assez généralement à le regarder dans cette affaire comme victime de la séduction. Il n'a guères que vingt-cinq ans; sa femme en a au moins dix de plus que lui.

Nous partîmes le 16 de Dresde, nous arrivâmes à Meissen dans la nuit, et le lendemain nous achevâmes le chemin qui nous restait encore à faire pour venir ici. La route est superbe, et le pays, à partir de Dresde, offre pendant quelques milles l'aspect d'un vignoble. On s'occupe actuelle-

ment de la vendange. Ces monceaux de grappes de raisin entassées dans les vignes, et toutes prêtes à être portées au pressoir, réjouissent la vue du voyageur. Il retrouve encore le spectacle de l'abondance, lorsque la moisson, achevée depuis long-tems, donne au reste des champs l'air de la stérilité. C'est à Meissen qu'est établie la grande manufacture de porcelaine de Saxe. Malheureusement nous n'avons pas eu le tems de la voir.

A cinq milles d'Allemagne avant Leipsick, au village de Wermsdorf, on voit le château d'Hubertsburg, célèbre par la signature du traité de paix qui mit fin à la guerre de sept ans.

Il est impossible qu'un mois de séjour à Leipsick me fournisse plus de choses à vous dire que je n'en ai trouvé jusqu'à présent. C'est une petite ville extrêmement ramassée, qui peut contenir trente mille habitans. Mais il y a des momens dans l'année où

elle devient, par ses foires, le centre de presque tout le commerce de l'Allemagne. Une fort jolie promenade, plantée de plusieurs allées d'arbres, règne autour de la ville : c'est à cela que se réduisent, pour le moment, les observations que j'ai été à portée de faire.

Tout à vous.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XXX.

Etendue et limites de la Silésie. — Sa population. — Histoire de son origine. — Introduction de la chrétienté. — Les Piasts. — Aricislas. — Divisions de la province. — Henri-le-Barbu. — Incursion des Tartares royaux.

Berlin, 20 décembre 1800.

Vous vous flattiez peut-être de ne plus entendre parler de la Silésie, parce que depuis trois mois j'en suis dehors; mais je vous avoue que je ne compte pas vous en tenir quitte à si bon marché. Je vous dois encore un tableau

de la géographie, de l'histoire et de la statistique de cette intéressante province. Croirez-vous à votre tour devoir le lire? c'est ce dont je n'ai pas besoin de m'informer.

Le duché de Silésie, y compris le comté de Glatz, s'étend des deux côtés de l'Oder, depuis l'endroit où le Bober se jette dans cette rivière, jusqu'aux montagnes de la Hongrie. Il est borné au levant par la partie de la Pologne nouvellement incorporée à la Prusse; au midi, par la principauté de Teschen et les monts Carpathiens; au couchant, par la Bohême et la province saxonne de Lusace; au nord, par la nouvelle Marche de Brandebourg. Le sommet des montagnes du Géant forme la ligne de ses frontières au sud et au couchant; sa longueur est d'environ deux cents de nos milles, sur une largeur moyenne de quatre-vingt-dix. Les historiens ont remarqué, au sujet de cette province, qu'elle est entourée de cinq peuples distincts parlant tous un langage différent : les Polonais, les

Hongrois, les Bohémiens, les Vandales (de la nouvelle Marche) et les Allemands.

Tous les ans, depuis 1763, on y fait un relevé exact de la population. Elle s'élevait, en 1756, de onze à douze cent mille habitans. Après la guerre de sept ans, en 1763, elle n'était que de onze cent mille au plus. Le dénombrement de 1799 a donné un résultat d'un million neuf cent mille. Il s'ensuivrait de ce calcul, que la population serait doublée dans un espace de soixante et dix ans, accroissement aussi extraordinaire en Europe par sa rapidité, qu'il le paraîtrait en Amérique par sa lenteur.

Vous savez qu'en Europe il n'existe pas une seule province, une seule ville, qui n'ait son origine fabuleuse, et mille récits de tradition antérieurs aux faits véritables consignés dans son histoire. Les Silésiens ne manquent pas de volumineux écrits sur leurs antiquités, et l'un d'entr'eux attribue sérieusement l'étymologie du nom de la province

au prophète Elysée. Mais vous savez que le principal mérite de ces généalogies consiste ordinairement dans leur absurdité.

Une autre manie commune à presque tous les villages du nord de l'Europe, est de se prétendre cités d'une manière honorable dans le célèbre traité des mœurs des Germains de Tacite; aussi les antiquaires silésiens ont-ils bien soin de rappeler que cet auteur parle des Elysiens comme d'une des tribus les plus puissantes de la nation des Lygiens.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que vers le sixième siècle de l'ère chrétienne, les anciens habitans de ce pays devinrent la conquête de l'un de ces essaims nombreux d'Esclavons et de Vandales sortis des bords de la mer Noire pour se répandre en Europe. La Silésie, à cette époque, est considérée comme ayant fait partie de la Pologne, et ce fut avec ce royaume que, par la suite, Charlemagne ou l'un de ses successeurs la rendirent tributaire de l'Empire germanique.

La religion chrétienne y fut introduite à-peu-près au milieu du dixième siècle, et l'évêché de Breslaw, fondé vers le même tems par le duc polonais Aricislas, de la famille des Piasts, qui depuis plus de cent ans était en possession de la souveraineté.

Vous vous rappelez la lettre que je vous écrivis lors de notre passage à Liegnitz, et l'inscription mélancolique du tombeau du dernier descendant des Piasts, placé dans l'église des Jésuites. Cette circonstance a peut-être excité votre curiosité sur le premier fondateur de cette race, et je me flatte que vous ne serez pas fâché de savoir quelques détails relatifs aux circonstances qui lui ont fait obtenir en ce pays l'autorité suprême.

C'était, disent les vieilles chroniques de la Silésie, un honnête fermier, n'ayant pour subsister que le produit de son travail, et des abeilles qu'il élevait. Après la mort de son prédécesseur, le plus cruel de tous les tyrans, (et que le ciel avait puni en envoyant dans

son palais une nuée de souris qui le dévorèrent, ainsi que sa femme et ses enfans), on convoqua les assemblées pour procéder à l'élection de celui qui devait être revêtu de la dignité royale. Sur ces entrefaites, un ange déguisé en voyageur, se présenta chez Piast. Ce bon laboureur le reçut avec tant d'hospitalité, il lui servit en si grande quantité du porc rôti et de l'hydromel, que l'ange, en le quittant, lui laissa une marque précieuse de sa reconnaissance par un bienfait d'une espèce singulière: ce fut d'attribuer à tous les tonneaux et à tous les plats que l'on apporterait dans la maison, la vertu de se remplir d'eux-mêmes, les uns d'hydromel, et les autres de cotelettes de porc rôti. Il ordonna ensuite à son hôte d'inviter les votans à venir manger ces provisions, et il résulta de là que Piast fut élu roi. « Mettez de côté, dit un historien de Silésie, le « *Deus ex machina*, et vous croirez lire le « récit de ce qui se passe en Angleterre au su- « jet de l'élection d'un membre du parlement. »

Aricislas son fils était aveugle né ; mais un jour de fête où l'on célébrait l'heureux événement de sa naissance, il recouvra tout-à-coup la vue ; présage évident de sa future conversion au christianisme. Le motif qui l'opéra mérite aussi d'être rapporté. Ce prince avait sept maîtresses, et pas une d'elles ne lui donnait d'enfans. On lui conseilla la sainte foi catholique, comme une recette contre la stérilité. Effectivement, il se fit baptiser, épousa une princesse bohémienne, et devint père d'une nombreuse famille de filles et de garçons.

En 1163, à la suite d'un de ces partages de royaume entre les enfans, si usités au moyen âge dans une grande partie de l'Europe, la Silésie fut détachée de la Pologne. Dès ce moment elle fut assez long-tems gouvernée par ses ducs particuliers, puis subdivisée de nouveau en trois souverainetés séparées. Celles-ci, avec le tems, éprouvèrent le même sort, jusqu'à ce que la province fût partagée en presque autant de duchés et de princi-

pautés qu'elle contenait de villes. Ce morcellement contribua beaucoup à faciliter la conquête que les rois de Bohême firent par la suite de la totalité.

Ce fut en 1201 que commença le règne d'Henri-le-Barbu, l'un des premiers ducs. Sainte Hedwige, sa femme, que l'on a canonisée peu d'années après sa mort, est depuis ce tems invoquée comme la patrone de la Silésie. Fille d'un comte de Baden, elle avait été élevée dans un couvent, et s'était servi de son empire sur son mari pour lui faire dépenser presque tous ses revenus et dissiper une grande partie de ses domaines à fonder des maisons religieuses, à les doter et à les enrichir. Vous vous rappelez ce que je vous en ai dit dans une de mes lettres datée d'Hirschberg. Elle possédait sans doute, ainsi que son mari, de précieuses qualités; mais ses titres d'apothéose auprès de la cour de Rome, n'ont été autre chose que sa superstition, sa vénération excessive pour les moines, et par-

dessus tout cela, sa libéralité envers l'église.

Son fils, digne successeur de son père, régna sous le même nom. Nourri dans les principes de la dévotion, il les pratiqua si religieusement, qu'il mérita le surnom de *Pieux*. Il fut tué près de Liegnitz, dans une bataille sanglante que lui livra, en 1241, une horde de ces Tartares mogols répandus par centaines de milliers dans la Pologne et la Silésie. L'espoir du butin attirait cependant ces barbares plus que celui de la conquête; car dès le mois de mai de la même année, ils évacuèrent la Silésie, en y laissant pour tout souvenir de leur passage, les marques affreuses de la ruine et de la désolation.

LETTRE XXXI.

Introduction de la loi de Magdebourg par sainte Hedwige. — Casimir, duc de Teschen, sollicite le secours de Venceslas, roi de Bohême, contre Henri, duc de Breslaw. — D'autres princes suivent son exemple.

Berlin, 20 décembre 1800.

Sainte-Hedwige, originaire d'Allemagne, s'occupa toute sa vie et avec succès, du soin d'attirer un grand nombre de ses compatriotes; et son fils, dans le dessein de leur plaire, introduisit en Silésie ce que l'on appelle la loi de Magdebourg ou loi des Allemands. Vous avez lu dans Blackstone, l'histoire de

usages suivis en Europe aux douzième et treizième siècles, relativement à la propagation des lois tant civiles que religieuses, et vous vous rappelez ce qu'il dit de la résistance plus ou moins heureuse apportée à leur introduction par les partisans des anciennes lois des différens pays. Il en résulta dans presque tous un amalgame des coutumes anciennes et de plusieurs principes modernes dont on forma un code nouveau; telle fut, entre beaucoup d'autres, la loi de Magdebourg. On l'appela du nom de cette ville, parce qu'elle était le siége de la cour d'appel qui jugeait tous les procès en dernier ressort. Cette coutume de s'adresser à un tribunal étranger pour obtenir une sentence définitive en matière contentieuse, subsista en Silésie jusqu'au milieu du seizième siècle.

Au commencement du quatorzième, les divisions et subdivisions dont je vous ai déjà parlé, s'étaient tellement multipliées, que l'on comptait jusqu'à seize ducs régnant dans

les différentes portions de la Silésie. Il est inutile de dire que ces petits princes, continuellement en guerre, n'avaient d'ambition que celle de s'emparer les uns les autres de leurs souverainetés respectives; et la conséquence d'un pareil état de choses, n'est pas difficile à déduire. Le plus faible s'adressait au-dehors pour obtenir des secours; et les rois de Bohême, toujours attentifs à épier l'occasion, fomentaient, d'un côté, toutes ces discordes, tandis que de l'autre, ils offraient leur protection à ceux qui voulaient la payer en reconnaissant leur suzeraineté. C'est l'ancienne fable du cheval qui a recours à l'homme, et trouve un maître au lieu d'un allié. Casimir, duc de Teschen, impatient d'obtenir des moyens suffisans de défense contre Henry, duc de Breslaw, donna le premier, en 1288, un exemple que la plupart des autres princes silésiens ne tardèrent pas à imiter. Il remit son duché entre les mains de Venceslas, roi de Bohême, qui le lui rendit, à la charge

de le garder comme un fief relevant de ce royaume.

C'est ainsi qu'une révolution s'opéra, pour la seconde fois, dans le gouvernement de la Silésie, et voilà l'époque où commence la sixième des périodes qui divisent l'histoire de cette province. Ces seconds changemens avaient eu les mêmes causes que le premier. Le partage de la souveraineté entre plusieurs enfans, ce principe à qui seul on doit rapporter le premier démembrement de la Silésie du royaume de Pologne, produisit aussi sa réunion à la Bohême par une conséquence plus éloignée. Cette maxime fondamentale de la féodalité, que tous les biens doivent être considérés comme des fiefs relevant d'un seigneur suzerain, n'a jamais été admise en Pologne. Toutes les terres y étaient allodiales au moment même de l'extinction de la république, et les enfans du propriétaire partageaient également sa succession. Le même principe s'étendait jusqu'à l'autorité souve-

raine; et les effets de son application au bout d'une longue suite d'années, tranférèrent la Silésie de l'état de province polonaise, à celui de province bohémienne.

Je continuerai, dans ma première lettre, ce précis de l'histoire silésienne.

LETTRE XXXII.

Une grande partie des princes de la Silésie se soumet à Jean de Luxembourg, roi de Bohême. — Renonciation du roi de Pologne à ses prétentions sur la Silésie, et du roi de Bohême à celles qu'il formait sur la Pologne. — Origine de la guerre des Hussites. — La Silésie et Glatz sont envahis par les Hussites; leur soumission. — Grands débats excités par la mort de Sigismond, et appaisés par Jean de Brandebourg. — La possession de la Silésie assurée à Mathias, roi de Hongrie.

Berlin, 27 décembre 1800.

Ce fut de 1310 à 1346, sous le règne de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, que la plupart des princes de la Silésie se rendirent feudataires de cette couronne, soit que la force,

les y eût contraint, soit qu'ils eussent été amenés à cette démarche par les intrigues et les artifices d'une puissance supérieure occupée depuis long-tems du projet d'en englober une plus faible. Les liens de la dépendance à laquelle ils s'assujétissaient, étaient à la vérité fort doux. Ils se réservaient la presque totalité de leurs droits souverains, et s'engageaient à peine à quelques hommages ou servitudes réelles. Mais la grande utilité de ce vasselage pour les rois de Bohême, fut qu'à mesure de l'extinction d'une famille de ces ducs, leur principauté échéait à la couronne par droit d'aubaine, conformément au principe féodal. L'exercice de ce droit casuel ne tarda pas à réunir au royaume de Bohême quelques-uns des duchés les plus considérables de la Silésie.

Les rois de Pologne formaient toujours des prétentions sur la souveraineté de la Silésie, et Jean, de son côté, en ayait à faire valoir sur la couronne de Pologne. Après des altercations suivies d'une longue guerre, un traité

fut conclu en 1335, à Trenzin en Moravie. On y stipula de part et d'autre une renonciation formelle à ces prétentions respectives, et l'on n'excepta que deux ou trois des duchés qui ne s'étaient pas encore soumis à la couronne de Bohême. La Pologne étendit par la suite sa renonciation à ces duchés restans, sous le règne de l'empereur Charles IV, fils de Jean de Luxembourg; et Charles, en 1355, en vertu d'un acte solemnel auquel accédèrent les électeurs de l'Empire germanique, incorpora tout-à-fait la Silésie au royaume de Bohême. Cette province, malgré ce titre, n'a jamais été considérée comme annexée à l'Empire.

Aussitôt après cet événement, sous le règne de Venceslas, fils de Charles IV, commença la guerre des Hussites, dont les ravages s'exercèrent avec tant de violence en Silésie, qu'aujourd'hui même le voyageur en rencontre encore des traces à chaque pas.

Charles IV fonda une université à Prague

en 1347. Une foule d'étudians non-seulement de la province, mais de toutes les parties de l'Allemagne, accourut bientôt en cette ville. Ce qui contribua sur-tout à augmenter le nombre de ceux du dehors, fut la jouissance de certains priviléges qu'on leur accordait autant pour les attirer que pour encourager l'université. Mais les Bohémiens, soit maîtres, soit écoliers, n'y participant pas, cette distinction devint en peu de tems une source de querelles et de jalousie entr'eux et les étrangers. Comme, d'après les statuts de l'université, les étudians de chaque nation devaient rester séparés les uns des autres, on les vit bientôt dans les exercices publics, s'étudier à se combattre sur des points de théologie; et ce qui arrive toujours quand une fois les passions s'enracinent fortement dans les esprits, il devint suffisant qu'une thèse eût été soutenue par l'un des partis, pour que l'autre la rejetât comme une doctrine erronée. Jean Hüss, l'un des professeurs

bohémiens, poussé peut-être par sa haine contre toute espèce d'usurpation étrangère, et par le ressentiment particulier qu'excitaient en lui des priviléges accordés à des gens nés hors de l'université, commença à mettre en avant quelques-uns de ces principes attentatoires à l'autorité du Pape, que Wickleff professait depuis quelque tems en Angleterre. Un des principaux articles sur lequel il insista avec le plus de force, fut le droit qu'il réclamait pour tous les fidèles d'être admis à la communion sous les deux espèces. Il trouva un antagoniste à sa doctrine dans la personne du docteur Reiner, professeur allemand. Cet esprit de controverse sortit bientôt des bancs de l'école, pour monter dans la chaire et circuler parmi le peuple. Les opinions de Huss, indépendamment de la substance des raisons dont il les étayait, avaient en leur faveur toutes les passions des Bohémiens, et se répandaient avec beaucoup de fortune et de rapidité dans leur

parti. Le pape conçut des alarmes pour son autorité. Huss fut cité comme hérétique devant le concile de Constance, et sommé de donner la rétractation de sa doctrine. On le condamna, sur son refus, à être brûlé publiquement avec son ami Jérôme de Prague, et ce décret reçut son exécution en 1415, au mépris du sauf-conduit de l'empereur.

Cependant les bûchers des maîtres de la secte ne servirent qu'à enflammer l'enthousiasme et la fureur de leurs partisans. Les Hussites devinrent plus nombreux que jamais; des chefs se mirent à leur tête, et la guerre civile s'alluma avec une rage que des siècles entiers n'ont pas suffi pour appaiser, et dont les effets ont été si terribles, que l'on en aperçoit encore les vestiges aujourd'hui.

Les Hussites engagèrent les Silésiens à faire cause commune avec eux contre l'empereur. Non-seulement ces derniers rejetèrent cette proposition, mais l'évêque de Silésie et la ville de Breslaw cédant aux instances

du légat du pape, assemblèrent un corps d'armée et firent une incursion hostile en Bohême. Les Hussites, pour tirer vengeance de cette attaque, s'emparèrent de la ville de Glatz, et mirent tout à feu et à sang dans une grande partie de la Silésie. Ils défirent en plusieurs batailles consécutives, toutes les troupes que l'empereur put faire marcher contre eux, et l'on regarda bientôt comme une entreprise si impossible de les réduire, que le concile de Bâle rendit un décret en 1468, pour leur accorder la communion sous les deux espèces. Satisfaits sur ce point, ils se soumirent d'eux-mêmes à l'autorité de Sigismond, frère et successeur de Venceslas; mais ce prince étant mort sans enfans mâles en 1437, les querelles des divers compétiteurs qui se disputèrent sa couronne, jointes aux discordes religieuses, produisirent une nouvelle suite de guerres dans le cours desquelles la Silésie se vit successivement ravagée par les armées hongroise, bohémienne et polonaise. En 1474,

les rois de ces trois pays entamèrent une négociation à l'effet de régler leurs prétentions respectives. Elle eut le plus heureux succès, grace à Jean, margrave de Brandebourg, dont *l'éloquence*, en cette occasion, lui mérita le surnom de *Cicéron*. Un de ses descendans, qui a écrit les mémoires de la maison de Brandebourg, prétend que cette éloquence était vraisemblablement du genre de celle dont il s'était servi lui-même pour obtenir la possession de la même province, une éloquence irrésistible, dont les argumens étaient appuyés de six mille hommes de cavalerie.

En 1478, le traité d'Olmutz assura la Silésie à Mathias, roi de Hongrie, et c'est de cette période que date la quatrième époque des annales de la Silésie, dans le cours de laquelle cette province n'est plus considérée que comme une dépendance de la Hongrie. Je m'arrête ici pour aujourd'hui, et vous dis brusquement adieu.

LETTRE XXXIII.

Changemens opérés en Silésie par Mathias. — Nomination d'un vice-roi. — Les princes réduits à l'obéissance. — Imposition territoriale.

Berlin, 30 décembre 1800.

La révolution qui transféra la Silésie de la Bohême à la Hongrie, prit sa source dans les guerres des Hussites et les dissentions que firent naître les divers prétendans à ces deux royaumes. Les changemens postérieurs eurent, sur la condition des habitans, une influence beaucoup plus grande que n'en avaient encore occasioné les événemens dont je vous ai parlé. Cette multitude de petits princes que la persuasion ou la force

avaient déterminés à reconnaître un souverain commun, conservaient presque toutes leurs prérogatives ; et les rois de Bohême ne pouvaient jamais tirer de secours de cette province, ni sous le rapport du service militaire, ni sous celui des contributions pécuniaires. Il ne s'élevait pas moins de divisions particulières entre les princes, depuis leur sujétion qu'avant, et le pouvoir ou le crédit du monarque étaient presque toujours insuffisans pour en arrêter les effets. L'intérêt des rois les portait évidemment à affaiblir ces vassaux turbulens. Ils accordèrent, dans cette vue, de grands priviléges aux habitans des villes, qui vouaient au fond de leurs cœurs un sentiment de haine à des seigneurs, tyrans plus que protecteurs de leurs sujets. Les querelles de ces princes étaient qualifiées, dans ces tems reculés, du titre de guerre régulière ; mais il faut convenir qu'entre souverains aussi faibles et aussi nombreux, elles dégénéraient ordinairement

en brigandages à peine au-dessus de ceux des voleurs de grands chemins. Les peuples des villes étaient continuellement placés entre la rapacité de leur seigneur et celle de ses ennemis : ils devaient donc se trouver trop heureux que la faveur des rois leur offrît une protection qu'ils ne pouvaient espérer de leurs armes. D'après ce système, la politique bohémienne s'était constamment appliquée à diminuer dans la balance le poids des seigneurs et à augmenter celui du peuple. Mais Mathias, le premier roi de la race hongroise, les courba tous sous un sceptre de fer. Son caractère personnel l'élevait au-dessus de tous les princes de son tems, et ses armées, toujours sur pied, l'en rendaient le plus puissant; car il fut un des premiers souverains de l'Europe qui en conservèrent une en tems de paix. Sa suprématie se fit sentir par ses bonnes et mauvaises conséquences. Il étouffa les guerres des petits princes, et arrêta les pillages qui en résul-

taient. Il établit un vice-roi, auquel il délégua le pouvoir de régler par la suite toute espèce de contestations, d'après les formes régulières de la justice, et ne souffrit plus que l'on pût fortifier un nouveau château, ni imposer une seule contribution sans sa permission spéciale. Son énergie sut assurer l'exécution de ces mesures aussi sages que vigoureuses, et on lui fut redevable de la sécurité publique, cette fin principale de l'institution de la société humaine. Toutes les classes de son peuple eurent part à ses bienfaits; mais il opprima les grands, en forçant les uns à lui vendre leurs biens, et en levant des taxes sur les autres, ou en les condamnant à des amendes. En même tems il chargeait le peuple d'un impôt territorial perpétuel, innovation qui parut d'autant plus sensible que jusqu'alors on en avait toujours été exempt.

LETTRE XXXIV.

Uladislas, roi de Bohême, succède à Mathias, roi de Hongrie. — Faiblesse d'Uladislas. — Pacte entre le duc de Liegnitz et l'électeur de Brandebourg. — Mort d'Uladislas. — Louis. — La Silésie et la Bohême passent à l'Autriche. — Annullation du pacte fait entre le duc de Liegnitz et l'électeur de Brandebourg. — Introduction de la doctrine de Luther en Silésie. — Mort de Ferdinand. — Maximilien. — Rodolphe II. — Annullation du pacte fait entre Georges, margrave d'Anspach et le duc de Ratibor. — Concession d'Iagerndorf à l'électeur de Brandebourg, par Georges-Frédéric Mathias.

Berlin, 31 décembre 1800.

MATHIAS mourut en 1490, et Uladislas, roi de Bohême, lui succéda, conformément aux dispositions du traité d'Olmutz, passé en 1478.

Uladislas fut élu en même tems roi de Hongrie, et c'est là l'origine de la contestation qui s'est élevée par la suite pour savoir si la Silésie devait être considérée comme un apanage de la couronne de Hongrie ou de celle de la Bohême. Il avait été stipulé à la paix d'Olmutz, que la Silésie serait rendue à la Bohême moyennant quatre mille ducats; mais ce paiement ne s'étant jamais effectué, les rois de Hongrie soutenaient que la Silésie devait toujours leur appartenir. Les Bohémiens et les Silésiens aspiraient à une réunion, et ce fut le parti qui prévalut.

Cet Uladislas se fit remarquer par une faiblesse de caractère qui ne lui permettait jamais de rien refuser, et dont la conséquence la plus ordinaire était de mettre ses graces et ses ordonnances en contradiction les unes avec les autres. C'est ainsi, par exemple, qu'il statuait par un réglement l'inaliénabilité des domaines bohémiens, tandis que d'un autre côté, il accordait à

Frédéric II, duc de Liegnitz, le droit d'aliéner son duché par testament ou par un pacte de succession mutuelle. C'était un des expédiens auquel on avait le plus recours sous la constitution germanique, pour obvier aux inconvéniens de la perpétuelle divisibilité des royaumes et des provinces. Il était surtout en usage parmi les frères et les différentes branches d'une même famille, et l'objet de sa stipulation avait pour but d'investir de la possession des biens celle des parties contractantes qui survivait à l'autre. Le duc de Liegnitz, à qui Brieg et Wohlau appartenaient aussi, fit un traité de cette nature avec Joachim, électeur de Brandebourg. Cet événement est digne de remarque, en ce qu'il est l'origine de la prétention que la monarchie prussienne a invoquée plus de deux siècles après pour entrer en possession de toute la province.

Uladislas congédia les armées de son père. Cet abandon des moyens qui jusqu'alors

avaient contribué le plus efficacement au maintien de son autorité, explique aisément le mépris dans lequel elle tomba. L'ancienne anarchie des guerres et des pillages se renouvela avec plus de force que jamais. On la réduisit même en un véritable système régulier, et ces illustres brigands mirent une sorte de point d'honneur dans l'exercice de leur métier. Une des chroniques de la Silésie fait mention d'un de ces chevaliers discourtois devenu célèbre sous le nom du *chevalier noir*, et que l'on pendit en 1502 avec son écuyer. Il s'était fait une règle de ne voler que les marchands et les juifs, et jamais les gens lettrés. L'épreuve à laquelle il soumettait ces prétendus lettrés, ressemblait à celle qui donne le droit, dans les tribunaux d'Angleterre, de jouir du bénéfice de *clergie*. Plusieurs ducs lui avaient promis leur assistance : ce fut du moins ce qu'il déclara sur l'échafaud, où il chanta ces dernières paroles avant de mourir : « Ne vous

« fiez pas aux princes. » Son écuyer, qui fut pendu à côté de lui, supplia instamment qu'on lui laissât la vie, et offrit, si on lui accordait sa grace, de se condamner pour le reste de ses jours aux travaux les plus pénibles dans la forteresse, ou *à se marier.*

A la mort d'Uladislas, en 1516, Louis son fils, âgé de dix ans, monta sur le trône, et perdit la vie en 1526, dans une bataille contre les Turcs, commandés par Soliman II. Louis mourut sans enfans. Le mariage d'Anne sa sœur unique, avec Ferdinand I.er, archiduc d'Autriche, et depuis empereur, apporta la Bohême et la Silésie dans la maison d'Autriche. C'est l'époque où commence la cinquième période de l'histoire de la province.

Le pacte de succession passé entre le duc de Liegnitz et l'électeur de Brandebourg, reçut une nouvelle force du double mariage contracté entre les fils et filles de ces deux princes. Dès ce moment il fut aisé de conjecturer que Liegnitz et ses dépendances

tomberaient tôt ou tard à la maison de Brandebourg. Ferdinand, inquiet de cet accroissement de puissance, obtint des Etats de Bohême une déclaration tendante à annuller l'acte de succession, conformément à l'ordonnance d'Uladislas, qui portait défense d'aliéner les domaines bohémiens. L'électeur de Brandebourg protesta contre cette décision des Etats. Le duc de Liegnitz se vit obligé de reconnaître par écrit la nullité de l'acte ; mais il lui rendit, par son testament, une confirmation authentique.

Du moment où la maison d'Autriche entra en possession de la Silésie, le crédit et l'indépendance des princes diminuèrent de jour en jour, et l'autorité du souverain atteignit insensiblement toutes les classes. Mais à la place de cette divisibilité du pouvoir souverain qui, pendant plusieurs siècles, avait été la source de tant de guerres, une autre semence de division s'éleva sur cette malheureuse terre et y jeta de si profondes racines,

qu'elle la dépeupla trois cents ans à son tour, et la remplit, pour la troisième fois, d'une désolation dont les effets sont encore sensibles. Je veux parler de ces dissentions religieuses qui causèrent un embrâsement si terrible, à dater de 1517, époque à laquelle Luther commença à dogmatiser.

Près de la moitié des princes silésiens embrassèrent en peu d'années la doctrine de la réformation. Le reste demeura fidèle à la religion catholique, et de part et d'autre, *les* peuples suivirent en grande partie l'exemple de leurs souverains. La maison d'Autriche perdit rarement de vue la nécessité de *souffrir*, jusqu'à un certain point, une secte dont les partisans étaient si nombreux; et l'expérience prouva que les empereurs qui portèrent le plus loin l'esprit de tolérance, furent aussi ceux dont la politique obtint le plus de succès.

Ferdinand Ier mourut en 1564, et fut remplacé par son fils Maximilien, dont le règne, de peu de durée, finit en 1576. Rodolphe II

son fils, lui succéda. Ce prince vécut jusqu'en 1612; mais avant sa mort il s'était vu dépouillé de tous ses Etats, par suite de ses malheurs et de ses extravagances.

Louis, le prédécesseur immédiat de la race autrichienne, avait accordé à son favori Georges, margrave d'Anspach et prince d'Jagerndorf, en Silésie, le pouvoir de traiter de sa principauté de son vivant, ou d'en disposer par testament. Georges, en vertu de cette autorisation, fit un pacte de succession mutuelle avec le duc d'Oppeln et de Ratibor, et ce dernier étant mort sans enfans, ses biens furent dévolus à Georges. L'empereur Ferdinand avait déclaré cet acte nul et sans effet, d'après les mêmes motifs allégués contre le duc de Liegnitz. En conséquence de cette décision, il s'était emparé pour lui-même d'Oppeln et de Ratibor, sous la promesse, qu'il ne remplit jamais, de payer à Georges cent trente mille florins par forme d'indemnité. Le margrave Georges eut pour succes-

seur, en qualité de duc d'Iagerndorf, son fils Georges Frédéric, qui n'ayant pas d'enfans, laissa la principauté à son cousin Joachim, électeur de Brandebourg. Joachim, peu de tems après, en donna l'investiture à son fils Jean-Georges. Tout cela se passait dans le tems où l'autorité de Rodolphe était tellement limitée, qu'il n'osait pas s'opposer à l'exécution de la disposition testamentaire que pourtant il n'avait pas confirmée. En 1612, Mathias succéda à Rodolphe son frère, en qualité de roi de Bohême.

LETTRE XXXV.

Cause et origine de la guerre de trente ans. — Mort de Mathias. — Ferdinand II. — Ferdinand III. — Paix de Westphalie. Léopold. — Prétentions de la maison de Brandebourg.

Berlin, 10 janvier 1801.

Ce fut sous le règne de l'empereur Mathias, en l'année 1618, que commença cette longue série d'événemens qui ont laissé après eux tant de traces de désolation en Allemagne, et figurent d'une manière si remarquable dans l'histoire de l'Europe moderne, sous le nom de *guerre de trente ans*. Un siècle s'était écoulé depuis la réformation de Luther; et pendant cet intervalle, les princes et les peuples de l'Allemagne s'étaient divisés en deux

tans, dit Schiller, ne conçurent jamais que l'on pût regarder cette conduite de leur part comme une chose extraordinaire; ils prétendirent qu'elle était conforme à l'usage établi en Bohême, et tout ce qui les surprit dans cet événement, fut que les conseillers impériaux n'éprouvassent aucune suite fâcheuse de leur chute. Un tas de fumier qui se trouvait précisément au-dessous des fenêtres par lesquelles on les avait jetés, les préserva de tout accident. Dès ce moment les protestans de la Bohême coururent aux armes, et firent un appel à leurs frères de la Silésie. Ceux-ci y répondirent; et leur province, enveloppée par ce moyen dans cette guerre de trente ans, en devint un des principaux théâtres. Alternativement pillée, rançonnée, ravagée par les armées tant ennemies qu'amies, tantôt désolée par les catholiques impérialistes, et tantôt saccagée par les protestans suédois, ses richesses s'épuisèrent, son industrie s'arrêta, sa population diminua, ses villes s'écroulèrent,

et ses campagnes fertiles se convertirent en affreux déserts. Les cicatrices des blessures que la main des discordes religieuses fit alors à ce beau pays, le défigurent encore après le laps de plus d'un siècle et demi. A la paix de Westphalie, en 1648, il n'y eut qu'une très-petite partie de la Silésie de maintenue dans les priviléges religieux dont elle avait joui antérieurement à la guerre. Le reste se remit à la merci de l'empereur, qui, sur la médiation de Christine, reine de Suède, consentit uniquement à laisser aux protestans de ses Etats héréditaires, l'exercice de leur culte dans le voisinage des frontières de la Silésie, et leur accorda trois nouvelles églises, du nombre desquelles était celle de Schweidnitz, dont je vous ai parlé à l'article de cette ville.

L'empereur Mathias, décédé en 1619, eut pour successeurs Ferdinand II, qui vécut jusqu'en 1687, et Ferdinand III, fils de ce dernier. Ce fut sous le règne de ce prince que se conclut la paix de Westphalie. Il mourut en

1657, époque à laquelle Léopold son fils monta sur le trône, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1705.

Léopold était donc empereur en 1678, époque de la mort du dernier descendant de la famille des Piast en Silésie, de ce Georges William, duc de Liegnitz, de Brieg et de Wohlau, dont vous devez vous rappeler que nous vîmes le tombeau en passant à Liegnitz. Ses biens, conformément au pacte de succession mutuelle fait entre son ancêtre et l'électeur de Brandebourg, devaient revenir, après sa mort, au successeur de ce prince, Frédéric Guillaume, connu sous le nom du *grand Electeur*. Celui-ci voulut, en conséquence, faire usage de son titre; mais l'empereur refusa de le reconnaître. Les duchés furent considérés, par la chancellerie impériale, comme échus à l'empereur par droit d'aubaine, et dès-lors déclarés fiefs héréditaires de la couronne. Par forme d'indemnité cependant, on consentit à céder à l'électeur

de Brandebourg le district de Schwibus, situé dans un coin de la Silésie, en considération de la renonciation formelle qu'il fit par le traité de 1685, à toute espèce de prétention sur les principautés en question. Dans le même moment le ministre impérial chargé de cette négociation, intriguait auprès du fils de l'électeur, pour en obtenir sous main un engagement particulier par lequel il s'obligeait, lors de son accession à l'Electorat, *à restituer à l'empereur le cercle de Schwibus*. Cet engagement fut exécuté de point en point; et le prince répondit aux objections de son conseil, qui cherchait à l'en dissuader, qu'il tiendrait sa parole, et laissait à ses successeurs, s'ils ne se croyaient pas suffisamment liés par cet acte, le soin de faire valoir la justice de leurs droits sur la Silésie. Il ne s'occupait alors que du projet de prendre le titre de roi; et le desir d'en obtenir la sanction de l'empereur, lui faisait éviter avec soin tout froissement capable de lui attirer un refus.

Vous avez à présent un exposé fidèle de toutes les prétentions sur lesquelles le petit-fils du premier roi de Prusse appuya la conquête de la Silésie. Il affirme dans ses Mémoires de la maison de Brandebourg, que leurs droits aux quatre principautés étaient *incontestables*. Le succès de ses armes au moins a prouvé que l'on n'avait rien gagné à les contester. La partie était trop inégale pour la maison d'Autriche, contre un homme qui, d'un côté, maniait si bien la plume, et de l'autre, conduisait une armée à l'appui de ses demandes. L'Autriche se trouvait à-peu-près dans la même position que le Sosie de Molière. Bressé par la force des raisons que lui administre contre lui-même le dieu qui a pris sa figure et son nom, il commence sérieusement à douter de sa propre identité.

Près de moi, par la force, il est déjà Sosie ;
Il pourrait bien encor l'être par la raison.

Un esprit impartial, cependant, est forcé de

convenir que rien n'est plus douteux que la validité d'un droit fondé sur un pacte annullé par la constitution même du pays dans lequel il est fait, et abandonné d'ailleurs, comme celui dont il s'agit, pour *une considération valable*. Prétendre que cette considération n'était pas suffisamment valable, ou que le premier roi de Prusse avait été trompé dans la négociation en exécution de laquelle il rendit la Silésie, c'eût été un argument trop faible sans l'artillerie qui servit à le soutenir.

Mais s'il est extrêmement difficile de prononcer de quel côté était le bon droit dans cette grande question, telle est aussi la marque caractéristique de l'histoire des hommes, que l'on ne serait pas embarrassé de trouver dans le cours de ces transactions des points sur lesquels les deux partis avaient également tort. De ce nombre, par exemple, était la première permission qu'au mépris de la constitution de l'Etat, Uladislas ac-

corda aux ducs de Liegnitz et d'Iagerndorf de disposer de leurs biens. Telle fut encore la négociation secrète en vertu de laquelle le premier roi de Prusse restitua le district de Schwibus. Le judicieux arbitre de la fable de Phèdre aurait certainement rendu cette sentence entre Frédéric et Marie-Thérèse.

Tu non videris perdidisse quod petis [1]
Te credo subripuisse quod pulchre negas.

[1] Ce que Lafontaine a traduit ainsi :

Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

LETTRE XXXVI.

Mort de Léopold. — Joseph I.er. — Charles VI. — La pragmatique sanction. — Conduite de l'Europe à l'égard de Marie-Thérèse. — Frédéric II de Prusse soutient ses droits sur la Silésie, et fait la conquête de cette province. — Paix de Breslaw. — Hostilités recommencées et terminées. — Guerre de sept ans. — Paix d'Hubertsburg. — La Silésie devient province prussienne.

Berlin, 20 janvier 1801.

Comme je ne prétends ici que vous donner une esquisse rapide des grands et principaux traits de l'histoire de la Silésie, suivie d'un coup-d'œil particulier sur l'origine de la con-

quête qui en a fait une province prussienne, je m'empresse de compléter la série chronologique des souverains de la branche autrichienne, en vous ajoutant que l'Empereur Léopold eut pour successeur, en 1705, son fils aîné, Joseph I.er, dont la mort prématurée laissa le trône vacant en 1711. Charles VI son frère, lui succéda jusqu'en 1740, et mourut à la fin de cette même année. Ce fut avec lui que s'éteignit la ligne masculine de la maison d'Autriche.

La grande affaire de toute sa vie, depuis son avénement au trône impérial, avait été de chercher les moyens d'assurer la succession de ses Etats héréditaires à sa fille Marie-Thérèse. Il en disposa par le réglement devenu si fameux sous le nom de *pragmatique sanction*, qu'il eut soin de fortifier de l'assentiment des Etats de plusieurs de ses provinces, et entr'autres de ceux de la Silésie. A force de négociations suivies constamment pendant près d'une trentaine d'années, et

d'une foule de sacrifices importans, il était parvenu à obtenir un acte de garantie de l'exécution de ses volontés de la part de toutes les grandes puissances de l'Europe. A peine eut-il rendu le dernier soupir, que presque toute l'Europe, et particulièrement la plupart de ces puissances garantes de la pragmatique sanction, fondirent comme des tigres sur la même princesse qu'ils avaient pris l'engagement de défendre, et bientôt on les vit entreprendre une guerre sanglante pour ne pas lui laisser un pouce de son patrimoine. Rien n'est plus naturel; et suivant l'expression du *Jacques* de Shakespeare, c'est la dernière mode.

Au milieu de tant de princes occupés de tous côtés à ressusciter de vieilles prétentions, le roi de Prusse, garant comme eux de la pragmatique sanction, présenta ses anciens titres aux quatre principautés. Vous avez vu combien leur fondement, déjà si équivoque en point de droit, dès leur origine, de-

venait plus attaquable par la renonciation formelle que ses prédécesseurs, le grand électeur et le premier roi de Prusse, en avaient faite d'après des *considérations valables*. Frédéric II n'était monté sur le trône que peu de mois avant la mort de Charles VI, et le roi philosophe avoue dans ses Mémoires, les véritables motifs qui le firent agir en cette occasion. Il assure que le royaume de Prusse n'était pas assez respecté des puissances étrangères à sa création, et qu'il était absolument indispensable pour lui de s'établir un caractère au commencement de son règne, par quelque action d'éclat; que les trésors et l'armée que lui laissait son père, lui donnaient une force qu'il avait encore augmentée en arrivant au trône, par la formation de huit nouveaux régimens; que Marie-Thérèse était faible par sa jeunesse et son inexpérience, par l'embarras de ses finances, et par les nombreux ennemis qu'elle avait sur les bras; que la Silésie était une province aisée à envahir,

à cause de sa proximité du territoire prussien, et incapable d'une longue résistance par le mauvais état de sa force militaire ; qu'enfin la vanité de son grand-père ayant placé la Prusse au rang des royaumes, il devenait de toute nécessité de lui donner une puissance effective digne de ce titre, et que d'ailleurs il brûlait du desir de se faire un nom à lui-même.

Il y a là-dedans à-peu-près autant de philosophie que dans les motifs dont sir John Falstaf s'autorise pour voler l'argent de Justice Shallow : « Si la jeune Vandoise, dit « sir John, est un excellent hameçon pour le « gros brochet, je ne vois pas de raisons dans « la loi de la nature qui puissent m'empêcher « de le happer. » Frédéric soutient dans ses Mémoires, que les prétentions de sa maison aux quatre duchés étaient incontestables ; mais il pense qu'il n'importait pas à l'Etat qu'elles le fussent. Vous les avez vu réduites à leur juste valeur dans mes lettres précé-

dentes : il crut tout aussi nécessaire de les discuter avec Marie-Thérèse, que de les développer au public dans ses écrits. Le ministre qu'il envoya à Vienne, avait à la vérité des instructions pour négocier, s'il était possible, la cession à l'amiable de la Silésie ; mais il faisait si peu de fonds sur cette démarche, qu'il convient lui-même que son armée entra en Silésie deux jours avant l'arrivée de son ambassadeur à Vienne.

La conquête de la province n'était pas une affaire difficile. Les Prussiens n'employèrent qu'un peu plus d'un mois à s'emparer de toute la Silésie ; et lorsque la reine de Hongrie put y détacher quelques corps d'armée pour maintenir son autorité, ils furent successivement défaits dans les deux batailles de Molwitz et de Chotusitz. Elle abandonna enfin la contestation, et par le traité de paix de Breslaw, signé le 11 juin 1742, elle céda entièrement la province de Silésie au roi de Prusse.

Cependant la guerre se ralluma deux ans

après. La fortune et l'habileté continuèrent à donner l'avantage aux armes de la Prusse. Les trois batailles consécutives de Friedberg, de Sohr et de Kesselsdorf eurent toutes une issue favorable pour Frédéric, et le 25 décembre de l'année 1745, la paix fut signée pour la seconde fois.

Dans ces entrefaites, Marie-Thérèse avait triomphé de la puissante coalition de ses ennemis, et non-seulement elle s'était assuré la possession du reste de ses Etats héréditaires d'Autriche, mais elle se voyait enfin délivrée d'une ombre d'empereur dont l'électeur de Bavière avait pendant deux ans joué le personnage sous le nom de Charles VII. La mort de ce prince rétablit la dignité impériale dans sa maison, qui en jouit encore aujourd'hui. Sa prospérité lui inspira ou la fortifia dans le dessein de recouvrer la province qu'elle avait été forcée de sacrifier au moment de sa détresse; et après dix ans de négociation, elle parvint à former sur la tête de Frédéric cet

orage qu'il conjura si glorieusement, et dont vous avez tant entendu parler sous le nom de *la guerre de sept ans*. Ce fut dans cette circonstance, beaucoup plus encore que dans sa conquête, qu'il déploya toutes les qualités qui lui valent à si juste titre le surnom de *grand homme*. La Silésie fut tout-à-là-fois un des premiers sujets et le principal théâtre de cette guerre. Les siéges et les batailles qui se livrèrent à cette époque, en forment un des morceaux les plus célèbres de l'*his*toire de l'Europe moderne, et des plus instructifs pour ceux qui étudient l'art de la guerre. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre aussi longuement sur ce sujet: il me suffit de dire que par le traité d'Hubertsburg, signé le 15 février 1763, le roi de Prusse fut maintenu en possession de tous ses Etats, tels qu'ils se comportaient au commencement de la guerre, et la Silésie par conséquent y fut comprise. Depuis ce tems, la monarchie prussienne a joui sans contestation de cette pro-

vince, et, suivant toute apparence, elle continuera de la posséder aussi long-tems que l'Autriche ne se sentira pas en mesure de revendiquer des droits auxquels elle a si souvent renoncé par des traités, sans les abandonner peut-être au fond du cœur.

LETTRE XXXVII.

Revenus tirés de la Silésie par Frédéric. — Impositions territoriales. — Capitulation. — Accise.

Berlin, 7 février 1801.

Le changement de face de la Silésie, après la conquête du roi de Prusse, tient principalement aux précautions qu'il s'est cru obligé de prendre afin de pourvoir à sa sûreté. Sous le Gouvernement autrichien, elle était dépourvue de places fortes qui la missent à l'abri d'une invasion, et la garnison de toute la province ne se montait pas, en tems de paix, à plus de deux mille hommes. Vous avez vu dans mes premières lettres, à quels frais énormes Frédéric II fit élever, pour la défense de son acquisition, les forteresses de Schweidnitz de Silberberg et de Glatz. Ce

n'est pas tout : il garda constamment sur pied une armée de quarante mille hommes dans l'intérieur de la province. Pour subvenir à tant de dépenses, il n'eut besoin que des revenus qu'elle produisait. C'est une preuve convaincante de la différence des ressources résultantes d'une bonne ou d'une mauvaise administration, que le roi de Prusse ait pu exécuter tant de choses sans rien ajouter aux charges de ses nouveaux sujets.

Les revenus que retiraient de la Silésie les souverains de la branche autrichienne, étaient assis tant sur les domaines que sur les impôts octroyés par les Etats de la province. Conformément au système adopté dans presque tous les Gouvernemens d'Allemagne, les domaines sont considérés comme la propriété particulière du souverain. Ils se composent des recettes de ses terres, des amendes judiciaires, de la capitation, de la rançon des juifs, de la vente du sel, et de certains droits de péage. Les sommes fixées et accordées

par les Etats, se perçoivent au moyen de l'impôt territorial et de l'accise. Elles s'élevaient, dans les derniers tems du Gouvernement autrichien, à près d'un million et demi de risdales par an, et l'impôt territorial consenti en l'année 1739, fut d'un million sept cent quatre mille neuf cent trente-deux risdales.

Immédiatement après la conquête, Frédéric publia une déclaration portant qu'il prendrait à l'avenir cette somme pour base de l'impôt territorial, et s'engagea, tant en son nom qu'en celui de ses successeurs, à ne jamais l'outrepasser, quelle que fût la valeur à laquelle l'amélioration des terres pût les porter par la suite. Il abolit en même tems l'accise, excepté dans les villes, et encore en exempta-t-il divers objets qui fournissaient matière à des vexations absurdes. Par cette conduite, il rétablit au moins l'ombre de ce que les Anglais et les Américains ont coutume d'envisager comme le palladium de la liberté. Il parut reconnaître la néces-

sité du consentement du peuple pour la levée des taxes. Frédéric, à cet égard, agissait en conquérant, et d'une manière arbitraire; mais c'était certainement un avantage pour le peuple que l'assiette d'une somme fixe et permanente, au lieu des impositions inégales et souvent onéreuses auxquelles il était exposé sous le Gouvernement de la maison d'Autriche, et que rien ne pouvait non plus le dispenser d'acquitter, le consentement des Etats n'étant guères qu'une chose de pure formalité. Quant au mode de perception, Frédéric l'imagina lui-même. Il nomma un petit nombre d'officiers pour faire un cadastre exact de toutes les terres de la province et de leur produit. Ce travail fut terminé en deux ans, et jamais, dit-on, aucune évaluation n'a été mieux détaillée. Elle servit de base à la répartition qui se fit sur les terres d'après leurs revenus, et dans des proportions différentes, suivant la condition des propriétaires. Les biens appartenans au roi,

aux princes, à la noblesse, au clergé séculier et aux instituteurs, furent imposés à environ vingt-huit pour cent, le tiers de leurs revenus; ceux des paysans à trente-quatre pour cent, ceux des nobles à quarante, et ceux des évêques, des fondations spirituelles des couvens, à cinquante pour cent. C'est un des articles remarquables de cette ordonnance, que les domaines royaux soient assujétis à la taxe. Les panégyristes de Frédéric lui en font un mérite, comme si cette opération ne se réduisait pas tout simplement à tirer d'une poche pour mettre dans une autre. Ce lui fut d'ailleurs un excellent prétexte de faire porter également l'impôt sur la noblesse et le clergé, qui en sont exempts dans tant d'autres pays. S'il eût porté encore plus loin l'esprit d'équité d'après lequel il régla cet arrangement, et qu'il eût changé l'ordre des deux premières classes de sa cotisation, il se serait fait encore plus d'honneur auprès des amis de l'humanité. Une taxe de trente-quatre pour cent, prélevée

sur la totalité du produit des terres d'un fermier, en tems de paix comme en tems de guerre, serait regardée chez nous comme absolument intolérable. Il y a cependant peu de pays en Europe, où le fardeau ne soit pas encore plus lourd : dans quelques-uns, le laboureur paye plus de la moitié de son revenu. Frédéric partit du principe que les terres avaient été évaluées trop bas : elles ont effectivement augmenté depuis ; en sorte que l'on estime aujourd'hui le prix commun de l'impôt territorial à environ vingt-huit pour cent. La valeur de toutes les terres fut portée à environ treize millions sterling, et les revenus à près d'un.

La capitation n'atteint que ceux des habitans non-propriétaires de terres, et sa proportion s'élève d'un à huit risdales, suivant les moyens présumés de chaque individu. Les tisserands et les drapiers n'y sont pas soumis. Le produit de cette taxe peut être d'environ cent cinquante mille risdales, ou vingt-cinq

mille livres sterling. La province est partagée, pour la perception de ces impôts, en quarante-huit cercles, tous appelés du nom de la ville comprise dans leur arrondissement. Chaque cercle est présidé par un landrath (officier dont je vous ai expliqué les fonctions dans ma lettre de Francfort), et chaque ville est la résidence du receveur qu'il a sous ses ordres. Le schultz ou constable perçoit dans chaque village les taxes dues par les habitans, et tous les mois à jour fixe, il les porte au receveur. Les propriétaires de terres dont les habitations ne font partie d'aucun village, sont obligés de payer de la même manière. Il y a deux receveurs généraux à Breslaw et à Glogau, à la caisse desquels tous les receveurs des cercles dans leurs districts respectifs, vont verser à la fin de chaque mois le produit de leurs recettes. Ces préposés sont sous la surveillance du gouverneur, ou pour me servir de la dénomination employée en Prusse, du ministre de la Silésie. Les paiemens doivent se

faire tous les mois, sans variation ni déduction. S'il arrivait cependant qu'un propriétaire eût souffert quelque dommage ou éprouvé quelque malheur extraordinaire, tels que ceux d'un incendie, d'une perte causée par un orage, ou par des maladies de bestiaux, on lui accorde un dégrèvement dont la quotité est réglée d'après le rapport et l'estimation du landrath. Ce dégrèvement dans aucun cas n'est déduit sur sa cotisation du mois, mais le montant lui en est payé en espèces sur les fonds de la caisse du receveur général. Cette disposition jette souvent les particuliers dans des embarras, qui, au premier coup-d'œil, paraissent inutiles ; mais elle est beaucoup mieux entendue sous le rapport de la comptabilité, que si l'on commençait par accorder au propriétaire le droit de retenir sa diminution sur le paiement qu'il doit effectuer par mois. Le landrath est responsable de la régularité des recettes. Lorsqu'un propriétaire la laisse trop arriérer, le Gouvernement saisit

ses biens, et à l'exception d'une pension alimentaire qu'il lui assigne dessus, perçoit ses revenus jusqu'à parfait paiement des impositions dont il est redevable.

Le droit d'accise dont je vous ai parlé n'est établi que pour les villes où il remplace l'impôt territorial; mais il s'étend jusqu'aux objets de première nécessité, tels que le blé et la bière. Il se perçoit aux barrières par des contrôleurs et receveurs, sortes de gens, qu'en qualité de voyageur en Allemagne, vous connaissez parfaitement bien. On les choisit ordinairement parmi les soldats invalides; c'est un moyen de leur procurer de quoi vivre, et tous les mois ils vont, comme les receveurs de l'impôt territorial, verser leurs recettes dans les caisses de Breslaw et de Glogau. Le produit de l'accise peut être évalué aujourd'hui, à plus de deux cents mille livres sterling, et il sert, comme les autres impositions, à la solde des troupes disséminées dans la Silésie.

Tout à vous.

LETTRE XXXVIII.

Suite du tableau des revenus de la Silésie. — Douaniers français appelés en cette province à la recommandation d'Helvétius, puis renvoyés chez eux par le roi actuellement régnant. — Vente du sel. — Taxe sur les juifs. — Péages. — Coutumes. — Offices civils.

Berlin, 7 février 1801.

La guerre de sept ans a coûté au moins cent cinquante mille habitans à cette province, et a détruit plusieurs de ses villes les plus importantes. Après une si longue série de calamités et une dévastation aussi générale, il ne devait pas paraître surprenant que le produit de l'accise éprouvât une grande diminution. Cependant Frédéric II, sans être frappé d'une ré-

flexion si naturelle, imagina que la source de ce déficit venait d'un vice dans le système de la recette. La paix était à peine conclue, qu'il reçut la visite du philosophe Helvétius; mais par malheur pour les Prussiens, Helvétius était fermier-général en France, aussi bien que philosophe. Il persuada à son confrère le roi philosophe, que le seul moyen de tirer parti de l'accise, était d'adopter le mode de perception des fermiers-généraux français, et d'appeler des commis déjà formés à leur manière. Ce système donnait lieu, comme chacun sait, à toutes sortes d'oppressions; il le rendait odieux au peuple, et peu lucratif pour le Gouvernement. Mais ces petits inconvéniens se rachetaient amplement par la considération des profits immenses qui en résultaient pour les fermiers-généraux, du corps desquels Helvétius avait l'honneur d'être membre[1]. Le roi suivit ses avis, et fit venir

[1] Cette phrase exige quelques explications. Je n'ai pas le projet d'entamer ici une discussion aussi inutile

une armée de douaniers français, qu'il dispersa sur toutes les parties de son royaume, pour leur procurer sans doute, ainsi que le remarque judicieusement le ministre anglais Michel, les moyens de tirer vengeance de la

que fastidieuse, pour savoir jusqu'à quel point sont fondés les reproches de M. Adams. Mais il faut bien distinguer les abus qui se glissent dans toute espèce d'administration, des torts réels des administrateurs. Il ne faut pas dire que la ferme générale ne rendait rien au Gouvernement, tandis que M. Necker, dans son ouvrage sur l'administration des finances, en évalue le montant à cent soixante-six millions. Elle n'était donc pas profitable uniquement à une seule classe de citoyens. Ces citoyens, presque tous recommandables par leur probité, leurs talens et leurs lumières, ont été signalés à la haine publique par des déclamateurs ennemis de tous ceux que la fortune plaçait au-dessus d'eux. M. Adams leur sert d'écho sans s'en apercevoir. Les épigrammes ne sont pas des raisons, et si quelquefois on les pardonne en faveur du rire qu'elles excitent, il n'est personne qui ne sente qu'elles ne seraient propres aujourd'hui qu'à provoquer l'indignation et le mépris.

défaite de leurs compatriotes à Rosbach. Ce fut la plus grande faute qu'il commit pendant son règne, et celle qui lui fit le plus perdre dans l'esprit du peuple. Il n'en resta pas moins fidèle à ce système jusqu'à sa mort. Un des premiers actes du règne de son successeur fut de l'abolir et de congédier tous ces commis français, ainsi que vous avez pu le voir dans l'ouvrage de Mirabeau.

Chacune des chambres des domaines ou caisse de receveurs-généraux, a une subdivision appelée la caisse des rentes domaniales, dans laquelle s'effectue le paiement de tous les receveurs des domaines. Ils se composent des péages, des droits exigés aux barrières pour l'entretien des routes et des ponts, des rentes territoriales appartenantes au roi, et du produit de l'impôt du timbre. Mais ce qui me paraît vraiment une absurdité, c'est que le roi veuille être exclusivement marchand de sel, et qu'il fasse usage des moyens les plus oppressifs et les plus arbitraires pour obliger

ses sujets à en prendre une quantité déterminée, qu'ils aient besoin ou non de cette denrée. Cet usage a subsisté pourtant plus de quatre siècles sur la rive méridionale de l'Oder. Les Silésiens sont approvisionnés de cet article par les salines royales de Halle et de Schubek. Du côté septentrional ils tirent le sel de roche des mines des environs de Wieliozka, située dans cette partie de la Pologne qui échut à la maison d'Autriche lors du premier partage. Les fermiers donnent à lécher à leurs vaches et à leurs moutons des blocs énormes de ce sel de roche. Il contient une certaine dose de vitriol et de bitume, et c'est à sa vertu que l'on attribue la douceur et la qualité des laines de la Silésie.

La taxe des juifs, qui, pour être soufferts en Silésie sont assujétis à un paiement annuel de dix mille risdales, est encore une autre branche monstrueuse de revenu pour le domaine royal. Cette somme était de si peu d'importance, et la taxe en elle-même avait

quelque chose de si odieux, que l'on aurait dû s'attendre à la voir supprimer par un monarque, d'ailleurs tolérant et assez équitable dans toutes les occasions où son intérêt ne se trouvait pas compromis. Mais peut-être partagea-t-il les préjugés vulgaires contre les juifs, et vous avez dû voir par mes premières lettres, que nulle part ils ne règnent avec plus de force qu'en Silésie.

Toutes les personnes nommées à un emploi civil, sont également obligées de payer à la caisse du domaine le premier quartier de leur traitement.

La maxime fondamentale de Frédéric II, en matière de finances, était que la recette devait toujours excéder la dépense.

Ce système est rétabli sous le présent règne dans toute sa force. On prétend que le produit de la Silésie monte actuellement à près d'un million et demi de risdales de plus que par le passé.

Le premier juin de chaque année, on sou-

met à l'approbation et à la signature du roi, deux tableaux, dont l'un contient un aperçu par approximation du produit des douze mois suivans, et l'autre la reddition du compte de l'année précédente. Outre cela, il se fait présenter à la fin de chaque mois, par les deux caisses générales, un résumé du montant des recettes et des dépenses. Le ministre de Silésie a le pouvoir d'ordonnancer des états de dépenses pour des objets éventuels et imprévus ; mais son pouvoir, limité à cet égard, ne passe pas une somme modique, et dans tout autre cas, il ne peut faire aucune délégation sur la caisse, sans un ordre exprès du roi.

Ces détails, ce me semble, doivent être plus que suffisans pour vous donner une idée générale de l'administration prussienne en Silésie, sous le rapport important des finances. Elle s'accorde à quelques égards avec le plan suivi dans tous les pays soumis au même Gouvernement. Plusieurs sont distingués par des particularités qui ne s'étendent pas à d'autres

provinces. Mais les impôts, tout onéreux qu'ils sont, ainsi que vous pouvez en juger par ce que je viens de vous dire, ne sont pas les seules charges que le peuple ait à supporter pour maintenir son pays en état de défense : il en existe encore dont la nature n'est pas moins accablante, et que, par égard pour vous, je remets à ma première lettre.

LETTRE XXXIX.

Charges particulières imposées par la Prusse aux habitans de la Silésie.

Berlin, 14 février 1801.

Les charges dont je vous parlais à la fin de ma dernière lettre, et que le Gouvernement prussien impose aux habitans de la Silésie, sont: 1.° l'obligation de servir le roi comme soldats; 2.° celle de loger les troupes; 3.° un travail personnel, et la fourniture, à des prix déterminés et modiques, de chevaux pour l'usage du roi, celui de son armée et de ses officiers civils. Lorsque cette province appartenait à la maison d'Autriche, le peuple était également assujéti à ces corvées; mais elles paraissaient alors beaucoup moins pénibles,

par la raison que, proportionnellement parlant, il n'y avait dans la province, ni de levée de troupes, ni de séjour, ni de garnison, qui en exigeassent l'acquit. Dans le moment actuel, au contraire, sur les quarante mille hommes qui composent l'armée de la Silésie, près de la moitié sont natifs de la province. Ils s'enrôlent tous, comme une chose d'usage, et dès leur naissance on les destine à l'état militaire. Chaque régiment a son district, qui lui est spécialement assigné, et dans lequel il doit se recruter. Le commandant tient une liste de tous les habitans du district sujets à l'enrôlement, et tous les ans, un officier délégué par lui, fait sa tournée pour mesurer, inspecter et enregistrer les jeunes gens qui ont atteint l'âge de service. On exempte les fils uniques ou les aînés des fils de fermiers, en considération du besoin dont ils sont à l'agriculture; les tisserands et les ouvriers employés à d'autres métiers utiles; les personnes dont le travail est né-

cessaire à la subsistance d'orphelins ou d'une mère âgée ; les étrangers établis dans la province, et leurs enfans ; la ville de Breslaw, les montagnards et les habitans des villes des montagnes, à raison de leurs manufactures de toiles. Ces soldats, une fois bien formés et disciplinés, ne sont assujétis par an qu'à un service de trois mois. Il finit avec le mois d'août, après les revues du roi à Neiss et à Breslaw. Frédéric II n'a jamais manqué de les passer. Ses successeurs les ont peut-être trop négligées, et celle de cet été est la première qui ait eu lieu sous le règne actuel. Tout le reste de l'année les soldats silésiens sont en congé. Leur solde continue, mais ils ne la touchent pas. C'est le profit des capitaines, que leur intérêt engage, par ce moyen, à ne pas retenir leurs hommes sous les drapeaux plus long-tems qu'ils n'y sont absolument nécessaires.

L'auteur d'un excellent ouvrage sur l'état de la Silésie, avant et depuis la guerre de

1740, dans lequel j'ai puisé une grande partie des détails contenus dans mes dernières lettres, essaie de prouver, par plusieurs raisonnemens, que les avantages qui résultent de cette armée pour la province, balancent, et au-delà, ses inconvéniens. Il dit que les garnisons des villes mettent ordinairement beaucoup de numéraire en circulation; qu'elles font vivre une foule de marchands de tous les états, et assurent la consommation des denrées que le fermier apporte au marché. Il range aussi ce moyen parmi ceux qui doivent le plus essentiellement contribuer à civiliser la haute Silésie, où le peuple, sans cela, serait encore plongé dans la plus grossière barbarie. Le service militaire habitue le jeune paysan à des principes d'ordre, et à une tenue propre, et lorsqu'il retourne chez lui, il communique plus ou moins à ses voisins les qualités qu'il a acquises. Malgré ces argumens, il n'en est pas moins reconnu que la circulation de l'argent, la civilisation

du peuple, l'esprit d'ordre, la propreté et la politesse des manières, se trouvent beaucoup plus communément dans la capitale et les villes des montagnes, qui ne jouissent pas du bonheur de posséder ces garnisons si libérales et ces soldats réformateurs.

L'obligation de loger les troupes n'est imposée qu'aux villes en tems de paix. Il n'y en a pas plus des deux tiers qui aient des garnisons; mais la taxe des gens de guerre se prélève sur toutes, et le produit sert à payer les propriétaires des maisons actuellement habitées par les soldats. Le prix du loyer est, par mois, de huit grosschens (un scheling trois demi-sous) pour un homme, et de six grosschens pour un cheval. Le roi a fait construire à ses frais, dans les principales forteresses, des baraques qui allègent un peu la charge imposée sur les citoyens.

La plus oppressive et la plus injuste de toutes, est celle qui force à donner son travail personnel, des chevaux, et d'autres articles

encore, moyennant une somme fixée beaucoup au-dessous de leur valeur. Les fermiers sont tenus, par exemple, de fournir des chevaux de poste à tous ceux qui voyagent pour le service du roi, au prix de trois grosschens par mille pour chaque cheval : les maîtres de poste en font autant pour tous les voyageurs sans distinction, en usant du droit de l'*extra-poste*, et tandis qu'ils ne payent au paysan que trois grosschens par cheval, ils en exigent dix du courrier; ainsi le Gouvernement est cause que le voyageur et son conducteur sont tous les deux vexés et trompés par les maîtres de poste. Est-il surprenant après cela que ces malheureux livrent leurs chevaux, en pareil cas, avec une extrême répugnance, et que les voyageurs attendent quelquefois six heures à la poste, avant d'obtenir des relais. Le Gouvernement, pour apporter une sorte de correctif à sa propre injustice, a bien fait quelques réglemens dont le but est de venir au secours du paysan; mais ils augmentent

encore les lenteurs et les vexations que le voyageur est obligé de supporter. C'est ainsi que celui-ci n'a pas la faculté d'excéder un certain poids pour ses paquets, et que les postillons ne peuvent être contraints à faire plus de trois de nos milles à l'heure. Cette mauvaise administration des postes n'est pas particulière à la Silésie; elle existe dans toute l'Allemagne. Lorsqu'on met en réquisition une grande quantité de chevaux pour les armées, pour des travaux de fortifications, ou pour des emmagasinemens, les fournitures à faire se répartissent par les landraths respectifs entre un certain nombre de cercles que désignent les chambres du domaine. Le Gouvernement en fixe lui-même les prix. La même règle s'observe pour les provisions, et généralement pour tout ce qui a rapport au service des troupes en tems de guerre.

C'est d'après le même principe que tous les journaliers et petits tenanciers sont obligés de travailler à la construction ou réparation

des forteresses, moyennant un salaire déterminé. Lorsque l'on fait attention à la multitude immense de bras employés par Frédéric II à fortifier la Silésie, on ne peut s'empêcher de penser qu'une pareille mesure a dû déplaire souverainement. On dit qu'il payait les ouvriers avec libéralité, souvent même au-dessus du prix ordinaire, mais le collier de la servitude laissait toujours son empreinte.

Tout à vous.

LETTRE XL.

Constitution politique de la Silésie. — Les nobles. — Les citoyens. — Les paysans.

Berlin, 24 février 1801.

L'OBJET de cette lettre sera de vous donner un aperçu de la constitution politique de la Silésie. Je n'entends pas ici par ce mot de constitution exprimer la même idée que nous y attachons dans notre patrie. En Silésie, comme dans toutes les provinces prussiennes, l'autorité souveraine réside entre les mains d'un seul. C'est une monarchie absolue, mais gouvernée par des lois permanentes et avec des formes régulières. Plusieurs classes d'habitans y jouissent de privilléges dans l'exercice desquels chaque roi jure de les maintenir

en recevant leur hommage. Le corps de la noblesse est composé des propriétaires des principautés médiates. La province, ainsi que je vous l'ai déjà dit, avait été morcelée, du tems de sa réunion à la Pologne, en près de vingt principautés distinctes, possédées par divers descendans de la famille des Piasts, et vous vous rappelez que sous la domination des rois de Bohême, ces principautés furent acquises à la couronne, à fur et mesure de l'extinction de chacune de ses branches. Toutes éprouvèrent le même sort avec le tems, mais plusieurs d'entre elles devinrent apanages de la couronne, soit bohémienne, soit prussienne, tandis que d'autres échurent à différentes familles : de là est venue la distinction établie encore aujourd'hui entre les principautés médiates, appartenantes à des seigneurs particuliers, et les principautés immédiates possédées par le roi. Les priviléges des propriétaires de ces principautés médiates, consistent à ne rendre foi et hommage qu'au

roi en personne, et à jouir de la prérogative d'avoir dans leurs terres une espèce de gouvernement et des cours de justice qui ne ressortissent qu'au premier tribunal du royaume; le seul où il soit permis de les citer eux-mêmes. Immédiatement après cette classe vient celle des propriétaires de certains fiefs nobles, qui, sans porter le titre de principautés, confèrent, comme celles-ci, le droit de ne rendre hommage qu'au roi, et d'avoir des cours inférieures. D'autres, sous le nom de seigneuries moyennes, ont aussi des priviléges particuliers, quoique moins étendus. Le dernier rang est occupé par les comtes, les barons et les nobles tant anciens que nouveaux; tous ont des droits dont la différence est très-légère. Ils consistent principalement dans la faculté de posséder un bien noble, et l'avantage d'appartenir à la classe dans le sein de laquelle sont choisis exclusivement les titulaires des grandes charges de l'Etat, soit ecclésiastiques, soit civiles, soit militaires. Ceux d'entr'eux qui sont

propriétaires de terres, ont le droit de séance aux états de la province, et ne jouissent pas, au moins d'une manière illimitée, de celui d'acheter des biens roturiers. Toute espèce de métier ou de profession mécanique leur est interdite, mais ils peuvent se livrer au commerce en gros. Le nombre de ces familles nobles s'éleve à près de cinq mille.

Les bourgeois sont les habitans des villes, ou pour mieux dire, cette dénomination comprend tous les habitans de la province, autres que ceux qui appartiennent aux deux ordres. Ce qui caractérise sur-tout la différence des priviléges de la noblesse de ceux des bourgeois, c'est que les premiers sont tous personnels, tandis que les autres sont attachés à des corporations. Le bourgeois n'a individuellement aucune prérogative; mais en qualité de citoyen il participe à celles de la ville. Elles ne se ressemblent pas toutes, et je me souviens de vous en avoir déjà cité quelques-unes qui sont spécialement affectées à Breslaw

et aux villes des montagnes. En général elles consistent pour les villes : 1.° A se régir suivant leurs réglemens. 2.° A élire leurs magistrats ; mais ce droit est exclusivement exercé par les magistrats eux-mêmes : presque toutes leurs places sont à vie, et la nomination de celles qui viennent à vaquer appartient aux membres restans. 3.° Un droit exclusif dans leur intérieur, pour le commerce qui s'y fait par compagnie. 4.° Le privilége appelé le droit *de mille*, en vertu duquel aucune espèce de commerce ni de métier quelconque, soit qu'on l'entreprenne par compagnie ou autrement, ne peut s'exercer à la distance d'un mille de la ville, que par les bourgeois eux-mêmes. 5.° Enfin le droit d'avoir des foires annuelles, d'après d'anciennes concessions du Gouvernement : on donne à tous ces droits le nom de priviléges, mais on peut juger par les foires seules de ce qu'ils sont. Le principe de leur fondation est une suspension momentanée des droits exclusifs des compagnies.

C'est une semaine pendant laquelle un étranger a la permission de vendre dans la ville, un habit, une paire de bas, ou un verre de bière ou d'eau-de-vie. Cette faculté, comme on voit, n'est qu'un dédommagement bien léger de la défense qui subsiste le reste de l'année. Les bourgeois d'ailleurs forment à-peu-près le quart des marchands.

On comprend sous le nom de paysans tous les habitans de la campagne, employés à l'agriculture, à l'exception de ceux que leur naissance, leur état, ou quelque privilége spécial placent dans l'une des autres classes : ils constituent près des trois quarts de la population. De cette masse considérable, une très-petite portion est entièrement libre. Le nouveau code abolit bien en Prusse la servitude personnelle ; mais les corvées qu'elle imposait sont conservées, et même réglées expressément par la loi. La différence de ces corvées sert à distinguer les paysans sous trois dénominations : 1.° Les paysans pro-

prement dits : cette première classe est composée de ceux qui possèdent une cabane ou une petite pièce de terre, et sont assujétis à travailler un certain nombre de jours pour leur seigneur, sans aucune espèce de salaire. Le nombre de ces jours varie suivant les biens. 2.° Les jardiniers : ce sont ceux à qui le seigneur accorde la jouissance d'un petit champ ou d'un jardin, aux mêmes charges de fournir tant de journées de travail ; leur paye est extrêmement modique, et se fait ou en nature ou en argent, à raison de cinq cens par jour (monnaie américaine), ce qui ne revient pas tout-à-fait à deux sous trois liards sterling. 3.° Les propriétaires de maisons ; c'est-à-dire les gens qui possèdent une cabane sans terres, et subsistent du travail de leurs mains, comme les journaliers. Ceux-là payent au seigneur une petite rétribution en argent. Tous ces paysans sont en quelque sorte attachés à la glèbe, car ils n'ont pas la liberté de s'éloigner de la terre à laquelle ils ap-

partiennent, sans le consentement du seigneur, ou sans se racheter. Le prix de ce rachat, tout modique qu'il paraît, n'étant pas d'un ducat, excède encore de beaucoup la somme que ces malheureux sont à portée d'amasser dans le cours entier de leur vie. De son côté, cependant, le seigneur ne peut forcer les tenanciers à quitter leur petite propriété, ni le hameau qu'ils habitent; et, lorsqu'il vend son bien, il renonce à tous ses droits sur les vassaux, et les transporte à l'acheteur. Ces réglemens, favorables aux paysans, sont dus à Frédéric II. Avant lui, le tenancier était exposé à se voir arracher de sa propriété, suivant le bon plaisir du seigneur, qui l'employait à des travaux domestiques, ou lui laissait gagner sa vie comme il pouvait. Ces abus dépeuplaient les fermes et les chaumières, et lors de la conquête faite par la Prusse, elles tombaient en ruine. Frédéric obligea les seigneurs à les rebâtir, et à les pourvoir de terres et de bestiaux, de tous

les ustensiles de ferme qu'ils y avaient trouvés lorsqu'ils s'en étaient emparés, et enfin, à y rappeler des tenanciers robustes et en état de travailler, qu'ils n'eurent plus, dès ce moment, la permission de renvoyer. Ce nouvel ordre de choses fut suivi ponctuellement, et contribua sans doute à améliorer la condition des paysans; mais il était oppressif pour les seigneurs, et violait manifestement le droit de propriété. Tel est le caractère du pouvoir arbitraire : les remèdes qu'il administre sont extraits des sucs les plus empoisonnés; ses bienfaits eux-mêmes ne sont que le fruit de l'injustice.

C'était un des plus estimables principes de Frédéric, de faire tout ce qui dépendait de lui pour rendre heureuse la condition de ses sujets. Un monarque absolu, quand il est sincèrement et profondément imbu de cette idée, et qu'il est en même tems doué d'un génie extraordinaire, doit, dans la nature des choses, voir ses efforts couronnés du plus heureux succès.

Frédéric eut cette satisfaction, sans contredit ; et son peuple, malgré la vénération poussée jusqu'à l'idolâtrie qu'il conserve pour sa mémoire, ne connaît pas la moitié de ce que ce prince a fait pour lui. Telle est cependant l'imperfection de tout ce qui tient à la nature humaine, que les meilleures intentions, celles qui sont dirigées par l'habileté la plus consommée, exécutées par l'autorité la plus entière, échouent souvent dans les détails, ou n'obtiennent qu'un succès incomplet. Les vues de Frédéric ne furent pas toujours parfaitement secondées par les moyens d'exécution qu'il employa. Par exemple, il atteignit bien le but qu'il se proposait, en publiant divers réglemens pour adoucir le sort des paysans, et les mettre à l'abri des mauvais traitemens de leurs seigneurs ; mais celui par lequel il ordonna que tout paysan, possesseur de plus d'une ferme, serait tenu de vendre ou de louer les autres à ses enfans, dès qu'ils auraient atteint l'âge de les faire valoir, celui-

là, dis-je, me paraît plus contraire que favorable au résultat qu'il se flattait d'obtenir. Ce qu'il voulait, était de maintenir les choses dans l'état où il les avait mises, et de prévenir la diminution du nombre des individus et des familles employées à l'agriculture; mais une semblable disposition étouffa toute espèce d'industrie, en ôtant à chacun l'espoir d'améliorer sa propre condition. Toutes les fois qu'un fermier se trouve dans l'impossibilité de former aucune entreprise au-delà de ce qui peut procurer l'absolu nécessaire à sa famille, c'est une obligation de plus pour le Gouvernement de venir à son secours dans les malheurs que le hasard, une saison défavorable ou quelque orage furieux peuvent lui faire essuyer. On peut donc regarder toute la partie rurale de la Silésie, comme distribuée sous la surveillance du Gouvernement, en diverses sociétés d'assurance réciproque, au moyen desquelles chaque fermier qui a éprouvé un dommage considérable, soit par

un incendie, soit par des inondations, des tempêtes, une mortalité de bestiaux ou tout autre accident, retrouve de l'argent, de l'occupation, et les objets ou les animaux qu'il a perdus. Le Gouvernement, dans ces cas, fait une remise de toute espèce d'impôts pour un certain nombre d'années, proportionnée à la gravité du malheur; et le fermier, qui serait absolument ruiné sans ce soulagement, est ainsi conservé pour l'Etat, et rendu à l'agriculture.

LETTRE XLI.

Affaires ecclésiastiques de Silésie. — Catholiques. — Luthériens. — Calvinistes.

Berlin, 3 mars 1801.

Après vous avoir fait en raccourci le tableau de la constitution civile, politique et militaire de la Silésie, il est à propos de vous dire quelque chose de son administration en matière ecclésiastique, objet qui ne laisse pas que d'être assez compliqué dans une province où tous les habitans sont partagés en deux moitiés presque égales, l'une de catholiques romains, et l'autre de protestans.

Je vous ai déja donné une relation historique de l'introduction de la religion chrétienne en Silésie, et des ravages affreux occasionés au quinzième siècle par la guerre

des Hussites, et au seizième par la guerre de trente ans. L'histoire de ces grands événemens, pour peu qu'on veuille les méditer avec un cœur honnête et un esprit impartial, est extrêmement instructive. Mais aujourd'hui même, que la religion entre pour si peu dans les prétextes des dissentions sociales, rien n'est plus difficile que de se défendre de partialité, et sur-tout de séparer les faits des couleurs qu'ils ont reçues des passions de l'historien.

Le duc Micislas, après sa conversion, fonda l'évêché de Silésie, et y annexa un chapitre de plusieurs chanoines. Il leur délégua en même-tems le droit de prélever la dixme dans la province, branche qui jusqu'alors avoir fait partie des revenus ducaux. Le siége primitif de l'évêché était à Schmogra. Il en fut transféré un siècle après, d'abord à Rezin, et enfin à Breslaw où il est encore à présent. L'évêque ne jouissait dans l'origine ni d'une grande considération, ni d'une

grande fortune. Ses fonctions se bornaient à enseigner aux néophites les prières, le *credo*, et les dix commandemens. Les chanoines faisaient l'office de chantres, de sacristains et de maîtres d'école. Mais à l'époque de la fondation, et plus de quatre siècles encore après, l'on croyait presque universellement, ici, comme dans tout le reste de l'Europe, que le moyen de posséder toutes les vertus et d'expier tous les vices, consistait à fonder et à doter une église, un couvent ou quelqu'autre institution religieuse. Personne ne donna peut-être jamais plus de marques de son zèle, à cet égard, que le comte Pierre le Danois; ce simple gentilhomme qui vivait au douzième siècle, bâtit, tant en Pologne qu'en Silésie, soixante et dix-sept églises ou monastères, dont quelques-uns subsistent encore. Animés du même esprit, les ducs se signalèrent à l'envi par les donations dont ils enrichirent successivement les évêques, et les mirent en possession de revenus si considé-

rables, que ces derniers finirent par ajouter à leur puissance le titre de prince. Les premiers évêques étaient des italiens envoyés de Rome à la sollicitation des ducs; et vous pensez bien que les papes ne laissaient pas échapper une si belle occasion de s'assurer, pour eux-mêmes, le paiement du tribut connu sous le nom du denier Saint-Pierre. Dans la suite les évêques furent nommés par le chapitre et confirmés par le peuple. Aujourd'hui l'on ne demande plus l'intervention des papes qu'après les élections. Avec le tems, elles se sont réduites à une chose de pure formalité. Les souverains de Bohême et d'Autriche s'étaient emparés du droit de nommer les évêques, et la Prusse en agit de même depuis la conquête.

Toutes ces pieuses concessions des ducs se faisaient sur les terres et revenus qui leur appartenaient en qualité de souverains. On partit de là par la suite, quand la vénération pour le clergé commença à baisser, pour assujétir ces

mêmes biens à l'impôt, en les assimilant aux domaines royaux. Les souverains d'Autriche et ceux de la Bohême trouvèrent le principe si avantageux, qu'ils le mirent insensiblement en pratique; et Frédéric II, à l'époque où il s'empara de la province, régla définitivement la quotité des contributions foncières des ecclésiastiques à cinquante pour cent.

L'autorité que les prêtres catholiques romains avaient usurpée, tant sur les âmes que sur les corps et les biens, était trop excessive pour ne pas trouver des moyens de résistance, d'une nature vraiment formidable, quoique venant tous de sources différentes. Elle était assise sur des bases trop solides pour qu'il fût au pouvoir d'un bras humain de la renverser. Mais ce que les rois et les empereurs avaient inutilement tenté pendant tant de siècles, il était réservé à un moine Augustin de l'accomplir. Vous avez vu dans mes lettres précédentes, que les principes de la réformation de Luther se propagèrent de bonne heure

et avec une grande rapidité en Silésie. Ils furent bientôt suivis de violens débats, qui s'élevèrent entre le clergé et la nouvelle secte, au sujet de la possession des églises et des biens d'église, et allumèrent à la fin cette fameuse guerre de trente ans. Son résultat fut de livrer presque tous les protestans de la Silésie à la merci de leur souverain temporel, attaché à la cause catholique, et à qui la doctrine de sa religion persuada d'employer la force pour ramener au giron de l'église *tous* ceux qui s'en étaient écartés : il n'y eut d'exception qu'en faveur des principautés médiates, dont les ducs avaient *embrassé la* réformation, et l'on stipula pour les protestans des autres principautés le droit de bâtir trois églises. Depuis la paix de Westphalie, jusqu'au commencement du seizième siècle, les protestans de Silésie eurent souvent à essuyer des persécutions, et dans cet intervalle on les dépouilla d'une centaine d'églises et de maisons d'instruction, pour les donner aux

catholiques. Mais en 1706, Charles XII, roi de Suède, parvenu au comble de la gloire et de la puissance, employa sa médiation en faveur des luthériens de la Silésie. L'empereur Joseph I.er accéda à ses demandes, et signa un traité en vertu duquel on restitua aux luthériens tout ce qu'on leur avait pris, avec la permission d'élever six églises nouvelles, et d'établir les trois consistoires de Brieg, Liegnits et Vohlau. Telle était encore à-peu-près la situation des choses, lorsque Frédéric se rendit maître de la province. Il déclara dès le premier moment la liberté de tous les cultes, et maintint les catholiques dans la jouissance des églises et des biens qu'ils possédaient. Mais par la suite ces articles furent stipulés comme engagement formel dans le traité de paix de 1742, qui assura la Silésie à la Prusse. Il y avait à cette époque plus de deux mille églises, dont quatre cents environ appartenaient aux luthériens; ils en ont bâti deux cents de plus, en conséquence de la liberté qui leur

a été donnée ; mais au moment où je vous parle, ils n'ont guères plus du quart de celles qui existent dans la province, quoiqu'au total leur nombre ne soit pas inférieur aux églises catholiques.

Le roi de Prusse prit pour lui-même le titre de chef immédiat de ces dernières, et donna celui de son vicaire-général pour l'administration des affaires ecclésiastiques, à l'évêque de la province. Les décisions émanées de sa juridiction spirituelle ressortissent à un synode composé d'ecclésiastiques de la province ; mais, dans aucun cas, elles ne peuvent être portées en appel devant le pape. Le roi se réserva aussi le droit de collation à l'évêché, ainsi qu'à tous les autres bénéfices, et ne consentit jamais à recevoir la confirmation du pape que comme une pure formalité. Le Chapitre voulut d'abord élever des oppositions à l'exercice de ce pouvoir, mais il ne tarda pas à reconnaître l'inutilité de ses tentatives, et prit le parti de se soumettre.

La surintendance des affaires ecclésiastiques des protestans, fut confiée à trois consistoires supérieurs, composés de laïques attachés à l'administration provinciale, et de quelques hommes d'église. Leurs fonctions et leur autorité sont les mêmes que celles déléguées à l'évêque parmi les catholiques, en sa qualité de vicaire général. Elles consistent dans la surveillance et la conservation des églises et des écoles, l'examen des candidats qui se destinent à prêcher, la confirmation et l'ordination des ecclésiastiques, et une sorte de juridiction sur les formalités relatives aux mariages. Chaque consistoire nomme un certain nombre d'inspecteurs qui, dans l'arrondissement de leurs districts respectifs, sont chargés de la surintendance des églises et des écoles, et tiennent la main à l'exécution des réglemens du consistoire.

Il y a dans la province environ soixante et dix couvens de moines, et quatre-vingt-dix de religieuses, pouvant contenir en tout deux

cent mille ames. Le roi choisit les prieurs et les abbesses sur une liste de trois candidats présentés par les couvens eux-mêmes. Les Jésuites, avant leur abolition, y possédaient sept colléges, dont les revenus sont appliqués aujourd'hui à soutenir l'université de Breslaw et quelques autres écoles.

Ce sont les seigneurs de paroisses ou les propriétaires qui présentent les sujets pour les cures; mais la confirmation doit en être faite par les chambres des domaines, au nom du roi. Leurs commissaires ne la donnent qu'après avoir pris les informations les plus sévères sur le caractère et les sentimens particuliers du candidat. On exige de lui, préalablement, un serment de tolérance. Ces mesures sont absolument nécessaires pour contre-balancer dans l'esprit des catholiques de la Silésie leur aversion pour le Gouvernement prussien, et ce penchant qu'ils conservent toujours en secret pour la maison d'Autriche.

Indépendamment des deux sectes reli-

gieuses qui partagent entr'elles les habitans de la province, on y voit aussi un petit nombre de calvinistes. Ces derniers avaient toujours été vexés et persécutés par l'ancien Gouvernement, à cause des sentimens d'inimitié qu'ils professaient également pour les catholiques et les luthériens; mais depuis qu'on les a mis sur un pied d'égalité avec les autres, sous le rapport de la liberté religieuse, ils ont bâti des églises à Breslaw et dans d'autres villes. Le roi assigne à leurs ministres un traitement modéré, mais suffisant pour les mettre au-dessus de cet état d'indigence dont l'effet contribue tellement à déconsidérer les clergés catholique et luthérien. Les revenus de ces derniers se bornent presque aux émolumens casuels qu'ils retirent de quelques-unes de leurs fonctions, comme les baptêmes, les mariages, la confession, les enterremens; et les frais de ces diverses cérémonies, réglés en argent depuis plus de cent ans, à un taux raisonnable pour

le tems, sont devenus tellement modiques par la dépréciation des monnaies, qu'ils ne pourraient fournir à la subsistance d'un ecclésiastique et de sa famille, s'il ne cherchait à se créer d'autres ressources. Aussi sont-ils tous obligés de consacrer une partie de leur tems, soit à exercer quelque profession mécanique, soit à faire valoir quelque ferme. Ce genre d'occupation, tout utile et respectable qu'il est en lui-même, tend à les dégrader dans l'estime du peuple, dont ils sont les chefs spirituels, et les dérange habituellement des études convenables à leur état, en même tems qu'il les empêche d'en remplir les devoirs.

Le tableau de la province, envisagé sous le point de vue de ses écoles et de ses institutions pour l'éducation de la jeunesse, se lie naturellement à ce que nous venons d'examiner, mais je le garde pour la prochaine lettre.

Tout à vous.

LETTRE XLII.

Écoles et séminaires pour l'instruction de la jeunesse en Silésie. — Plan d'éducation adopté par Frédéric II, d'après les idées de Felbiger.

Berlin, 7 mars 1801.

Je me suis engagé à vous parler dans cette lettre des institutions fondées en Silésie pour l'éducation de la jeunesse; il n'est pas nécessaire de vous rappeler ce que je vous ai écrit de Breslaw et de Liegnitz, au sujet de l'université de l'une de ces villes, et de l'académie des nobles de l'autre. Outre ces grands établissemens, presque toutes les villes de la province ont ce que l'on appelle ici des écoles de grammaire, destinées à l'étude du latin, et tenues communément par quelque église

ou couvent. Mais ce qui mérite particulièrement votre attention, ce sont les réglemens de ces basses écoles, uniquement consacrées à répandre les premiers élémens de l'instruction dans la masse du peuple, écoles que peut-être, en qualité de citoyen de la Nouvelle Angleterre, vos préventions vous portent à croire n'être dans aucun lieu du monde comparables à celles de votre patrie, où presque tout le monde possède le talent de savoir lire et écrire.

Il n'est peut-être aucun pays en Europe qui puisse, autant que l'Allemagne, nous disputer la prééminence à cet égard; et c'est à Frédéric sur-tout qu'elle est redevable de cette honorable distinction; c'est au zèle avec lequel il a suivi le plan de propager les connaissances utiles parmi toutes les classes de ses sujets; c'est enfin à l'influence de son exemple, à la gloire qu'il s'est acquise dans les lettres, et qui ne s'est pas bornée aux limites de ses Etats. Je n'entreprendrai pas

de vous faire tous les détails dont cette matière serait susceptible, dans la crainte de vous ennuyer et de m'écarter trop loin de mon sujet; et je me renfermerai dans l'explication des mesures qu'il a adoptées et du système qu'il a introduit, particulièrement en Silésie.

Le Gouvernement, jusqu'au tems de la conquête, avait rarement porté ses vues sur l'éducation; et la Silésie, sous le rapport des écoles et des institutions, n'était pas mieux traitée que le reste de l'Europe. Les maîtres d'écoles étaient si mesquinement payés dans les petites villes et les villages, que leur état ne suffisait pas à lui seul pour les faire vivre, et que d'ordinaire ils réunissaient à leurs caractères de maîtres d'écoles du village, les fonctions de ménétriers du village; encore étaient-ils en si petit nombre, qu'en général les enfans de paysans ne recevaient aucune espèce d'instruction. C'était dans la haute Silésie sur-tout que cet inconvénient se faisait le plus sentir. Frédéric publia une ordonnance

par laquelle il statua qu'à l'avenir chaque village aurait son école, et en même tems il assigna au maître un traitement suffisant sur les contributions du seigneur du village et des vassaux eux-mêmes. La surveillance des écoles fut attribuée au clergé comme une fonction de plus.

Mais pour que cette ordonnance reçût une exécution convenable, il était nécessaire de former préalablement les maîtres, et de les mettre en état d'enseigner des choses utiles. Tel fut le but que sut atteindre l'infatigable persévérance d'un homme appelé Felbiger, et moine du couvent des Augustins de Sagan, d'un homme, dit l'historien de la Silésie, qu'une grande partie de l'Allemagne doit remercier d'une révolution non moins importante pour elle, quoique plus lente et d'un caractère plus doux, que celle qui fut opérée un siècle et demi avant par un autre moine du même ordre, par Luther.

Felbiger, après plusieurs années passées à

Berlin, pour y acquérir une connaissance parfaite de la meilleure méthode d'instruction que l'on y suivait dans les écoles, vint à Sagan; et bientôt il ouvrit, dans son couvent même, un séminaire où les jeunes ecclésiastiques et les aspirans aux places de maîtres d'écoles purent venir prendre des leçons sur le mode d'enseignement nouvellement perfectionné. Avec le tems, Breslaw, Glatz et d'autres villes, eurent des établissemens du même genre, fondés sur ses principes et dirigés par des personnes qu'il avait formées. Les fonds nécessaires au soutien de ces établissemens, sont fournis par le paiement que les curés sont obligés de faire avant leur installation, d'un quartier de leurs revenus.

A chacun de ces séminaires sont attachées des écoles où les élèves s'exercent à mettre en pratique la méthode dont ils ont appris la théorie. On n'exige pas moins d'assiduité à ces études de la part des ecclésiastiques, que de celle des jeunes maîtres qu'ils sont

destinés à surveiller un jour. Personne ne peut être admis à remplir les fonctions d'instituteur, sans un certificat de capacité donné par le séminaire.

Ces articles préliminaires une fois bien arrêtés, une ordonnance rendue en 1765 prescrivit de se conformer au mode d'enseignement adopté dans les séminaires, et détermina les moyens de surveillance conférés au clergé. Les dispositions de cette ordonnance prouvent l'ardeur avec laquelle le roi de Prusse travaillait à faire participer tous ses sujets aux bienfaits d'une bonne éducation. Il recommande spécialement aux instituteurs de diriger l'instruction sur les objets les plus applicables au cours de la vie, de ne pas se borner à charger la mémoire de leurs écoliers de simples mots, mais de s'efforcer de mettre les choses à la portée de leur intelligence, de les habituer de bonne heure à se servir de leur raison, en leur expliquant chaque objet de la leçon, en sorte que les enfans soient en

état d'en donner eux-mêmes la démonstration dans leurs examens. Les candidats qui veulent tenir des écoles, sont obligés de donner un échantillon de leur habileté, en allant faire leurs classes en présence des professeurs d'un séminaire, pour mettre ceux-ci à portée de juger et de reprendre ce qu'il pourrait y avoir de défectueux dans leur méthode. Lorsque la même école doit servir à plusieurs villages, elle doit en occuper le centre, de manière à n'en pas être à plus d'un demi-mille de distance en plat pays, et d'un quart de mille en pays de montagnes. La taxe des écoles se paye tant par le seigneur que par les tenanciers, de quelque religion qu'ils soient. Les écoles des villes restent ouvertes l'année entière. C'est une maxime reconnue dans toutes, qu'il ne faut qu'un mois pour apprendre aux enfans à connaître les lettres de l'alphabet, deux pour les leur faire assembler, et trois pour les rendre capables d'épeler. Tous les enfans, depuis l'âge de six ans jusqu'à treize, doivent aller à

l'école, que leurs parens soient ou ne soient pas en état de payer. On fournit par des quêtes la taxe des indigens. Tout père ou tuteur qui a négligé d'envoyer son fils ou son pupille à l'école, sans raison valable, est condamné à payer double taxe, sans que le tuteur puisse prétendre à obtenir la moindre indemnité. Chaque curé doit se rendre une fois par semaine à l'école de sa paroisse, pour interroger les enfans. Les doyens des districts procèdent tous les ans dans celles de leur arrondissement à un examen général, à la suite duquel ils dressent un rapport qui doit contenir un tableau de la situation, des talens et de l'assiduité des maîtres, de l'état des bâtimens et des progrès des enfans. Ce rapport est envoyé au vicaire-général, qui le transmet à son tour aux officiers des chambres des domaines. Ceux-ci, à l'aide de ces renseignemens, font passer des instructions aux landraths respectifs, pour la répression des abus ou l'indication des innovations dont la nécessité leur

paraît démontrée. Ce plan n'avait d'abord été imaginé que pour les églises catholiques; mais par la suite, la plus grande partie des consistoires luthériens s'empressèrent de l'adopter. Son respectable auteur, Felbiger, fut attiré depuis à Vienne, par l'impératrice Marie-Thérèse et son fils Joseph II, qui le nomma, du consentement de Frédéric, recteur des écoles normales ou séminaires de tous les Etats autrichiens. Ses réglemens sont suivis aujourd'hui dans presque tous les pays catholiques de l'Allemagne.

On eut d'abord une foule de vieilles préventions à combattre en Silésie. L'indolence du clergé catholique lui inspirait de la répugnance pour une nouvelle fonction assez pénible à remplir. Son zèle fut alarmé de la nécessité d'asseoir les fondemens de l'église sur une si grande propagation de connaissances. Il était accoutumé à considérer l'esprit de recherche et d'innovation, comme son ennemi naturel. Outre ces obstacles, le nou-

veau système en rencontre d'autres aujourd'hui dans cette économie sordide et cet amour obstiné pour l'ignorance, qui règnent dans une partie de la province. Plusieurs villages négligent leurs écoles, et un grand nombre d'individus allèguent de faux prétextes pour se dispenser d'envoyer leurs enfans à l'école et se soustraire au paiement de la taxe. On n'a recours que rarement et toujours à contre-cœur, aux amendes et aux mesures de rigueur prescrites par l'ordonnance. Il s'en faut de beaucoup que le sage plan de Frédéric ait reçu toute l'extension dont il était susceptible; mais enfin, tel qu'il s'exécute, il produit les plus heureux résultats. On ne peut douter qu'il n'ait servi à multiplier les bienfaits de l'instruction, lorsque l'on compte les écoles de la province, qui du nombre de quinze cent cinquante-deux où elles étaient en 1752, se sont élevées progressivement jusqu'à l'année 1798, à celui de trois mille cinq cents. Les conséquences d'une plus

grande diffusion de lumière, sont attestées par d'autres faits également sans réplique. Avant la guerre de sept ans, on n'avait jamais vu plus d'une gazette ou d'un journal périodique à-la-fois dans la province. A présent il n'y en a pas moins de soixante et dix, dont les uns paraissent, soit tous les jours, soit toutes les semaines, tous les mois, ou tous les quartiers. Plusieurs de ces feuilles ne traitent que d'objets reconnus pour être d'une utilité générale, et le peuple y trouve une infinité de détails aussi instructifs qu'intéressans. Lors de la première époque dont je vous parle, il n'y avait que trois libraires, tous établis à Breslaw; aujourd'hui la capitale elle seule en compte six, et sept autres environ sont dispersés dans les autres villes. Les imprimeurs et les relieurs se sont accrus dans la même proportion.

Le docteur Johnson, dans sa vie de Watts, donne à cet homme célèbre un juste tribut de louanges, pour n'avoir pas dédaigné d'abaisser son génie, ou craint de compromettre

la dignité de la science, en écrivant sur l'étendue de la capacité des enfans. « Tout homme, « dit-il, habitué à réfléchir sur le principe « commun des actions humaines, ne pourra « s'empêcher de regarder avec respect l'écri- « vain qui combat un jour l'immortel Locke, « et s'occupe une autre fois de faire un caté- « chisme pour des enfans de quatre ans. » Mais quels transports d'admiration devons-nous éprouver, lorsque nous voyons un monarque absolu, le plus grand général de son siècle, occupant une place distinguée parmi les écrivains de la haute littérature, ne pas dédaigner d'enseigner l'alphabet aux enfans de son royaume ! lorsque nous le voyons employer tous ses soins, son assiduité persévérante, son influence, son pouvoir, à répandre les connaissances utiles parmi ses sujets, à leur ouvrir les premières et les plus importantes pages du livre de la science, à parfumer en quelque sorte l'air qu'ils respirent de cette odeur intellectuelle réservée jusqu'alors

aux savans exclusivement! Immortel Frédéric, lorsque du haut de ton trône tu voyais des millions d'hommes à tes pieds, tu n'étais qu'un roi! Aux plaines de Leuthen, de Zorndorf, de Rosbach, et de tant d'autres, également témoins et de ta gloire et de l'effusion du sang des hommes, tu n'étais qu'un héros. Enfin jusque dans ce commerce si glorieux que tu entretins avec les Muses et les sciences, tu ne fus qu'un philosophe, un historien, un poëte; mais dans ta généreuse ardeur, dans ton zèle aussi actif qu'éclairé pour l'instruction de ton peuple, c'est-là que tu fus vraiment grand, c'est-là que tu fus le père de la patrie, le bienfaiteur du genre humain.

Tout à vous.

LETTRE XLIII.

Littérature et état des finances en Silésie. — Kloeber. — Remarque sur la Silésie avant et depuis la guerre de 1740.— *Auteurs silésiens, — Opitz, — Wolff, — Garve.*

Berlin, 17 mars 1801.

D'après la promesse que je me suis faite de vous écrire aujourd'hui pour la dernière fois sur la Silésie, je vous préviens qu'il faut vous attendre à trouver dans cette lettre beaucoup de mélanges et peu de suite. Son contenu cependant aura toujours un rapport plus ou moins éloigné avec l'état de la littérature et des sciences de la province, sujet si naturellement lié à ceux que j'ai traités dans mes deux dernières, et qui mérite bien par son

importance d'avoir été réservé pour la conclusion.

Je vous ai déjà prévenu qu'une grande partie des détails que je me suis procurés, se trouvent dans un ouvrage allemand qui, sous le titre modeste de la Silésie avant et depuis la guerre de 1740, offre le modèle le plus parfait de la précision et de la clarté convenables à l'histoire d'un pays. L'auteur n'a pas mis son nom à la tête de son livre; mais on sait qu'il était né en Suisse, et placé en Silésie, d'abord en qualité de gouverneur d'un fils du ministre de la province, puis ensuite de conseiller à la chambre des domaines de Breslaw: il s'appelait Kloeber.

Le seul et le plus grave reproche qu'on puisse lui faire, est un dévouement trop entier aux principes de cette philosophie moderne, anti-religieuse par essence ou par dégénération, dont les efforts infatigables se sont constamment appliqués à verser le ridicule et la haine sur les institutions les plus pures,

et les doctrines les plus saintes qui jamais aient été départies au genre humain, pour le fortifier et le consoler dans ses maux. Un autre défaut moins important est une admiration trop aveugle pour Frédéric II, ce qui entraîne l'auteur à représenter et à voir quelques-unes des actions de ce grand roi, sous un jour beaucoup plus favorable qu'elles ne le méritent réellement.

Son tableau comparatif de l'état des connaissances de la littérature, des beaux arts et des sciences de la province, sous son ancien et son nouveau Gouvernement, est souillé de ces deux taches. Il peint la première époque, comme celle où les lettres eurent en Silésie les entraves les plus gênantes; la seconde, comme le siècle d'une liberté indéfinie pour elles. Par une connexité nécessaire avec ces faits, il cherche à démontrer que leurs premières occupations se bornaient exclusivement à des mots ou à des abstractions, ces fantômes inutiles, propres tout au plus à

exercer l'intelligence, tandis qu'actuellement elles se livrent au noble soin d'approfondir les choses et d'étendre le bonheur réel de la vie humaine; mais malgré l'assertion de cet écrivain, la liberté littéraire du tems présent ne diffère pas de son esclavage au tems passé. La presse est encore soumise à la censure dans les Etats prussiens; et quand on pense que le propre livre de M. Kloeber parut comme traduction d'un ouvrage anglais, tout original qu'il était, que le titre annonce Freyburg pour le lieu de sa publication, tandis que dans le fait il fut imprimé à Breslaw, et que l'auteur, malgré l'anonyme qu'il conserva, se vit en butte à tant de persécutions et de vexations, il faut convenir qu'il ne peut servir d'une preuve convaincante de cette prétendue liberté dont il parle avec tant d'enthousiasme.

Je ne crois pas davantage que le moyen d'agrandir la sphère des connaissances humaines, ou celle du bonheur des hommes,

consiste à supprimer entièrement dans les institutions publiques l'étude des mots et des abstractions, pour les remplacer par une application exclusive aux choses. Sur ce point, comme peut-être sur tous les autres, la perfection serait de garder un juste milieu. L'expérience sans études ne vaudra guères mieux que le charlatanisme avec son remède infaillible, comme l'étude sans expérience ne sera jamais qu'une folie. En conséquence, un système d'éducation où l'on ne se proposerait que d'exercer les sens, ne serait pas moins vicieux que celui qui ne voudrait occuper que l'intelligence. Les mots ne sont que les outils de la sagesse humaine; mais sans outils, un ouvrier ne saurait apprendre ni travailler. Les abstractions ne sont pas applicables aux circonstances ordinaires de la vie; mais ces circonstances ordinaires de la vie naissent presque toutes de l'application préalable et générale des abstractions aux choses. Si Archimède n'eût pas découvert la quarante-

septième proposition du premier livre d'Euclide, Colomb n'aurait jamais découvert l'Amérique.

Sans pousser plus loin un argument que je n'ai ni le tems ni la place de traiter à fond dans une lettre, je ne me permettrai plus qu'une seule observation, c'est que tous les hommes célèbres auxquels la Silésie peut se glorifier d'avoir donné naissance, ont été élevés d'après l'ancien système des universités. Pendant plusieurs siècles, cette province a joui d'une grande célébrité sous le rapport de la littérature. Mélancton l'a honorée au seizième siècle, par la supériorité qu'il acquit sur tous les pöëtes et rhéteurs de l'Allemagne. En 1680, on publia sous le titre de *Silesia Togata*, un catalogue des auteurs silésiens. Il porte à plus de deux mille le nombre de ceux dont les écrits roulent sur des sujets de politique, d'histoire, de généalogie, de philosophie naturelle, de littérature, d'antiquités, et des particularités remarquables de

la province. On évalue aujourd'hui à près de cinq cents les auteurs silésiens vivans, dont les ouvrages embrassent autant de diverses parties; avec cette différence cependant, que presque tous écrivent à présent en allemand, au lieu d'employer la langue latine, comme autrefois.

Parmi cette foule de candidats littéraires aspirant au temple de la gloire, il existe sans doute une infinité de nuances dans le mérite sur lequel chaque individu fonde ses prétentions particulières; mais peu parviennent à franchir le seuil de la porte, et bien moins encore à pénétrer seulement dans le vestibule. Des trois écrivains dont les noms ont plus mérité que les autres d'être sauvés de l'oubli, Opitz, Wolff et Garve, la réputation du second s'est seule étendue au-delà de l'Allemagne.

Martin Opitz doit être à juste titre considéré comme le père de la poésie allemande. Il naquit à Bunzlau en 1597, et mourut à Dantzick en 1639. Vers et prose, tant en latin

qu'en allemand, originaux, traductions, imitations, tels furent les travaux auxquels il se livra successivement. Ses poëmes originaux sont un Eloge du dieu de la guerre, une Description du mont Vésuve, des vers à la louange de Bacchus, des Panégyriques de quelques personnes distinguées parmi ses contemporains, des Epithalames, des Cantiques funèbres, des Elégies, des Odes, des Sonnets, des Epigrammes. Ses traductions consistent dans les Tragédies de Sophocle et de Sénèque, les Pseaumes, le Cantique de Salomon et les Lamentations, le Distique de Caton et plusieurs autres auteurs classiques. Il a aussi mis en vers allemands le Traité de Grotius sur la vérité de la Religion chrétienne, et publié en prose un Traité de la Prosodie allemande. Les poëtes qui sont venus après lui, ont introduit une plus grande variété de mesures; ils ont emprunté des Latins la forme du vers épique et lyrique, et des Anglais le vers blanc; mais pour les parties essentielles du

génie poétique et de l'harmonie du nombre ; les connaisseurs s'accordent tous à dire qu'aucun poëte moderne ne l'a surpassé. Sa mesure la plus familière est celle du vers alexandrin. C'était aussi celle que de son tems les poëtes anglais employaient le plus, quoiqu'ils l'aient ensuite abandonnée avec raison, comme étant trop guindée et trop monotone. Drayton s'en est servi dans son poëme du Polyolbion.

Christian Wolff, l'un des moralistes les plus distingués du siècle dernier, naquit à Breslaw en 1679, et reçut les premiers élémens de l'éducation en cette ville, à l'école de la Madeleine, ainsi qu'Opitz avait fait avant lui. Fils d'un tanneur honnête, mais sans fortune, il n'avait pas les moyens de pousser ses études aussi loin que son inclination l'y portait; mais c'est une prérogative particulière au génie, de franchir tous les obstacles de cette nature, et de les faire tourner même à son plus grand avantage.

Wolff eut le bonheur de devenir propriétaire d'un livre, que sa soif insatiable pour les connaissances lui fit sans cesse étudier, faute d'en avoir d'autres. C'étaient les Elémens d'Euclide avec le Commentaire de Clavius. Lorsqu'au bout d'un certain tems, il sentit son esprit assez fort sur la géométrie, il fréquenta la bibliothèque publique, et tâcha d'apprendre le Traité d'Algèbre de ce même Clavius. Dans le même tems, sa curiosité l'attirait souvent aux exercices publics que l'on soutenait dans les colléges catholiques, et l'engageait à y prendre part. Il dit lui-même que le concours de ces diverses circonstances lui inspira l'idée qu'une démonstration géométrique n'était autre chose qu'une série de syllogismes liés les uns aux autres, comme ceux dont il faisait usage pour argumenter aux thèses de ces exercices. Cette idée devint bientôt le fondement de sa réputation, et l'origine de la méthode qu'il suivit depuis dans ses ouvrages philosophiques, celle d'adapter les formules du raison-

nement géométrique aux sujets de philosophie morale. A force de démarches, et graces à quelques secours d'argent que lui donnèrent les magistrats du lieu de sa naissance, il parvint à se procurer les avantages d'une éducation complète, tant à l'université d'Iena qu'à celle de Leipsick. Le premier ouvrage qu'il publia, fut une dissertation composée pour obtenir le degré de maître-ès-arts. Il développa dans ce traité son système de l'application des mathématiques à la philosophie morale; système dont il ne s'écarta jamais dans les volumineux écrits qu'il fit paraître depuis. A Leipsick, il fit connaissance avec Leibnitz, et se déclara partisan de sa théorie si célèbre et si tournée en ridicule de l'harmonie préétablie. En 1707, Wolff obtint la chaire de professeur de mathématiques et de philosophie naturelle à Hall, où l'éclat supérieur de sa réputation et le poids de son influence excitèrent la malveillance et la jalousie de deux professeurs ses collègues, Lange et Gundling. Ils

combattirent ses écrits, et cherchèrent partout à lui susciter des adversaires ; mais ne pouvant réussir de ce côté, ils se tournèrent d'un autre avec plus de succès. Ils adressèrent au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume I.er, père du grand Frédéric, et protecteur de l'université, un Mémoire dans lequel ils représentèrent la nécessité de supprimer la doctrine de l'harmonie préétablie de Wolff, sous le prétexte de sa ressemblance avec le fanatisme. Le roi, aussi peu instruit sur l'une que sur l'autre, crut d'abord qu'il ne s'agissait que d'une dispute de mots, et donna raison à Wolff, comme au professeur le plus estimé, en défendant qu'à l'avenir aucunes attaques fussent dirigées contre lui. Lange et Gundling cependant ne se découragèrent pas. Aidés de la logique d'une espèce de bouffon de la cour, qui était aussi président de l'Académie des Sciences, et de la sagacité de deux généraux, ils réussirent à faire entendre au roi que l'harmonie préétablie réduisait l'homme à l'état

d'une pure machine, et tendait absolument à justifier le soldat qui désertait. Les deux généraux, pour confirmer cette ingénieuse théorie, se plaignirent que, depuis la promulgation de ces doctrines pernicieuses, la désertion dans les troupes augmentait tous les jours d'une manière alarmante. La pénétration la plus subtile, l'adresse la plus exercée ne sont rien auprès de la sottise inspirée par la malice et l'envie, et travaillant à la ruine du génie. Les rivaux de Wolff avaient touché la corde sensible du cœur du Roi. De ce moment, il ne douta plus que l'harmonie préétablie ne signifiât athéisme ou haute trahison, peut-être même tous les deux. En conséquence, il destitua Wolff de ses fonctions, et lui envoya l'ordre de sortir de Hall dans l'espace de vingt-quatre heures, et de ses Etats en deux jours, sous peine de mort. Le philosophe exilé trouva bientôt un nouveau protecteur dans le roi de Suède, alors landgrave de Hesse-Cassel, qui lui donna une chaire de

professeur à Marburg, avec les mêmes droits et distinctions dont il jouissait à Hall. L'université de Prusse se vit alors désertée par une grande partie de ses étudians, et Frédéric-Guillaume commença à douter du danger des conséquences de l'harmonie préétablie. Dans cette circonstance si conforme à l'esprit du despotisme, qui commence par faire pendre, et qui juge après, il chargea quatre ecclésiastiques de Berlin d'examiner les écrits de Wolff, et de lui en présenter un rapport. Leur avis fut entièrement favorable au professeur, et le roi, détrompé, lui fit des avances à deux époques différentes, en 1733 et 1739, pour l'engager à revenir; mais Wolff rejeta ses propositions avec dignité. Il céda cependant aux instances de Frédéric II à son avénement au trône, et, du consentement du roi de Suède, il retourna à Hall, où il fut réintégré dans ses fonctions, avec un traitement magnifique, le titre de conseiller privé, et la liberté de pro-

fesser comme il jugerait à propos, sans restrictions aucunes. Le roi le nomma par la suite chancelier de l'université, et l'électeur de Bavière le créa baron en 1745. Sa doctrine et son nom triomphèrent alors dans toutes les parties du monde savant; mais avant sa mort, il trouva dans Maupertuis et Voltaire des ennemis beaucoup plus formidables que ne l'avaient été Lange et Gundling. Il mourut en 1754. Sa philosophie commençait déjà à perdre beaucoup de son crédit, et les milliers de lecteurs qui connaissent aujourd'hui les plaisanteries de Voltaire sur l'harmonie préétablie, ne se doutent pas qu'elles étaient bien plus dirigées contre Wolff que contre Leibnitz.

Christian Garve, né à Breslaw en 1742, fit ses études dans les universités de Hall et de Leipsick, où il fut quelque tems professeur de philosophie morale. Sur la fin de ses jours, il se retira dans sa ville natale, et y mourut en 1799. Il a publié une grande quantité

d'ouvrages, soit originaux, soit traduits; mais presque tous roulent sur des sujets de morale. Sa Traduction et ses Commentaires des Offices de Cicéron, faits par l'ordre de Frédéric II, ont l'air, dit-on, d'avoir été dictés par le génie du philosophe romain. Sa Critique du Phœdon de Mendelssohn, et ses Remarques sur la Philosophie morale de Ferguson, sont si bien écrites, que ces auteurs prétendaient qu'ils auraient mieux aimé les avoir composées que leurs livres mêmes. Parmi ses productions les plus célèbres, il faut ranger un Traité sur l'accord entre la morale et la politique. Son dernier ouvrage est un Recueil d'Anecdotes sur Frédéric II, et des conversations qu'il avait eues avec ce prince. On doit, sans contredit, placer son nom parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à la littérature allemande.

De tels hommes sont le plus bel ornement et la gloire de leur pays. Ce serait faire en quelque sorte une injustice au lieu qui leur

donna naissance, que d'en entreprendre la description et d'omettre leurs noms. J'espère, d'après cela, que ces courts essais biographiques ne vous paraîtront pas déplacés ici, quoique dans le fond de votre ame, vous ne soyez peut-être pas fâché que je les finisse pour dire à la Silésie un éternel adieu.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans cet ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE I.re. Départ de Berlin. — Francfort-sur-l'Oder. — Foires annuelles. — Sucre de bettes. — Mal-propreté des juifs. — Université. — L'Oder. — Le prince Léopold de Brunswik. — Kleist. — Eaux minérales. — M. Schœning, landrath. — Canaux. — Le comte de Fenkenstein, *page* 1

LETTRE II. Crossen. — Grunberg. — Manufacture de draps. — M. Forster. — Culture de la vigne. — Usages et habillemens. — M. Anders-Garve. — Mécontentement des habitans de Francfort. — Freystadt. — Le comte de Kalkreuth. — Visite d'un officier municipal. — Bon marché des vivres, 14

LETTRE III. Misère des paysans. — Sprotau. — Manufacture de draps. — Couvent et église de Sainte-Marie-Madeleine. — Inimitié entre les catholiques et les protestans. — Poteries. — Génie extraordinaire du menuisier Jacob et du tisserand Hattig, 29

LETTRE IV. Maison des Orphelins à Bunzlau. — Opitz. — Lowenberg. — Hirschberg. — Beauté du pays. — Opéra de Rubenzahl, 44

LETTRE V. Excursions dans les montagnes des environs

d'Hirschberg. — Description de leurs beautés romantiques, *page* 52

Lettre VI. Manufacture de toiles près d'Hirschberg. — Promenade sur les collines environnantes. — Warmbrunn, 61

Lettre VII. Hermsdorf. — Excursion sur le Kynast. — Le château du comte de Schafgotsch. — Manufacture de vitriol de M. Preller. — Chute du Kochel, 70

Lettre VIII. Schreibershau. — Verreries sur les frontières de la Silésie et de la Bohême. — Excursions aux montagnes des Géans. — Chute de Zackerle, 80

Lettre IX. Visite aux fosses de neige du Riesengebirge, ainsi qu'à la source et à la chute de l'Elbe, 91

Lettre X. Sources de l'Elbe et de l'Oder. — Description des montagnards silésiens. — Variabilité du tems. — Service luthérien. — Excursion *sur les* montagnes, 97

Lettre XI. Le Riesenkoppe ou la Tête du Géant. — Lever du soleil. — Perspective magnifique. — Description du Riesenkoppe, de la chapelle et des pays d'alentour. — Rivalité entre les Bohémiens et les Silésiens, 113

Lettre XII. Eglise luthérienne d'Hirschberg. — Reinhard, peintre. — Stohnsdorf. — Les montagnes de Stangenbusch et de Prudelberg, 128

Lettre XIII. Raffinerie de sucre de Hirschberg. — Sucre de bette. — Lahnhaus-Lahn. — Sainte-Hedwige. — Warmbrunn. — Blanchisserie de toiles. — Commerce de toiles. — Hospitalité des Silésiens. — Schmiedeberg, 134

LETTRE XIV. Schmiedeberg. — Toiles. — Ruban de fil blanc. — Manufactures de créas. — Buchwald. — Le Friesenstiene, *page* 146

LETTRE XV. Landshut. — Le couvent de Grusau. — Son église et sa bibliothèque, 155

LETTRE XVI. Dîner silésien. — Eglise luthérienne de Landshut. — Affaires ecclésiastiques de Silésie. — Gottesberg. — Manufacture de bas. — Waldenburg. — Commerce de toiles. — Mines de charbon, 164

LETTRE XVII. Altwasser. — Furstenstein. — Le comte Hochberg. — Friedland. — Adersback. — Spectacle extraordinaire, 174

LETTRE XVIII. Description d'un carrousel et d'un bal masqué donné à Furstenstein, à l'occasion de l'arrivée du roi et de la reine de Prusse, 183

LETTRE XIX. Furstenstein. — Freyburg. — Singularité des montagnes silésiennes et des villes des montagnes, ainsi que de leurs habitans. — Fosses à chaux auprès de Freyburg. Schweidnitz. — Ses défauts comme forteresse. — Ses couvents. — Privilège dont jouit cette ville, d'être exemptée de loger des Juifs. — Ses églises, 187

LETTRE XX. Reichenback. — Son église neuve. — Frankenstein. — Wartha. — Son couvent et son Eglise. — Glatz, 201

LETTRE XXI. Landeck. — Ses bains et ses eaux minérales. — Beauté de ses environs. — La rivière de Biele. — Chute d'eau à Wolfelsgrunde. — Ruines de la ville d'Habelschword, 206

LETTRE XXII. Excursion sur les montagnes et sur l'Heuscheuer. — Wunschelbourg. — L'horloge, 215

LETTRE XXIII. L'Heuscheuer. — Leyersdorf. — Carlsberg. — Vues que l'on découvre du sommet de l'Heuscheuer. — Eglise d'Almendorf. — Eckersdorf. — Le comte Magné, *page* 220

LETTRE XXIV. Le général de Favrat. — Glatz. — Sa forteresse, etc. — Wartha. — Frankenstein. — Silberberg. — Sa forteresse. — Le Muhle Jordan. — Zobten. — Le Zobtenberg. — Breslaw. 230

LETTRE XXV. Breslaw. — Ses habitans. — Sa religion. — Sa cathédrale. — Palais épiscopal. — Eglises. — Bibliothèques. — Manuscrits curieux. — Tableaux, 238

LETTRE XXVI. Breslaw. — Eglises, salles et colléges des Jésuites. — Ecoles publiques. — Scheidnitz. — Maison de campagne du prince de Hohenlohe. — Commune de Breslaw. — Manufacture de sucre, de fil turc et d'aiguilles à coudre. — Fonderie de canons, 246

LETTRE XXVII. Leuthen. — Neumarcht. — Liegnitz. — Famille des Piasts. — Ecole militaire. — Manufacture de draps. — Goldberg. — Ses manufactures de drap. — Le Capallenberg, 254

LETTRE XXVIII. Flinsberg. — Ses bains. — Maffersdorf. — Le Tafelfichte. — Le baron de Gersdorf. — Greiffenberg. — Ses toiles. — Lauban. — Toiles et draps de la Lusace. — Gorlitz. — Zittau. — Maison des Moraves à Hernhuth. — Le Landescrone. — Bawzen. — Bischoffwerda. — Dresde, 262

LETTRE XXIX. Dresde. — Collection d'estampes de L'électeur. — M. E. lord H. — Miessen. — Manufacture de porcelaine. — Wermsdorf. — Château d'Hubertsburg. — Leipsick, 271

SECONDE PARTIE.

LETTRE XXX. Etendue et limites de la Silésie. — Sa population. — Histoire de son origine. — Introduction de la chrétienté. — Les Piasts. — Aricislas. — Divisions de la province. — Henri-le-Barbu. — Incursion des Tartares royaux, *page* 282

LETTRE XXXI. Introduction de la loi de Magdebourg par sainte Hedwige. — Casimir, duc de Teschen, sollicite le secours de Venceslas, roi de Bohême, contre Henri, duc de Breslaw. — D'autres princes suivent son exemple, 291

LETTRE XXXII. Une grande partie des princes de la Silésie se soumet à Jean de Luxembourg, roi de Bohême. — Renonciation du roi de Pologne à ses prétentions sur la Silésie, et du roi de Bohême à celles qu'il formait sur la Pologne. — Origine de la guerre des Hussites. — La Silésie et Glatz sont envahis par les Hussites; leur soumission. — Grands débats excités par la mort de Sigismond, et appaisés par Jean de Brandebourg. — La possession de la Silésie assurée à Mathias, roi de Hongrie, 296

LETTRE XXXIII. Changemens opérés en Silésie par Mathias. — Nomination d'un vice-roi. Les princes réduits à l'obéissance. — Imposition territoriale, 304

LETTRE XXXIV. Uladislas, roi de Bohême, succède à Mathias, roi de Hongrie. — Faiblesse d'Uladislas. — Pacte entre le duc de Liegnitz et l'électeur de Brandebourg. — Mort d'Uladislas. — Louis. — La Silésie et la Bohême passent à l'Autriche. — Annul-

lation du pacte fait entre le duc de Liegnitz et l'électeur de Brandebourg. — Introduction de la doctrine de Luther en Silésie. — Mort de Ferdinand. — Maximilien. — Rodolphe II. — Annullation du pacte fait entre Georges, margrave d'Anspach et le duc de Ratibor. — Concession d'Iagerndorf à l'électeur de Brandebourg; par Georges-Frédéric Mathias, *page* 308

LETTRE XXXV. Cause et origine de la guerre de trente ans. — Mort de Mathias. — Ferdinand II. — Ferdinand III. — Paix de Westphalie. — Léopold. — Prétentions de la maison de Brandebourg, 317

LETTRE XXXVI. Mort de Léopold. — Joseph I.er. — Charles VI. — La pragmatique sanction. — Conduite de l'Europe à l'égard de Marie-Thérèse. — Frédéric II de Prusse soutient ses droits sur la Silésie, et fait la conquête de cette province. — Paix de Breslaw. — Hostilités recommencées et terminées. Guerre de sept ans. — Paix d'Hubertsburg. — La Silésie devient province prussienne, 327

LETTRE XXXVII. Revenus tirés de la Silésie par Frédéric. — Impositions territoriales. — Capitulation. — Accise, 336

LETTRE XXXVIII. Suite du tableau des revenus de la Silésie. — Douaniers français appelés en cette province à la recommandation d'Helvétius, puis renvoyés chez eux par le roi actuellement régnant. — Vente du sel. — Taxe sur les juifs. — Péages. — Coutumes. — Offices civils, 345

LETTRE XXXIX. Charges particulières imposées par la Prusse aux habitans de la Silésie, 355

LETTRE XL. Constitution politique de la Silésie. — Les nobles. — Les citoyens. — Les paysans, *page* 361
LETTRE LXI. Affaires ecclésiastiques de la Silésie. — Catholiques. — Luthériens. — Calvinistes, 375
LETTRE XLII. Ecoles et séminaires pour l'instruction de la jeunesse en Silésie. — Plan d'éducation adopté par Frédéric II, d'après les idées de Felbiger, 385
LETTRE XLIII. Littérature et état des finances en Silésie. — Kloeber. — Remarque sur *la Silésie avant et depuis la guerre de* 1740. — Auteurs silésiens, — Opitz, Wolff, Garve, 398

Fin de la Table.